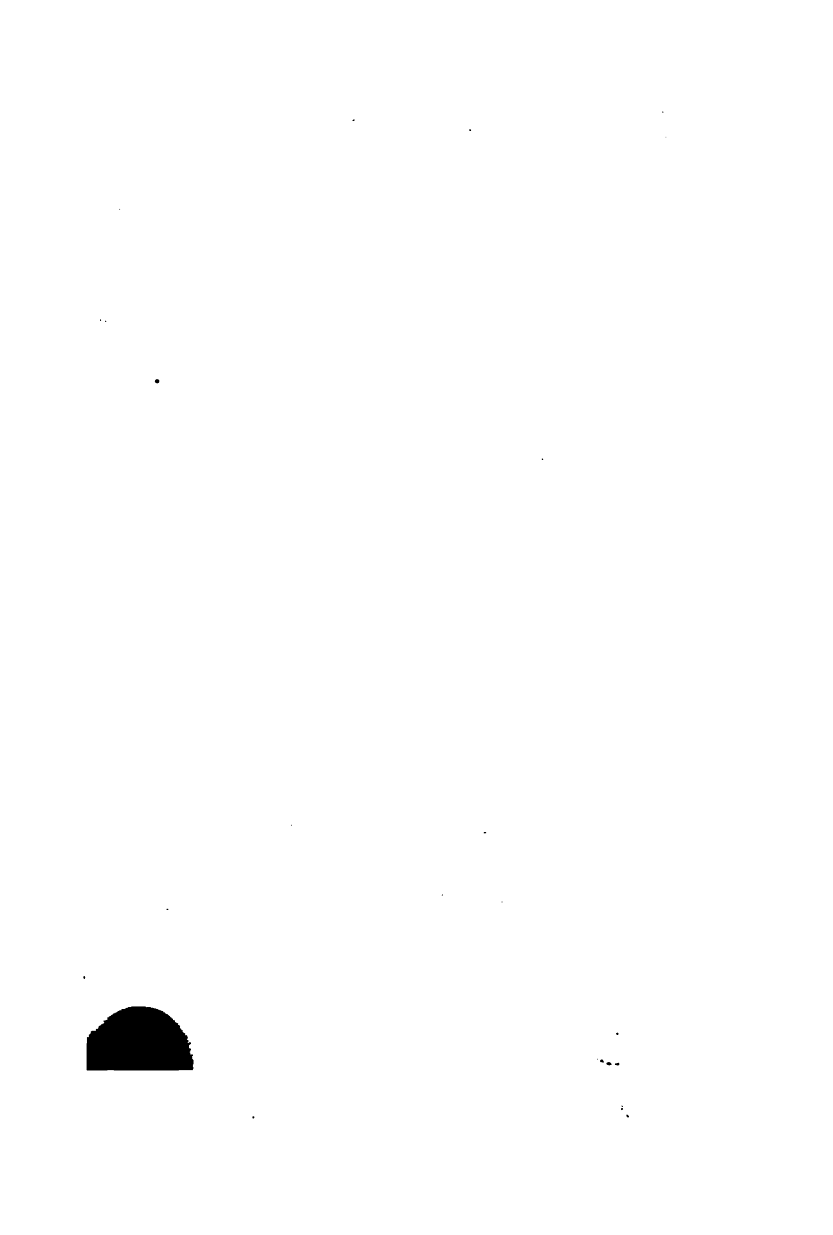




BERTRAND'S FRENCH SCHOOL CLASSICS,
No. IV.

ELISABETH

OU

LES EXILÉS DE SIBÉRIE

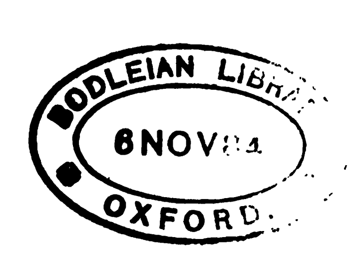
PAR

MADAME DE COTTIN.

A NEW EDITION,
WITH AN ENGLISH VOCABULARY,
FOR THE USE OF SCHOOLS,
BY M. BERTRAND.

WILLIAMS AND NORGATE,
14, HENRIETTA STREET, COVENT GARDEN, LONDON;
AND
20, SOUTH FREDERICK STREET, EDINBURGH.

1862.


BODLEIAN LIBRARY
6NOV84
OXFORD

ÉLISABETH.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Le trait qui fait le sujet de cette histoire est vrai: l'imagination n'invente point des actions si touchantes, ni des sentiments si généreux; le cœur seul peut les inspirer.

La jeune fille qui a conçu le noble dessein d'arracher son père à l'exil, qui l'a exécuté en dépit de tous les obstacles, a réellement existé; sans doute elle existe encore: si on trouve quelque intérêt dans mon ouvrage, c'est à cette pensée que je le devrai.

J'ai entendu reprocher à quelques écrivains de peindre dans leurs livres une vertu trop parfaite; je ne parle pas de moi, qui suis si loin de posséder le talent nécessaire pour atteindre à ce beau idéal; mais je ne sais quelle plume assez éloquente pourrait ajouter quelque charme à la beauté de la vertu. La vertu est si supérieure à tout ce qu'on en peut dire, qu'elle paraîtrait peut-être impossible si on la montrait dans toute sa perfection: voilà du moins la difficulté que j'ai éprouvée en écrivant Élisabeth.

La véritable héroïne est bien au-dessus de la mienne, elle a souffert bien davantage. En donnant un appui à Élisabeth, en terminant son voyage à Moscou, j'ai beaucoup diminué ses dangers, et par conséquent son mérite; mais

si peu de personnes savent ce qu'un enfant pieux, soumis et tendre, est capable de faire pour ses parents, que, si j'avais dit toute la vérité, on m'aurait accusée de manquer de vraisemblance; et le récit des longues fatigues qui n'ont point lassé le courage d'une jeune fille de dix-huit ans aurait fini par lasser l'attention de mes lecteurs.

S'il m'a fallu aller jusqu'en Sibérie pour trouver le trait principal de cette histoire, je ne puis m'empêcher de dire que pour les caractères, les expressions de la piété filiale, et surtout le cœur d'une bonne mère, je n'ai pas été les chercher si loin.*

* C'est dans la tendresse de sa mère et dans la bonté de son propre cœur que madame Cottin a puisé ces traits sublimes et touchants qui font de son ouvrage un monument élevé par la piété filiale à l'affection maternelle.

ELISABETH

OU

LES EXILÉS DE SIBÉRIE.

La ville de Tobolsk, capitale de la Sibérie*, est située sur les rives de l'Irtish; au nord elle est entourée d'immen-

* La Sibérie est le pays le plus septentrional de l'empire de Russie, en Asie. Elle est bornée à l'est par la mer du Japon, au sud par la Tartarie chinoise, à l'ouest par la Russie européenne, et au nord par la mer Glaciale. Comme cette immense contrée, de plus de deux cents milles d'Angleterre de longueur, n'a guère au delà de trois millions cinq cent mille habitants, les empereurs de Russie y envoient tous les malfaiteurs de l'empire condamnés à l'exil par la sentence d'un tribunal, et toutes les personnes suspectes de crimes contre l'État, très-souvent sans qu'elles subissent un interrogatoire ou qu'elles sachent la cause de leur exil. Les peuples qui habitaient la Sibérie lorsqu'elle fut conquise, en 1777, par le chef de Cosaques Yermak, étaient les Tartares, les Vogouls et les Ostiagues. La Sibérie est divisée en deux gouvernements, Tobolsk et Irkutsk; les provinces subordonnées à ces deux gouvernements sont celles de Tomsk, Kolyvan, Nertschinsk, Yakutsk; les deux principaux fleuves sont l'Oby et le Yénisséi. Les personnes qui ne connaîtraient ce pays que par la description que M. Kotzebue en a faite dans son ouvrage intitulé: *l'Année la plus remarquable de ma vie*, n'en auraient qu'une idée inexacte. Il est evident que M. Kotzebue n'a point observé le pays qu'il a parcouru: d'un bout à l'autre de l'ouvrage, le romancier a tenu la plume du voyageur.

ses forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale. Dans cet espace de onze cents verstes*, on rencontre des montagnes arides, rocailleuses et couvertes de neiges éternelles; des plaines incultes, dépouillées, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégèle pas à un pied; de tristes et larges fleuves dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie, ni vu épanouir une fleur. En avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparaissent; des broussailles de mélèzes rampants et de bouleaux nains deviennent le seul ornement de ces misérables contrées; enfin, des marais chargés de mousses**

* La verste est de trois mille cinq cents pieds anglais. On compte cent quatre verstes et demie par degré, en Russie. Les Russes mesurent la distance d'un point à un autre comme nous le faisons en France avec la lieue, et les Anglais à l'aide du mille.

** On confond généralement sous le nom de mousses trois familles de plantes que Linnée a rangées dans sa Cryptogamie : les mousses proprement dites, qui sont pourvues de feuilles, les lichens, qui en sont privés, et les hépatiques, dont les unes ont des feuilles et se rapprochent des mousses, et les autres n'en ont pas et se rapprochent des lichens. Les Grecs les confondaient toutes sous le nom de *bryon* et de *mnion*, et les Latins sous celui de *musci*. Les lichens sont des plantes dépourvues de fleurs, de feuilles et souvent de racines. Les uns sont une simple croûte qui couvre les pierres; d'autres, une substance foliaire et membraneuse qui s'étend sur la terre ou sur le tronc des arbres; d'autres, des filaments cylindriques ou aplatis, simples ou articulés, qui pendent aux branches; d'autres ont la forme de cornets ou de verres à pied; d'autres, enfin, ont des ramifications ramassées en touffe ou écartées en tout sens, et ressemblent à de petits arbrisseaux. On aperçoit sur diverses parties de leur surface une farine qu'on croit être la poussière fécondante, et des verrues ou de petits boucliers d'une couleur vive, qui sont le réceptacle des graines. Malgré les observations d'Edwig et d'Hoffman, on ne peut encore rien dire de certain sur leur fécondation. Quoique les petits corps contenus dans les tubercules reproduisent la plante, il n'est pas démontré que ce soient de véritables graines, et non des espèces de bourgeons. Leur reproduction n'est peut-être qu'une

se montrent comme le dernier effort d'une nature expirante; après quoi, toute trace de végétation disparait. Néanmoins

simple évolution comme dans les plantes vivipares. Les hépatiques tiennent le milieu entre les lichens et les mousses. Les unes se présentent sous la forme d'une expansion membraneuse; d'autres sont de petites herbes dont les rameaux nombreux sont appliqués les uns sur les autres, et tapissent les rochers et le tronc des arbres d'une verdure bronzée ou d'une couleur de citron. Leurs étamines sont de petits corps vésiculeux placés dans des fossettes ou dans les plis et les sinuosités des feuilles. Les graines, renfermées dans des capsules qui s'ouvrent longitudinalement en plusieurs valves, sont garnies de fils élastiques roulés en spirale, qui font un véritable ressort, et qui, en se déroulant, les lancent au loin. Ces capsules n'ont point d'opercule, et souvent point de coiffe. C'est par ces divers caractères qu'on les distingue des mousses. Celles qui ressemblent le plus aux lichens en diffèrent par toutes les parties de leur fructification, c'est-à-dire en ce qu'elles ont de vraies étamines et de vraies capsules. Les mousses proprement dites ont une racine, une tige plus ou moins courte, des feuilles alternes et persistantes, une capsule portée sur un pédoncule plus ou moins allongé. Cette capsule, à laquelle on a donné le nom d'urne à cause de sa forme, est couverte d'une coiffe et d'un opercule, et s'ouvre transversalement vers le sommet pour laisser échapper les graines. Les mousses sont ramassées en gazons et en touffes satinées, ou étendues comme un tapis élastique sur la terre, les pierres et les bois. Quelques-unes seulement croissent isolées sur le sable et dans les eaux; il y en a peu d'annuelles. Leurs ovaires, ordinairement fécondés au commencement ou à la fin de l'hiver, ne parviennent à la maturité que l'année suivante, leur végétation paraissant suspendue pendant les chaleurs et les fortes gelées. Quoique desséchées depuis longtemps, elles revivent et reprennent leur faculté végétative lorsqu'on les humecte. Elles partagent cette propriété avec les hépatiques, les lichens et les algues; et c'est un rapport que ces plantes ont avec quelques insectes, tels que le rotifère, qui, desséché sous la forme d'une pellicule et dans un état de mort apparente pendant des mois entiers, se ranime et agite ses antennes lorsque quelques gouttes de pluie baignent la poussière des toits dans laquelle il est enseveli.

Linnée, en disposant les mousses en genres, d'après Dillenius,

c'est là qu'au milieu des horreurs d'un éternel hiver, la nature a encore des pompes magnifiques; c'est là que les au-

prit les capsules pour les anthères. Il crut que les rosettes contenaient les graines, et que les globules renfermés dans les urnes étaient la poussière fécondante ou pollen. C'est Edwig qui, aidé du microscope, et doué d'une rare sagacité, a démontré cette erreur. Il a vu les étamines lancer leur poussière, et paraître vides après l'avoir lancée: il a vu ensuite les ovaires fécondés, d'abord presque imperceptibles, s'élever et grossir jusqu'à la maturité des graines. Enfin il a semé les graines, et il a obtenu des individus semblables, dont il a décrit la germination.

Les mousses, ainsi que les hépatiques et les lichens, sont beaucoup plus communes dans les pays du Nord. Elles fleurissent presque toutes pendant l'hiver. C'est à cette époque que, la terre étant dépouillée de toute autre parure, elles lui en donnent une nouvelle. Elles occupent les lieux que les autres plantes ont délaissés. Les rochers, les troncs d'arbres, le sol le plus aride, sont couverts d'une multitude d'espèces qui attestent l'inépuisable fécondité et le travail continuel de la nature. Elles défendent les toits de chaume de la dégradation que l'humidité y causerait et de la destruction que produit le passage subit de la pluie à la sécheresse; elles les conservent pendant un grand nombre d'années; elles garantissent le tronc des arbres de la surprise du froid et de la gelée. Linnée a eu tort de dire qu'elles en dévoraient la sève: leurs racines sont superficielles et ne pénètrent point avant dans l'écorce, comme celles des autres parasites. Lemonnier a même remarqué que, lorsque les racines des arbres plantés dans un jardin rencontrent le tuf et qu'ils souffrent, ils se couvrent de lichens et de mousses, ce qui est l'indication et non la cause de leur dépérissement. Les mousses servent aux peuples du Nord pour matelasser les lits de leurs enfants, et elles sont pour cet usage bien supérieures à la paille et à toute espèce de tissu, parce qu'elles absorbent l'humidité, ne se pourrissent pas, et ne sont point attaquées par les insectes et les souris.

C'est du lycopode à massue, le même que Linnée appelle *lycopodium clavatum*, qu'on tire cette poussière inflammable connue sous le nom de soufre végétal, qui brûle si rapidement et avec un si grand éclat, et dont on fait les gerbes et les torches lumineuses, qu'on agite impunément sur nos théâtres au milieu des matières les plus

rores boréales sont fréquentes et majestueuses, et qu'embrassant l'horizon en forme d'arc très-clair, d'où partent

inflammables. Cette poussière est contenue dans les capsules dont le sommet de la plante est couvert au temps de la fructification; elle n'est point miscible à l'eau. Les femmes russes emploient dans leurs teintures le *lycopodium complanatum* de Linnée (lycopode aplati); il donne aux étoffes une belle couleur jaune. Les capsules de l'*hypium rutabulum* de Linnée ont exactement le goût des huîtres, et leur infusion a l'odeur de celle du fucus, connu sous le nom d'*helmintocorton*. Le polytric passe pour un puissant sudorifique; le lycopode, appelé par Linnée *lycopodium selago*, est un vomitif très-violent: d'autres sont regardés comme des contre-vers. La poussière du lycopode à massue, appliquée extérieurement, passe pour le spécifique du plica polonica.

Ce n'est pas ici le lieu de parler du lycopode de l'Inde, gravé dans le Jardin du Malabar, tome XII, tab. 14, et connu dans le pays sous le nom de *tama pouel*, ce qui signifie la plante admirable. Cette plante est célébrée comme possédant des vertus merveilleuses, et surtout comme un aphrodisiaque. Les lichens vivent jusque sur les sommets granitiques des montagnes primitives, où aucun autre végétal ne peut exister. Ils s'implantent dans les rochers les plus durs, les corrodent, y creusent des fossettes, les rendent propres à retenir la poussière qui flotte dans l'air et à recevoir des semences dans les inégalités pratiquées à leur surface. On mange le *lichen islandicus* de Linnée, bouilli dans du lait; on en fait un gruau pour le potage, une farine qu'on met dans le pain, et une excellente gelée pectorale. Mais le *lichen rengiferinus* est la production la plus utile des pays du Nord. Il couvre de ses touffes blanches les collines glaiseuses et les montagnes escarpées de la Laponie et du Groënland. C'est la nourriture des rennes, qui le cherchent et le broutent sous la neige, où il ne cesse de végéter. On sait que les troupeaux de rennes sont l'unique richesse des Lapons; ces peuples, privés de nos animaux domestiques et des produits de l'agriculture et du commerce par la rigueur et la durée de l'hiver, trouvent en eux toutes les ressources que nous fournissent nos bœufs, nos chevaux et nos brebis. Ainsi, sans ce lichen, les régions voisines du cercle polaire seraient inhabitées.

Les lichens sont le genre le plus nombreux et le plus répandu

des colonnes de lumière mobile, elles donnent à ces régions hyperborées des spectacles dont les merveilles sont inconnues aux peuples du Midi. Au sud de Tobolsk s'étend le cercle d'Ischim; des landes, parsemées de tombeaux et entrecoupées de lacs amers, le séparent des Kirguis, peuple nomade et idolâtre. A gauche, il est borné par l'Irtish, qui va se perdre, après de nombreux détours, sur les frontières de la Chine, et à droite par le Tobol. Les rives de ce fleuve sont nues et stériles; elles ne présentent à l'œil que des fragments de rocs brisés, entassés les uns sur les autres, et surmontés de quelques sapins; à leur pied, dans un angle du Tobol, on trouve le village domanial de Saïmka; sa distance de Tobolsk est de plus de six cents verstes. Placé jusqu'à la dernière limite du cercle, au milieu d'un pays désert, tout ce qui l'entoure est sombre comme son soleil et triste comme son climat.

Cependant le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibérie, parce qu'il a quelques jours d'été, et que l'hiver n'y dure que huit mois, mais il y est d'une rigueur extrême. Le vent du nord, qui souffle alors continuellement, arrive chargé de glaces des déserts arctiques, et en apporte un froid si pénétrant et si vif, que dès le mois de septembre le Tobol charrie des glaces; une neige épaisse tombe sur la terre, et ne la quitte plus qu'à la fin de mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fondre, c'est une chose merveilleuse que la promptitude avec laquelle les arbres se couvrent de feuilles et les champs de verdure: deux ou trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes ses

sur la surface du globe. La simplicité de leur organisation les rend propres à vivre également dans les cavernes, sur les montagnes couvertes de neige, sur les rochers arides, sur les pics brûlés par le soleil et battus par les vents, et dans ces lieux où ils appellent seuls l'attention du botaniste, et lui rappellent les fleurs les plus brillantes, par l'éclat et la variété des couleurs dont ils sont enrichis.

fleurs. On croirait presque entendre le bruit de la végétation; les chatons des bouleaux exhalent une odeur de rose; le cytise velu s'empare de tous les endroits humides; des troupes de cigognes, de canards tigrés*, d'oies du Nord**, se jouent à la surface des lacs; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires pour y faire son nid, qu'elle natte industrieusement avec de petits joncs; et, dans les bois, l'écureuil volant, sautant d'un arbre à l'autre et fendant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les bourgeons des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi, pour les êtres animés qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours; mais pour les exilés qui les habitent, il n'en est point.

La plupart de ces infortunés demeurent dans les villages qui bordent le fleuve depuis Tobolsk jusqu'aux limites du cercle d'Ischim; d'autres sont relégués dans des cabanes au milieu des champs. Le gouvernement fournit à la nourriture de quelques-uns; ceux qu'il abandonne vivent de leurs chasses d'hiver: presque tous sont en ces lieux l'objet de la pitié publique, et n'y sont désignés que par le nom de malheureux. A deux ou trois verstes de Saïmka, au milieu d'une forêt

* La nature a couvert l'estomac de cette espece de canard, connu parmi nous sous le nom d'*eider*, et que Linnée appelle *anas mollissima*, de ce duvet élastique si chaud, si léger, que nous appelons édredon; le plus estimé est celui que l'oiseau s'arrache pour garnir son nid, et qu'on recueille dans le nid même.

** Cet oiseau, que Buffon appelle le grand manchot, porte, au lieu d'ailes, deux espèces de membranes qui lui tombent de chaque côté, comme de petits bras. Il est de la taille de l'oie; son cou est gros et court, sa peau dure et épaisse; il a le corps revêtu d'un duvet pressé, offrant toute l'apparence d'un poil serré et ras, sortant par pinceaux courts de petits tuyaux luisants et qui forment comme une cotte de mailles impénétrable à l'eau. Il habite les mers australes, et se trouve sur la plupart des portions de terre les plus avancées vers le pôle antarctique.

marécageuse et remplie de flaques d'eau, sur le bord d'un lac circulaire, profond et bordé de peupliers noirs et blancs, habitait une famille d'exilés. Elle était composée de trois personnes : d'un homme de quarante-cinq ans, de sa femme et de sa fille, belle et dans toute la fleur de la jeunesse.

Renfermée dans ce désert, cette famille n'avait de communication avec personne: le père allait tout seul à la chasse ; jamais il ne venait à Saïmka, jamais on n'y avait vu ni sa femme, ni sa fille ; hors une pauvre paysanne tartare qui les servait, nul être au monde ne pouvait entrer dans leur cabane. On ne connaissait ni leur patrie, ni leur naissance, ni la cause de leur châtiment : le gouverneur de Tobolsk en avait seul le secret, et ne l'avait pas même confié au lieutenant de sa juridiction établi à Saïmka. En mettant ces exilés sous sa surveillance, il lui avait seulement recommandé de leur fournir un logement commode, un petit jardin, de la nourriture et des vêtements, mais d'empêcher qu'ils n'eussent aucune communication au dehors, et surtout d'intercepter sévèrement toutes les lettres qu'ils hasarderaient de faire passer à la cour de Russie.

Tant d'égards d'un côté, et de l'autre tant de rigueur et de mystère, faisaient soupçonner que le simple nom de Pierre Springer, qu'on donnait à l'exilé, cachait un nom plus illustre, une infortune éclatante, un grand crime peut-être, ou peut-être une grande injustice.

Mais, tous les efforts pour pénétrer ce secret ayant été inutiles, bientôt la curiosité s'éteignit et l'intérêt avec elle. On cessa de s'occuper d'infortunés qu'on ne voyait point, et on finit même par les oublier tout à fait : seulement, lorsque quelques chasseurs se répandaient dans la forêt et parvenaient jusque sur les bords du lac, s'ils demandaient le nom des habitants de cette cabane : Ce sont des malheureux, leur répondait-on. Alors ils n'en demandaient pas davantage, et s'éloignaient émus de pitié en se disant au fond du cœur : Dieu veuille les rendre un jour à leur patrie ! Pierre

Springer avait bâti lui-même sa demeure : elle était en bois de sapin et couverte de paille ; des masses de rochers la garantissaient des rafales du vent de Nord et des inondations du lac. Ces rochers, d'un granit tendre, réfléchissaient, en s'exfoliant, les rayons du soleil ; dans les premiers jours du printemps, on voyait sortir de leurs fentes des familles de champignons, les uns d'un rose pâle, les autres couleur de soufre, ou d'un bleu azuré, pareils à ceux du lac Baïkal ; et, dans les cavités où les ouragans avaient jeté un peu de terre, des jets de pins et de sorbiers s'empressaient d'enfoncer leurs racines et d'élever leurs jeunes rameaux.

Du côté méridional du lac, la forêt n'était plus qu'un taillis clair-semé qui laissait apercevoir des landes immenses couvertes d'un grand nombre de tombeaux ; plusieurs avaient été pillés, et des ossements de cadavres étaient épars tout autour ; reste d'une ancienne peuplade qui serait demeurée éternellement dans l'oubli, si des bijoux d'or, renfermés avec elle au sein de la terre, n'avaient révélé son existence à l'avarice.

A l'est de cette grande plaine, une petite chapelle de bois avait été élevée par des chrétiens ; on remarquait que de ce côté les tombeaux avaient été respectés, et que, devant cette croix qui rappelle toutes les vertus, l'homme n'avait point osé profaner la cendre des morts. C'est dans ces landes ou steppes, nom qu'elles portent en Sibérie, que, durant le long et rude hiver de ce climat, Pierre Springer passait toutes ses matinées à la chasse ; il tuait des élans, qui se nourrissent des jeunes feuilles de tremble et de peuplier. Il attrapait quelquefois des martres zibelines, assez rares dans ce canton, et plus souvent des hermines, qui y sont en grand nombre : du prix de leur fourrure, il faisait venir de Tobolsk des meubles commodes et agréables pour sa femme et des livres pour sa fille. Les longues soirées étaient employées à l'instruction de la jeune Élisabeth. Souvent, assise entre ses parents, elle leur lisait tout haut des passages

d'histoire; Springer arrêtait son attention sur tous les traits qui pouvaient élever son âme; et sa mère, Phédora, sur tous ceux qui pouvaient l'attendrir. L'un lui montrait toute la beauté de la gloire et de l'héroïsme, l'autre tout le charme des sentiments pieux et de la bonté modeste. Son père lui disait ce que la vertu a de grand et de sublime, sa mère ce qu'elle a de consolation et d'aimable: le premier lui apprenait comment il faut la révérer, celle-ci comment il la faut chérir. De ce concours de soins il résulta un caractère courageux, sensible, qui, réunissant l'extraordinaire énergie de Springer à l'angélique douceur de Phédora, fut tout à la fois noble et fier comme tout ce qui vient de l'honneur, et tendre et dévoué comme tout ce qui vient de l'amour.

Mais, quand les neiges commençaient à fondre et qu'une légère teinte de verdure s'étendait sur la terre, alors la famille s'occupait en commun des soins du jardin: Springer labourait les plates-bandes, Phédora préparait les semences, et Élisabeth les confiait à la terre. Le petit enclos était entouré d'une palissade d'aunes, de cornouillers blancs et de bourdaines, espèce d'arbrisseau fort estimé en Sibérie, parce que sa fleur est la seule qui exhale quelque parfum. Au midi, Springer avait pratiqué une espèce de serre, où il cultivait avec un soin particulier certaines fleurs inconnues à ce climat; et, quand venait le moment de leur floraison, il les pressait contre ses lèvres, il les montrait à sa femme et en ornait le front de sa fille en lui disant: „Élisabeth, pare-toi des fleurs de ta patrie, elles te ressemblent; comme toi, elles s'embellissent dans l'exil. Ah! puisses-tu n'y pas mourir comme elles!“

Hors ces instants d'une douce émotion, il était toujours silencieux et grave: on le voyait demeurer des heures entières enseveli dans une profonde rêverie, assis sur le même banc, les yeux tournés vers le même point, poussant de profonds soupirs, que les caresses de sa femme ne calmaient

pas, et que la vue de sa fille rendait plus amers. Souvent il la prenait dans ses bras, la pressait étroitement sur son cœur, et puis tout à coup, la rendant à sa mère, il s'écriait: „Emmène, emmène cette enfant, Phédora, sa détresse, la tienne me feront mourir: ah! pourquoi as-tu voulu me suivre? Si tu m'avais laissé seul ici, si tu ne portais pas la moitié de mes maux, si je te savais tranquille et honorée dans ta patrie, il me semble que je vivrais dans ce désert sans me plaindre.“ A ces mots, la tendre Phédora fondait en larmes; ses regards, ses paroles, ses actions, tout en elle décelait un profond amour qui l'attachait à son époux. Elle n'aurait pu vivre un seul jour loin de lui, ni se trouver malheureuse quand ils étaient toujours ensemble. Dans leur ancienne fortune, peut-être que de grandes dignités, d'illustres et dangereux emplois le tenaient souvent éloigné d'elle; dans l'exil ils ne se quittaient plus. Ah! si elle avait pu ne pas s'affliger du chagrin de son époux, peut-être aurait-elle aimé leur exil.

Phédora, quoique âgée de plus de trente ans, était belle encore; également dévouée à son époux, à sa fille et à son Dieu, ces trois amours avaient gravé sur son front des charmes que le temps n'efface point: on y lisait qu'elle avait été créée pour aimer avec innocence, et qu'elle remplissait sa destinée. Elle s'occupait à préparer elle-même les mets qui plaisaient le plus à son époux; attentive à ses moindres désirs, elle cherchait dans ses yeux ce qu'il allait vouloir, pour l'avoir fait avant qu'il l'eût demandé. L'ordre, la propreté, l'aisance même régnaient dans leur petite demeure. La plus grande pièce servait de chambre aux deux époux, un grand poêle l'échauffait; les murs, enfumés, étaient ornés de quelques broderies et de divers dessins de la main de Phédora et de sa fille; les fenêtres étaient en carreaux de verre, luxe assez rare dans ce pays, et qu'on devait au produit des chasses de Springer. Deux cabinets composaient le reste de la cabane; Élisabeth couchait dans l'un, l'autre

était occupé par la jeune paysanne tartare et par tous les ustensiles de cuisine et les instruments du jardinage.

Ainsi la semaine se passait dans ces soins intérieurs, soit à tisser des étoffes avec des peaux de rennes, ou à les doubler avec d'épaisses fourrures; mais, quand le dimanche arrivait, Phédora soupirait tout bas de ne pouvoir assister à l'office divin, et passait une partie de ce jour en prières. Prosternée devant Dieu et devant une image de saint Basile, pour lequel elle avait une profonde vénération, elle les invoquait en faveur des objets de sa tendresse; et si chaque jour sa dévotion devenait plus vive, c'est qu'elle avait toujours éprouvé qu'à la suite de ces pieux exercices, son cœur, plus éloquent, savait mieux trouver les pensées et les expressions qui pouvaient consoler son époux.

Élevée dans ces bois sauvages depuis l'âge de quatre ans, la jeune Élisabeth ne connaissait point d'autre patrie: elle trouvait dans celle-ci de ces beautés que la nature offre encore, même dans les lieux qu'elle a le plus maltraités, et de ces plaisirs simples que les cœurs innocents goûtent partout. Elle s'amusait à grimper sur les rochers qui bordaient le lac pour y prendre des œufs d'éperviers et de vautours blancs, qui y font leurs nids pendant l'été. Souvent elle attrapait des ramiers au filet, et en remplissait une volière; d'autres fois elle pêchait des corassins, qui vont par bandes, et dont les écailles pourprées, collées les unes contre les autres, paraissaient à travers les eaux du lac comme des couches de feu recouvertes d'un argent liquide. Jamais, durant son heureuse enfance, il ne lui vint dans la pensée qu'il pouvait y avoir un sort plus fortuné que le sien. Sa santé se fortifiait par le grand air, sa taille se développait par l'exercice, et sur son visage, où reposait la paix de l'innocence, on voyait chaque jour naître un agrément de plus. Ainsi, loin du monde et des hommes, croissait en beauté cette jeune vierge pour les yeux seuls de ses parents, pour l'unique charme de leur cœur; semblable à la fleur du dé-

sert, qui ne s'épanouit qu'en présence du soleil, et ne se pare pas moins de vives couleurs, quoiqu'elle ne puisse être vue que par l'astre à qui elle doit la vie.

Il n'y a d'affections tendres et profondes que celles qui se concentrent sur peu d'objets: aussi Élisabeth, qui ne connaissait que ses parents et n'aimait qu'eux seuls dans le monde, les aima avec passion: ils étaient tout pour elle, les protecteurs de sa faiblesse, les compagnons de ses jeux et son unique société. Elle ne savait rien qu'ils ne lui eussent appris: ses amusements, ses talents, son instruction, elle leur devait tout; et, voyant que tout lui venait d'eux et que par elle-même elle ne pouvait rien, elle se plaisait dans une dépendance qu'ils ne lui faisaient sentir que par des bienfaits. Cependant, quand la jeunesse succéda à l'enfance, et que la raison commença à se développer, elle s'aperçut des larmes de sa mère, et vit que son père était malheureux. Plusieurs fois elle les conjura de lui en dire la cause et ne put en obtenir d'autre réponse, sinon qu'ils pleuraient leur patrie; mais, pour le nom de cette patrie et le rang qu'ils y occupaient, ils ne le lui confièrent jamais, ne voulant pas exciter de douloureux regrets dans son âme en lui apprenant de quelle hauteur ils avaient été précipités dans l'exil. Mais, depuis le moment qu'Élisabeth eut découvert la tristesse de ses parents, ses pensées ne furent plus les mêmes, et sa vie changea entièrement. Les plaisirs dont elle amusait son innocence perdirent tout leur attrait; sa basse-cour fut négligée; elle oublia ses fleurs, et cessa d'aimer ses oiseaux. Quand elle venait sur le bord du lac, ce n'était plus pour jeter l'hameçon ou naviguer dans sa petite nacelle, mais pour se livrer à de longues méditations, et réfléchir à un projet qui était devenu l'unique occupation de son esprit et de son cœur. Quelquefois, assise sur la pointe d'un rocher, les yeux fixés sur les eaux du lac, elle songeait aux larmes de ses parents et aux moyens de les tarir: ils pleuraient une

patrie. Élisabeth ne savait point quelle était cette patrie; mais, puisqu'ils étaient malheureux loin d'elle, ce qui lui importait était bien moins de la connaître que de la leur rendre. Alors elle levait les yeux au ciel pour lui demander du secours, et demeurait abîmée dans une si profonde rêverie que souvent la neige, tombant par flocons, et le vent soufflant avec violence, ne pouvaient l'en arracher. Cependant ses parents l'appelaient-ils, aussitôt elle entendait leur voix, descendait légèrement du sommet des rochers, et venait recevoir les leçons de son père, et aider sa mère aux soins du ménage; mais, auprès d'eux comme en leur absence, en s'occupant d'une lecture comme en tenant l'aiguille, dans le sommeil et dans la veille, une seule et unique pensée la poursuivait toujours; elle la gardait religieusement au fond de son cœur, décidée à ne la révéler que quand elle serait au moment de partir.

Oui, elle voulait partir, elle voulait s'arracher des bras de ses parents pour aller seule à pied jusqu'à Pétersbourg demander la grâce de son père: tel était le hardi dessein qu'elle avait conçu; telle était la téméraire entreprise dont ne s'effrayait pas une jeune fille timide. En vain elle entrevoyait de grands obstacles: la force de sa volonté, le courage de son cœur et sa confiance en Dieu la rassuraient et lui répondaient qu'elle triompherait de tout. Cependant, quand son projet prit un caractère moins vague, et qu'elle cessa d'y réfléchir pour songer à l'exécuter, son ignorance l'effraya un peu: elle ne savait seulement pas la route du village le plus voisin; elle n'était jamais sortie de la forêt: comment trouverait-elle son chemin jusqu'à Pétersbourg? Comment se ferait-elle entendre en voyageant au milieu de tant de peuples dont la langue lui était inconnue? Il lui faudrait toujours vivre d'aumônes. Pour s'y résoudre, elle appelait à son aide l'humilité qu'elle tenait de la religion de sa mère; mais elle avait si souvent entendu son père se plaindre de la dureté des hommes, qu'elle appré-

hendait beaucoup le malheur d'avoir à solliciter leur pitié. Elle connaissait trop la tendresse de ses parents pour se flatter qu'ils faciliteraient son départ; ce n'était pas à eux qu'elle pouvait avoir recours. Mais à qui s'adresser dans ce désert, où elle vivait séparée du reste du monde? et dans cette cabane dont l'entrée était interdite à tous les humains, comment attendre un appui? Cependant elle ne désespéra pas d'en trouver un: le souvenir d'un accident dont son père avait pensé être la victime lui rappela qu'il n'est point de lieu si sauvage où la Providence ne puisse entendre les prières des malheureux et leur envoyer des secours.

Il y avait quelques années que, dans une chasse d'hiver, sur le haut des âpres rochers qui bordent le Tobol, Springer avait été délivré d'un péril imminent par l'intrépidité d'un jeune homme. Ce jeune homme était le fils de M. Smoloff, gouverneur de Tobolsk; il venait tous les hivers poursuivre les élans et les martres dans les landes d'Ischim, et combattre l'ours des monts Ouralsks dans les environs de Saïmka. C'est dans cette dernière chasse, la plus dangereuse de toutes, qu'il avait rencontré Springer et qu'il lui avait sauvé la vie. Depuis ce moment le nom de Smoloff n'était prononcé dans la demeure des exilés qu'avec respect et reconnaissance. Élisabeth et sa mère regrettaient vivement de ne point connaître leur bienfaiteur, de ne pouvoir point lui offrir leur bénédiction; chaque jour elles priaient le ciel pour lui; chaque année, quand elles entendaient dire que les chasses d'hiver avaient recommencé, elles se flattaient qu'il viendrait peut-être dans leur cabane; mais il n'y venait point: l'entrée lui en était interdite comme à tout le monde, et il ne songeait point à trouver cet ordre rigoureux, car il ne savait point encore ce que renfermait cette cabane.

Cependant, depuis qu'Élisabeth avait senti la difficulté de sortir de son désert sans un secours humain, sa pensée

se reportait plus souvent sur le jeune Smoloff. Un pareil protecteur l'aurait délivrée de toutes ses craintes, aurait levé tous les obstacles. Qui mieux que lui pouvait l'éclairer sur les détails de la route de Saïmka à Pétersbourg, lui indiquer la plus sûre voie de faire passer une requête à l'empereur? et si sa fuite irritait le gouverneur de Tobolsk, qui mieux qu'un fils, se disait-elle, saura désarmer sa colère, émouvoir sa pitié et l'empêcher de punir mes parents en les rendant responsables de ma faute?

C'est ainsi qu'elle calculait tous les avantages qui lui reviendraient d'un semblable appui; et, en voyant l'hiver s'approcher, elle résolut de ne pas laisser passer le temps des chasses sans s'informer si le jeune Smoloff était dans le canton, et sans chercher les moyens de le voir et de lui parler.

Springer avait été si touché des terreurs de sa femme et de sa fille au récit du danger qu'il avait couru, que depuis cette époque il leur avait promis de ne plus retourner à la chasse aux ours et de ne s'écarter de la forêt que pour poursuivre l'écureuil et l'hermine. Malgré cette promesse, Phédora ne pouvait plus le voir s'éloigner sans effroi, et jusqu'à son retour elle demeurait inquiète et tremblante, comme si cette absence eût été le présage d'un grand malheur.

Une neige très-épaisse et durcie par un froid de plus de trente degrés couvrait la terre; on était en plein hiver, lorsque, dans une belle matinée de décembre, Springer prit son fusil pour aller chasser dans la steppe. Avant de partir il embrassa sa femme et sa fille, et leur promit de venir avant la fin du jour; mais l'heure passa, la nuit s'approchait, et Springer ne revenait point. Depuis l'événement qui avait menacé sa vie, c'était la première fois qu'il manquait d'exactitude; et les frayeurs de Phédora furent sans bornes: tout en cherchant à les calmer, Élisabeth les partageait; elle voulait aller au secours de son père, et ne

pouvait se résoudre à quitter sa mère en pleurs. Jusqu'à cet instant, Phédora, délicate et faible, n'avait jamais été au delà des rives du lac; mais la violence de son inquiétude lui persuada qu'elle aurait des forces pour suivre sa fille et aller chercher son époux. Toutes deux sortirent ensemble et marchèrent vers la lande à travers le taillis. L'air était très-froid, les sapins paraissaient des arbres de glace; un givre épais s'était attaché à chaque rameau et en blanchissait la superficie; une sombre brume couvrait l'horizon; l'approche de la nuit donnait encore à tous ces objets une teinte plus lugubre, et la neige, unie comme un miroir, faisait chanceler à chaque pas la faible Phédora. Élisabeth, élevée dans ces climats et accoutumée à braver les froids les plus rigoureux, soutenait sa mère et lui prêtait sa force. Ainsi on voit un arbre transplanté hors de sa patrie languir dans une terre étrangère, tandis que le jeune rejeton qui naît de ses racines, habitué à ce nouveau sol, élève des jets vigoureux, et en peu d'années soutient les branches du tronc qui l'a nourri et protége de son ombre l'arbre qui lui donna la vie. En approchant de la plaine, Phédora ne pouvait plus marcher; Élisabeth lui dit: „Ma mère, le jour va finir, repose-toi ici, et laisse-moi aller seule jusqu'à la lisière de la forêt; si nous attendions plus longtemps, la nuit m'empêcherait de distinguer mon père dans la lande.“ Phédora s'appuya contre un sapin, et laissa partir sa fille. En peu d'instants celle-ci eut atteint la plaine. Les tombeaux dont elle est couverte y forment d'assez hauts monticules: debout sur l'un d'eux, Élisabeth, le cœur navré, les yeux pleins de larmes, regardait si elle n'apercevait pas son père; elle ne voyait rien: tout était solitaire, silencieux, et l'obscurité commençait à unir le ciel et la terre. Cependant un coup de fusil parti à peu de distance lui rend toutes ses espérances. Ce bruit, qu'elle n'entendait jamais que de la main de son père, lui paraît un signe assuré que son père est là; elle se précipite de ce

côté. Derrière une masse de rochers elle voit un homme courbé à demi et qui paraissait chercher quelque chose par terre, et lui crie: „Mon père, mon père, est-ce toi?“ Cet homme se retourne; ce n'était point Springer: son visage était jeune, beau, et à l'aspect d'Élisabeth il exprima une grande surprise. „Vous n'êtes point mon père, reprit-elle avec douleur; mais ne l'avez-vous point vu dans la steppe? ne pouvez-vous me dire de quel côté je pourrais le trouver? — Je ne connais point votre père, répondit-il; mais je sais qu'à cette heure-ci vous ne devez point rester seule dans cette lande; vous y courez plusieurs dangers, et vous devez craindre . . . — Ah! interrompit-elle, je ne crains rien dans le monde que de ne pas trouver mon père.“ En parlant ainsi, elle élevait vers le ciel ses yeux, dont la fierté et la tendresse, le courage et la douleur peignaient si bien son âme et semblaient présager sa destinée. Le jeune homme en fut ému: il croyait rêver; il n'avait rien vu, jamais rien imaginé de pareil à Élisabeth. Il lui demanda le nom de son père. „Pierre Springer, lui dit-elle. — Quoi! s'écria-t-il, vous êtes la fille de l'exilé de la cabane du lac? Tranquillisez-vous, je connais votre père; il n'y a pas une heure que je l'ai quitté; il a fait un détour pour entrer dans sa demeure; mais il doit y être arrivé maintenant.“ Élisabeth n'en écoute pas davantage; elle court vers le lieu où elle a laissé sa mère: elle l'appelle avec des cris de joie, afin que sa voix la rassure avant même qu'elle ait pu lui parler; elle ne la trouve plus: éperdue, elle fait retentir la forêt du nom de ses parents. Du côté du lac, des voix lui répondent, elle double le pas, elle arrive, et, sur le seuil de la cabane, elle voit son père et sa mère; elle s'y jette: en s'embrassant, ils s'expliquent; chacun d'eux était revenu dans la chaumière par un chemin différent; mais les voilà réunis, les voilà tranquilles. Alors seulement Élisabeth s'aperçoit que le jeune homme l'a suivie; Springer le regarde, le reconnaît, et lui dit avec

un profond regret: „Il est bien tard, M. de Smoloff; et cependant vous savez qu'il ne m'est pas permis de vous offrir un asile, même pour une seule nuit. — M. de Smoloff! s'écrient Élisabeth et sa mère, notre libérateur, c'est lui qui est ici?" et toutes deux tombent ensemble à ses pieds; Phédora les baigne de ses pleurs; Élisabeth lui dit: „M. de Smoloff, depuis trois ans que vous avez sauvé la vie de mon père, nous n'avons pas passé un seul jour sans demander à Dieu de vous bénir. — Ah! il vous a entendue, puisqu'il m'a envoyé ici, répond le jeune homme avec une profonde émotion, car le peu que j'ai fait ne méritait assurément pas un pareil prix."

Cependant il était fort tard; une profonde obscurité enveloppait toute la forêt; le retour à Saïmka au milieu de la nuit n'était pas sans danger, et Springer ne pouvait se résoudre à refuser l'hospitalité à son libérateur; mais il avait promis sur la foi de l'honneur, au gouverneur de Tobolsk, de ne recevoir personne dans sa demeure, et il lui était affreux de manquer à un pareil serment. Il proposa au jeune homme de l'accompagner jusqu'à Saïmka. „J'allumerai un flambeau, lui dit-il; je connais les détours de la forêt, les marais, les stagnes d'eau* qu'il faut éviter; je marcherai le premier." Phédora effrayée se jeta au-devant de lui pour l'arrêter. Smoloff prit la parole: „Permettez-moi, monsieur, lui dit-il, de rester dans votre cabane jusqu'au jour; je sais quels sont les ordres de mon père, et les motifs qui l'obligent à vous montrer tant de rigueur; mais je suis sûr qu'il me permettrait en cette occasion de vous délier de votre serment, et je vous réponds de revenir bientôt vous remercier de sa part de l'asile que vous m'aurez accordé." Springer prit la main du jeune homme; il entra avec lui dans la cabane, et tous deux s'assirent près du poêle, tandis que Phédora et sa fille préparaient le souper.

* Les stagnes d'eau, au lieu de dire les eaux stagnantes.

Élisabeth était vêtue, selon l'usage des paysannes tartares, avec un court jupon rouge relevé sur le côté, la jambe couverte d'un pantalon de peau de renne, et les cheveux tombant en tresses jusque sur ses talons; un corset étroit et boutonné sur le côté laissait voir toute l'élégance de sa taille, et ses manches, retroussées jusqu'au coude, ne dérobaient point la beauté de ses bras. La simplicité de son costume semblait rehausser encore la dignité de son maintien, et tous ses mouvements étaient accompagnés d'une grâce que Smoloff admirait avec une singulière émotion, et dont il ne pouvait détacher ni ses regards ni son cœur. Élisabeth ne le regardait pas avec moins de plaisir; mais dans ce plaisir tout était pur; il ne venait que de la reconnaissance qu'elle lui devait et des espérances qu'elle fondait sur lui. Dieu lui-même, qui sonde jusqu'aux derniers replis du coeur, n'aurait pas trouvé dans celui d'Élisabeth un seul sentiment qui ne se rapportât à ses parents et qui ne fût entièrement pour eux. Pendant le souper, le jeune Smoloff dit aux exilés qu'il n'était que depuis trois jours à Saïmka; qu'il avait appris que des loups affamés ravageaient le canton, et qu'avant peu on ferait une chasse générale pour les détruire. A cette nouvelle, Phédora se pressa contre son époux en pâlissant: „Vous n'irez point, j'espère, lui dit-elle, à cette chasse dangereuse; vous n'exposerez pas votre vie, votre vie, le plus précieux de mes biens?—Hélas! Phédora, que dites-vous? reprit Springer avec un sentiment d'amertume. Qu'est-ce que ma vie? sans moi seriez-vous ici? savez-vous ce qui vous rendrait la liberté, à vous et à votre enfant? le savez-vous?" Sa femme l'interrompit par un cri douloureux: Élisabeth quitta sa place, vint auprès de son père, lui prit la main et lui dit: „Mon père, tu le sais, élevée dans ces forêts, je ne connais point d'autre patrie; ici, à tes côtés, ma mère et moi nous vivons heureuses; mais j'atteste son cœur comme le mien que dans aucun lieu de la terre nous ne pourrions

vivre sans toi, fût-ce dans ta patrie.—Entendez-vous, M. de Smoloff? répliqua Springer; vous croyez que de telles paroles devraient me consoler, et elles enfoncent au contraire le poignard plus avant dans mon sein; des vertus qui devraient faire ma joie font mon désespoir, quand je pense qu'à cause de moi elles demeureront ensevelies dans ce désert; qu'à cause de moi Élisabeth ne sera point connue, ne sera point aimée.“ La jeune fille l'interrompit vivement par ces mots: „O mon père! me voici entre ma mère et toi, et tu dis que je ne serai point aimée?“ Springer, sans pouvoir modérer sa douleur, continua ainsi: „Jamais tu ne jouiras de ce plaisir que je te dois; jamais la voix d'un enfant adoré ne te fera entendre de si douces paroles: tu vivras seule ici, sans époux, sans famille, comme un faible oiseau égaré dans le désert. Innocente victime, tu ne connais point les biens que tu perds; mais moi, qui ne peux plus te les donner, j'ai tout perdu.“ Pendant cette scène, le jeune Smoloff avait essuyé ses larmes plus d'une fois; il voulut parler, sa voix était altérée. Cependant il dit: „Monsieur, dans la place triste qu'occupe mon père, vous devez croire que je ne suis pas étranger au malheur; souvent j'ai parcouru les divers cercles de son vaste gouvernement: que de larmes j'ai recueillies! que de douleurs solitaires j'ai entendues gémir! J'ai vu, j'ai vu dans les déserts de l'affreux Bérésof des infortunés qui vivaient sans amis, sans famille; jamais ils ne recevaient une tendre caresse, jamais une douce parole ne réjouissait leur cœur: isolés dans le monde, séparés de tout, ils n'étaient pas seulement exilés, ils étaient malheureux. — Et quand le ciel t'a laissé ta fille, interrompit Phédora, d'un ton de reproche et d'amour, tu dis que tu as tout perdu; si le ciel te l'ôtait, que dirais-tu donc?“ Springer tressaillit: il prit la main de sa fille, et, la serrant sur son cœur avec celle de sa femme, il répondit en les regardant toutes deux: „Ah! je le sens, je n'ai pas tout perdu.“

Quand le jour parut, le jeune Smoloff prit congé des exilés. Élisabeth le voyait partir avec regret, car elle était impatiente de lui révéler son projet, de lui demander sa protection; elle n'avait pas trouvé un moment pour lui parler en particulier; ses parents ne l'avaient pas quittée, et elle ne voulait pas s'expliquer devant eux: elle espéra qu'en le voyant souvent, elle trouverait l'occasion de l'entretenir. Aussi lui dit-elle très-vivement: „Ne reviendrez-vous pas, monsieur? Ah! promettez-moi que ce jour-ci n'est pas le dernier où j'aurai vu le sauveur de mon père!“ Springer fut surpris de ces paroles, surtout de l'air dont elles étaient prononcées; une secrète inquiétude le saisit. Il se rappela les ordres du gouverneur et assura qu'il n'y désobéirait pas deux fois. Smoloff répondit qu'il était certain d'obtenir de son père une exception pour lui, et que dès ce jour même il allait retourner à Tobolsk pour la solliciter. „Mais, monsieur, continua-t-il, en réclamant ses bontés pour moi, ne lui dirai-je rien pour vous? ne serai-je pas assez heureux pour vous servir! n'avez-vous rien à lui demander?—Rien, monsieur,“ répliqua Springer d'un air grave. Le jeune homme baissa tristement les yeux vers la terre, et puis, s'adressant à Phédora, il lui fit la même question. „Monsieur, répondit-elle, je voudrais qu'il me donnât la permission d'aller tous les dimanches entendre la messe à Saïmka avec ma fille.“ Smoloff s'engagea à la lui faire obtenir, et s'éloigna emportant toutes les bénédictions de la famille et les vœux secrets d'Élisabeth pour son prompt retour. En s'en retournant, il n'était occupé que d'elle; il n'avait plus d'autre pensée. Cette jeune fille, qui lui était apparue la veille dans ce désert sous une forme si belle, avait commencé par frapper son imagination; bientôt, en la voyant auprès de ses parents, son cœur avait été profondément touché; il se retraçait ses moindres paroles, son air, ses regards, surtout le dernier mot qu'elle lui avait dit. Sans ce mot, peut-être une sorte

de respect l'eût-il empêché de l'aimer, mais cette vivacité avec laquelle Élisabeth avait exprimé le désir de le revoir, cette prière dont l'accent décelait un sentiment si tendre lui firent croire qu'elle avait été émue comme lui. Sa jeune imagination s'exaltant par cette pensée, il se persuada que la rencontre de la veille n'était pas un coup du hasard, qu'une mutuelle sympathie avait agi sur Élisabeth comme sur lui, et il était impatient de lire dans son cœur innocent la confirmation de tout ce qu'il osait espérer. Ah! qu'il était loin de deviner ce qu'il devait y lire un jour!

Cependant, depuis la visite de Smoloff, la tristesse de Springer avait pris un caractère plus sombre. Le souvenir de ce jeune homme si aimable, si généreux, si intrépide, lui rappelait sans cesse l'époux qu'il aurait désiré à sa fille; mais sa triste position lui interdisant toute pensée de ce genre, loin de désirer le retour de Smoloff, il le craignait; car Élisabeth pouvait être sensible, et c'eût été le dernier terme du malheur pour son cœur paternel que de voir sa fille atteinte par la secrète douleur d'un amour sans espoir.

Un soir, plongé dans ses rêveries, la tête entre ses deux mains, le coude appuyé sur le poêle, il poussait de profonds soupirs. Phédora, à cet aspect, avait laissé tomber son aiguille; les yeux fixés sur son époux, le cœur plein d'anxiété, elle demandait au ciel de lui inspirer ces paroles qui consolent et qui ont le pouvoir de faire oublier le malheur. Un peu plus loin dans l'ombre, Élisabeth les regardait tous deux, et songeait avec joie qu'un jour viendrait peut-être où ils ne pleureraient plus. Elle ne doutait point que Smoloff ne consentît à favoriser son entreprise: un secret instinct lui répondait d'avance qu'il en serait touché, et qu'il la protégerait; mais elle craignait le refus de ses parents, surtout celui de sa mère. Cependant, comment partir sans leur aveu, sans savoir le nom de leur patrie, et pour quelle faute elle allait demander grâce?

Elle sentit qu'il fallait leur ouvrir son cœur, et que le moment était venu. Elle mit un genou en terre pour demander à Dieu de disposer ses parents à l'entendre; ensuite elle s'approcha doucement de son père, et demeura debout derrière lui, appuyée contre le dossier de la chaise où il était assis. Elle garda le silence un moment, dans l'espoir qu'il lui parlerait peut-être le premier; mais voyant qu'il ne quittait point son attitude pensive, elle commença ainsi: „Mon père, permets-moi de t'adresser une question.“ Il releva la tête, et lui fit signe qu'elle le pouvait. „L'autre jour, quand le jeune Smoloff te demanda si tu ne désirais rien: Rien, lui répondis-tu; est-il vrai, ne désires-tu rien? — Rien qu'il puisse me donner. — Et qui pourrait te donner ce que tu désires? — L'équité, la justice! — Mon père, où peut-on les trouver? — Dans le ciel, sans doute; mais sur la terre, jamais, jamais.“ Ayant parlé ainsi, les noirs soucis qui ombrageaient son front prirent une teinte plus sombre, et il laissa retomber sa tête dans ses mains. Après une courte pause, Élisabeth reprit la parole, et d'une voix plus animée elle dit: „Mon père, ma mère, écoutez-moi: c'est aujourd'hui que j'accomplis ma dix-septième année; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de vous cette vie qui me sera si chère, si je puis vous la consacrer; ce cœur, avec lequel je vous aime et vous révère comme les images vivantes du Dieu du ciel. Depuis ma naissance, chacun de mes jours a été marqué par vos bienfaits; je n'ai pu y répondre encore que par ma reconnaissance et ma tendresse; mais qu'est-ce que ma reconnaissance, si elle ne se montre point? qu'est-ce que ma tendresse, si je ne puis vous la prouver? O mes parents! pardonnez à l'audace de votre fille; mais, une fois en sa vie, elle voudrait faire pour vous ce que vous n'avez cessé de faire pour elle depuis sa naissance. Ah! daignez enfin verser dans son sein le secret de tous vos malheurs. — Ma fille, que me demandes-tu? interrompit très-vivement son père. — Que vous

m'instruisiez de tout ce que j'ai besoin de savoir pour vous montrer tout mon amour, et Dieu sait quel motif m'anime, lorsque j'ose vous adresser un pareil vœu.“ En disant ces mots, elle tomba aux genoux de son père, et éleva vers lui des regards suppliants. Un sentiment si grand, si noble, brillait dans ses yeux, à travers les larmes dont ils étaient pleins, et l'héroïsme de son âme jetait quelque chose de si divin sur l'humilité de son attitude, que Springer entrevit à l'instant une partie de ce que sa fille pouvait vouloir. Sa poitrine s'oppressa: il ne pouvait ni parler, ni pleurer; il demeurait silencieux, immobile, accablé comme devant la présence d'un ange: l'excès de l'infortune n'avait point eu la puissance de remuer son cœur, comme venaient de le faire les paroles d'Élisabeth; et cette âme si ferme, que les rois n'intimidaient point, et que l'adversité ne pouvait abattre, attendrie à la voix de son enfant, cherchait en vain sa force et ne la trouvait plus. Pendant que Springer gardait le silence, Élisabeth demeurait toujours prosternée devant lui. Sa mère s'approcha pour la relever. Placée derrière sa fille, elle n'avait pu voir, lorsque celle-ci était tombée à genoux, ni le geste, ni le regard qui venaient de révéler son sublime secret à son père, et elle était restée bien loin du malheur qui menaçait sa tendresse. „Pourquoi, dit-elle à son époux, pourquoi refuserais-tu de lui confier nos secrets? est-ce que sa jeunesse t'effraie? crains-tu que l'âme d'Élisabeth ne s'afflige jusqu'à la faiblesse, de la grandeur de nos revers? — Non, reprit le père en regardant fixement sa fille, non, ce n'est pas sa faiblesse que je crains.“ A ces mots, Élisabeth ne douta pas que son père ne l'eût comprise; elle lui serra la main, mais en silence, afin de n'être entendue que de lui; car elle connaissait le cœur de sa mère, et était bien aise de retarder l'instant qui devait le déchirer. „Mon Dieu! s'écria Springer, pardonnez mes murmures; je connaissais tous les biens que vous m'aviez ravis et non ceux que vous

me destiniez. Élisabeth, tu as effacé en ce jour douze années d'adversité. — Mon père, répondit-elle, puisqu'on entend de semblables paroles sur la terre, ne dis plus qu'il ne s'y trouve pas de bonheur; mais parle, réponds-moi, je t'en conjure: quel est ton nom, ta patrie, tes malheurs? — Mes malheurs, je n'en ai plus; ma patrie, où je vis près de toi; mon nom, l'heureux père d'Élisabeth. — O mon enfant! interrompit Phédora, je pouvais donc t'aimer davantage! tu viens de consoler ton père.“ A ces mots, la fermeté de Springer fut tout à fait vaincue; il serra dans ses bras sa femme et sa fille, et les baignant de ses larmes, il répétait d'une voix entrecoupée: „Mon Dieu, pardonnez, j'étais un ingrat, pardonnez, ne punissez pas.“ Quand cette violente émotion fut un peu calmée, Springer dit à sa fille: „Mon enfant, je vous promets de vous instruire de tout ce que vous désirez savoir; mais attendez quelques jours encore, je ne pourrais vous parler de mes malheurs aujourd'hui; vous venez de me les faire oublier.“

L'obéissante Élisabeth n'osa point le presser davantage, et attendit avec respect l'instant où il voudrait s'expliquer; mais elle l'attendit vainement, Springer semblait le craindre et le fuir; il avait deviné son projet, et aucun terme ne pouvait exprimer l'admiration et la reconnaissance de ce tendre père: il ne se sentait pas le droit de refuser à sa fille le consentement qu'elle allait lui demander; mais il ne se sentait pas non plus le courage de le donner. Sans doute ce moyen était le seul qui lui laissât quelque espérance de sortir de l'exil et de replacer Élisabeth au rang qui lui était dû; mais quand il considérait les fatigues inouïes et les terribles dangers de ce voyage, il n'en pouvait supporter la pensée. Pour rétablir sa famille et retrouver son pays, il eût donné sa vie; mais il ne pouvait pas risquer celle de sa fille.

Le silence de Springer dictait à Élisabeth la conduite qu'elle devait tenir; elle était sûre que son père l'avait

devinée, qu'il était touché de ce qu'elle voulait faire; mais s'il eût approuvé son projet, aurait-il évité avec tant de soin de lui en parler? En effet, ce projet était si extraordinaire, que ses parents ne pouvaient le voir que comme une pieuse et tendre folie. Pour parvenir à le leur faire adopter, il était nécessaire qu'elle le présentât sous le jour le plus favorable, dégagé de ses plus grands obstacles, protégée de l'aide et des conseils de Smoloff. Jusque-là il serait rejeté, elle n'en doutait point. Elle se décida donc à se taire encore, et à n'achever d'ouvrir son cœur à ses parents que quand elle aurait eu un entretien avec Smoloff sur ce sujet. Comme elle prévoyait aussi qu'une des plus fortes raisons que ses parents opposeraient à son départ serait l'impossibilité de lui laisser faire à son âge huit cents lieues à pied dans le climat le plus rigoureux du monde, et pour répondre d'avance à cette difficulté, elle essayait chaque jour ses forces dans les landes d'Ischim: aucun temps ne la retenait; soit que le vent chassât la neige avec violence, soit qu'un brouillard épais lui cachât la vue de tous les objets, elle partait toujours, quelquefois malgré ses parents, et s'exerçait ainsi, peu à peu, à braver leurs ordres et les tempêtes.

Les hivers de Sibérie sont sujets aux orages; souvent, au moment où le ciel paraît le plus serein, des ouragans terribles viennent l'obscurcir tout à coup. Partis des deux points opposés de l'horizon, l'un arrive chargé de toutes les glaces de la mer du Nord *, et l'autre des tourbillons orageux de la mer Caspienne: s'ils se rencontrent, s'ils se choquent, les sapins opposent en vain à leur

* C'est la mer qui baigne les côtes orientales de l'Amérique. On l'appelle mer du Nord par opposition à la mer qui baigne les côtes occidentales de l'Amérique, à laquelle on a donné le nom de mer du Sud. Il faut bien se garder de confondre la mer du Nord avec cette partie de l'Océan qui est entre l'Angleterre, l'Allemagne, le Danemark et la Norwége.

furie leurs troncs robustes et leurs longues pyramides; en vain les bouleaux plient jusqu'à terre leurs flexibles rameaux et leur mobile feuillage: tout est rompu, tout est renversé: les neiges roulent du haut des montagnes; entraînées par leur chute, d'énormes masses de glace éclatent et se brisent contre la pointe des rochers qui se brisent à leur tour; et les vents, s'emparant des débris des monts qui s'écroulent, des cabanes qui s'abîment, des animaux qui succombent, les enlèvent dans les airs, les poussent, les dispersent, les rejettent vers la terre, et couvrent des espaces immenses de ruines de toute la nature.

Dans une matinée du mois de janvier, Élisabeth fut surprise par une de ces horribles tempêtes; elle était alors dans la grande plaine des Tombeaux, près de la petite chapelle de bois. A peine vit-elle le ciel s'obscurcir, qu'elle se réfugia dans cet asile sacré. Bientôt les vents déchaînés vinrent heurter contre ce frêle édifice, et, l'ébranlant jusqu'en ses fondements, menaçaient à toute heure de le renverser. Cependant Élisabeth, courbée devant l'autel, n'éprouvait aucun effroi, et l'orage qu'elle entendait gronder autour d'elle atteignait tout, hors son cœur. Sa vie pouvant être utile à ses parents, elle était sûre qu'à cause d'eux Dieu veillerait sur sa vie, et qu'il ne la laisserait pas mourir avant qu'elle les eût délivrés. Ce sentiment, qu'on nommera superstitieux peut-être, mais qui n'était autre chose que cette voix du ciel que la piété seule sait entendre; ce sentiment, dis-je, inspirait à Élisabeth un courage si tranquille, qu'au milieu du bouleversement des éléments et sous l'atteinte même de la foudre, elle ne put s'empêcher de céder à la fatigue qui l'accablait, et, se couchant au pied de l'autel où elle venait de prier, elle s'endormit paisiblement comme l'innocence dans les bras d'un père, comme la vertu sur la foi d'un Dieu.

En ce même jour, Smoloff était revenu de Tobolsk;

son premier soin, en arrivant à Saïmka, avait été de se rendre à la cabane des exilés. Il apportait à Phédora la permission qu'elle avait sollicitée. Elle et sa fille allaient être libres de se rendre tous les dimanches à l'office de Saïmka; mais, loin que cette grâce s'étendît jusqu'à Springer, les ordres de la cour à son égard étaient plus sévères que jamais, et, en permettant à Smoloff de le revoir une fois encore, le gouverneur de Tobolsk avait plus consulté son cœur que son devoir. Au reste, cette visite devait être la dernière, le jeune homme l'avait juré à son père. Il était cruellement affligé de tant de rigueur; mais, en s'avançant vers la demeure d'Élisabeth, insensiblement sa tristesse se changeait en joie, et il sentait moins le chagrin qu'il aurait à la quitter que le charme qu'il allait goûter à la revoir. Dans la première jeunesse, la jouissance du bonheur présent a quelque chose de si vif, de si complet, qu'elle fait oublier toute pensée d'avenir. On est alors trop occupé d'être heureux pour songer si on le sera toujours, et la félicité remplit si bien le cœur, que la crainte de la perdre n'y peut trouver place. Mais en entrant dans la cabane, Smoloff chercha vainement Élisabeth; elle n'y était point: il prévit qu'il serait peut-être obligé de repartir avant qu'elle fût de retour, et le sincère jeune homme ne sut point dissimuler sa peine. En vain Phédora, bénissant la main qui lui rouvrait la maison de Dieu et celle qui avait sauvé son époux, lui adressait les plus tendres expressions de sa reconnaissance; en vain Springer le nommait l'appui, la providence des infortunés, il demeurait faiblement touché de ce qu'il entendait; il répondait à peine, et le nom d'Élisabeth s'échappait à tout moment de sa bouche. Son trouble révéla aux exilés une partie de son secret: peut-être en devint-il plus cher à Phédora. Cet amour dont sa fille était l'objet flattait vivement son orgueil, et ce n'est pas un faible orgueil que celui d'une mère. Springer, moins accessible à cette tendre faiblesse, et

craignant seulement que sa fille ne s'aperçût d'un sentiment qui pouvait troubler son repos, pressait Smoloff d'obéir à son père, en terminant au plus vite une visite que sous mille prétextes ce jeune homme s'efforçait de prolonger. Sur ces entrefaites, l'orage se déclara, et les exilés tremblèrent pour leur fille. „Élisabeth! que va devenir mon Élisabeth!" s'écriait la mère désolée. Springer prit son bâton en silence et ouvrit la porte pour aller chercher sa fille; Smoloff se précipita sur ses pas. Le vent soufflait avec violence; les arbres se rompaient de tous côtés, il y allait de la vie à traverser la forêt. Springer voulut le représenter à Smoloff, et l'empêcher de le suivre; il ne put y réussir: le jeune homme voyait bien le péril, mais il le voyait avec joie: il était heureux de le braver pour Élisabeth. Les voilà tous deux dans la forêt. „De quel côté irons-nous? demande Smoloff. — Vers la grande lande, reprend Springer: c'est là qu'elle va tous les jours, j'espère qu'elle se sera réfugiée dans la chapelle." Ils n'en disent pas davantage, ils ne se parlent point; leur inquiétude est pareille, ils n'ont rien à s'apprendre; ils marchent avec la même intrépidité, s'inclinant, se baissant pour se garantir du choc des branches fracassées, de la neige que le vent chassait dans leurs yeux, et des éclats de rochers que la tempête faisait tourbillonner sur leurs têtes. En atteignant la lande, ils cessèrent d'être menacés par le déchirement des arbres de la forêt; mais sur cette plaine rase ils étaient poussés, renversés par les rafales de vent qui soufflaient avec furie; enfin, après bien des efforts, ils gagnèrent la petite chapelle de bois où ils espéraient qu'Élisabeth se serait réfugiée: mais en apercevant de loin ce pauvre et faible abri dont les branches disjointes craquaient horriblement et semblaient prêtes à s'enfoncer, ils commencèrent à frémir de l'idée qu'elle était là. Animé d'une ardeur extraordinaire, Smoloff devance le père de quelques pas; il entre le premier, il voit... est-ce un songe? il voit Éli-

sabeth, non pas effrayée, pâle et tremblante, mais doucement endormie au pied de l'autel. Frappé d'une inexprimable surprise, il s'arrête, la montre à Springer en silence, et tous deux, par un même sentiment de respect, tombent à genoux auprès de l'ange qui dort sous la protection du ciel. Le père se penche sur le visage de son enfant, le jeune homme baisse les yeux avec modestie, et se recule, comme n'osant regarder de trop près une si divine innocence. Élisabeth s'éveille, reconnaît son père, se jette dans ses bras, et s'écrie: „Ah! je le savais bien que tu veillais sur moi!“ Springer la serre dans ses bras avec une sorte d'étreinte convulsive. „Malheureuse enfant, lui dit-il, dans quelles angoisses tu nous as jetés, ta pauvre mère et moi! — Mon père, pardonne-moi ses larmes, répond Élisabeth, et allons les essuyer.“ Elle se lève et voit Smoloff. „Ah! dit-elle avec une douce surprise, tous mes protecteurs veillaient donc sur moi: Dieu, mon père et vous!“ Le jeune homme retient son cœur prêt à s'échapper. „Imprudente, reprend Springer, tu parles d'aller retrouver ta mère, sais-tu seulement si le retour est possible, et si ta faiblesse résistera à la violence de la tempête, quand M. de Smoloff et moi n'y avons échappé que par miracle? — Essayons, répond-elle; j'ai plus de forces que tu ne crois; je suis bien aise que tu t'en assures, et que tu voies toi-même ce que je puis faire pour consoler ma mère.“ En parlant ainsi ses yeux brillent d'un si grand courage, que Springer voit bien qu'elle n'a point abandonné son projet; elle s'appuie sur le bras de son père, elle s'appuie aussi sur celui de Smoloff: tous deux la soutiennent, tous deux garantissent sa tête, en la couvrant de leurs vastes manteaux. Ah! c'est bien alors que Smoloff ne peut s'empêcher d'aimer ce tonnerre, ces vents épouvantables qui font chanceler Élisabeth et l'obligent à se presser contre lui. Il ne craint point pour sa propre vie qu'il exposerait mille fois pour prolonger de pareils mo-

ments; il ne craint point pour celle d'Élisabeth, il est sûr de la sauver; dans l'exaltation qui le possède, il défierait toutes les tempêtes de pouvoir l'en empêcher.

Cependant le ciel ne menace plus, les nuages s'éclaircissent, ils cessent de fuir avec une effrayante rapidité; le vent tombe et s'apaise; le cœur de Springer se rassure, celui de Smoloff gémit. Élisabeth dégage son bras, elle veut marcher seule; elle veut braver, aux yeux de son père, ce reste d'orage qui agite encore les airs; elle est fière de ses forces, éprouve une sorte d'orgueil à les montrer à son père; elle espère le convaincre qu'elle n'en manquera point pour aller chercher sa grâce, fallût-il aller la chercher à l'autre extrémité du monde.

Phédora les reçoit tous trois dans ses bras, en bénissant le Dieu qui les ramène, et console sa fille des larmes que sa fille vient de lui coûter; elle fait sécher ses bottes de poil d'écureuil, lui ôte son bonnet fourré, et peigne ses longs cheveux. Ces soins maternels, si simples et si tendres, qu'Élisabeth reçoit tous les jours, et dont son cœur est tous les jours plus touché, émeuvent vivement le jeune Smoloff; il sent qu'il est impossible d'aimer Élisabeth sans aimer aussi sa mère, et qu'au bonheur d'être l'époux de cette jeune fille tient un bonheur presque aussi grand, celui d'être le fils de Phédora.

L'orage était entièrement dissipé, le ciel était serein, la nuit s'approchait. Springer prit la main du jeune homme, la serra avec un sentiment douloureux et tendre, et lui rappela qu'il était temps de partir. Alors seulement Élisabeth apprit qu'il était venu pour la dernière fois: elle rougit et se troubla. „Quoi! lui dit-elle, ne vous reverrai-je plus! — Ah! répond-il avec une grande vivacité, tant que je serai libre, et aussi longtemps que vous habiterez ces déserts, je ne quitte plus Saïmka; je vous verrai dans la forêt, dans la plaine, sur les bords du fleuve: je vous verrai partout.“ Il s'arrête subitement, surpris lui-même de ce qu'il éprouve

et de ce qu'il exprime; mais il n'a point été compris par Élisabeth: dans ce qu'il vient de dire, elle n'a vu que la certitude de pouvoir bientôt lui confier ses projets; et, rassurée par cette espérance, elle le voit partir avec moins de regret.

Quand le dimanche fut arrivé, Élisabeth et sa mère se préparèrent de bonne heure à partir pour Saïmka. Springer leur dit adieu, le cœur un peu serré; depuis leur exil, c'était la première fois qu'il restait seul dans sa chaumière: mais il sut dérober son émotion à leurs yeux, et les bénit d'une voix calme en les recommandant aux bontés du Dieu qu'elles allaient implorer. Le temps était beau, la route leur parût courte; la jeune paysanne tartare leur servit de guide dans la forêt et jusqu'au village de Saïmka. En entrant dans l'église, les regards de tout le monde se tournèrent vers elles; mais elles ne tournèrent les leurs que vers Dieu.

Le cœur plein d'une égale piété, la tête baissée, elles s'avancèrent vers l'autel, se prosternèrent humblement, prononcèrent les mêmes vœux en faveur du même objet; et si ceux d'Élisabeth furent plus étendus que ceux de sa mère, Dieu ne les entendit pas moins.

Pendant tout le temps de la cérémonie, cette jeune fille ne leva pas le voile qui couvrait son visage; sa pensée, toute à Dieu et à son père, ne fut pas même jusqu'à celui dont elle attendait du secours. Le pieux concert de toutes les voix qui se réunissaient pour chanter l'hymne divin lui fit une impression profonde et qui tenait de l'extase; elle n'avait jamais entendu rien de pareil; il lui semblait voir les cieux ouverts et Dieu lui-même lui présenter un de ses anges pour la conduire pendant sa route. Cette vision ne cessa qu'avec la musique: alors seulement Élisabeth leva la tête, et le premier objet qu'elle vit fut le jeune Smoloff debout à quelques pas, le dos appuyé contre un pilier, et les yeux fixés sur elle avec la plus tendre expression. Elle crut voir l'ange que Dieu venait de lui promettre, l'ange qui devait l'aider à délivrer son père; elle le regarda avec beaucoup de recon-

naissance. Smoloff fut ému; ce regard lui semblait d'accord avec ce qu'il trouvait dans son propre cœur.

En sortant de l'église, il proposa à Phédora de la reconduire dans son traîneau jusqu'à l'entrée de la forêt; elle y consentit avec joie: c'était un moyen de retrouver plus tôt son époux; mais Élisabeth éprouva un véritable chagrin de cet arrangement. En marchant à pied, elle se flattait de trouver le moment de parler en secret à Smoloff: dans un traîneau, cela devenait impossible. Pouvait-elle s'ouvrir devant sa mère, qui, n'ayant aucune idée de son projet, le repousserait avec effroi, et défendrait au jeune homme d'y donner le moindre encouragement? Cependant allait-elle encore perdre cette occasion favorable, cette occasion peut-être unique, de révéler son projet à Smoloff? Le trouble, l'incertitude agitaient son cœur; déjà le traîneau touchait aux premiers arbres de la forêt; Smoloff lui-même avait déclaré ne pouvoir pas aller plus loin. Cependant, ne pouvant se résoudre à quitter sitôt Élisabeth, il poussa jusqu'aux bords du lac; mais là il fallut s'arrêter. Phédora descendit la première; en lui donnant la main il lui dit: „Ne venez-vous pas vous promener ici quelquefois?“ Élisabeth, qui descend après sa mère, répond d'une voix basse et précipitée: „Non pas ici; mais demain, demain, dans la petite chapelle de la plaine.“ Elle venait de donner un rendez-vous, mais elle ne le savait pas; elle croyait n'avoir parlé que pour son père; et, en voyant dans les yeux de Smoloff qu'il avait entendu sa prière, une douce joie éclata dans les siens.

Tandis que sa mère et elle marchent vers leur cabane, Smoloff s'en retourne seul à travers la forêt, plongé dans les plus délicieuses rêveries. Après ce qu'il vient d'entendre, comment ne serait-il pas sûr d'être aimé d'Élisabeth? et, avec ce qu'il connaît d'elle, comment ne serait-il pas transporté de son bonheur?

Ce ne fut point avec le trouble d'une démarche hasardée,

mais avec toute la sécurité de l'innocence, qu'Élisabeth se rendit le lendemain à la petite chapelle de bois.* Sa marche était plus légère, plus rapide; elle faisait les premiers pas vers la délivrance de son père. Le soleil jetait sa lumière sur une plaine de neige; mille glaçons attachés aux arbres multipliaient sa brillante image sous toutes les formes et dans des miroirs de toutes les grandeurs; mais cet éclat si divin et si pur était moins pur et moins divin que le cœur d'Élisabeth. Elle entre dans la chapelle; Smoloff n'y est point encore: ce retard la trouble, un léger nuage paraît dans ses yeux. Ah! ce n'est ni la vanité ni l'amour qui l'y place. En ce moment ni les faiblesses ni les passions ne peuvent s'élever jusqu'à Élisabeth; mais elle craint qu'un accident, une circonstance imprévue, n'arrêtent les pas de celui qu'elle attend. Inquiète, elle demande à Dieu de ne pas prolonger plus longtemps l'incertitude où elle vit. Tandis qu'elle prie, Smoloff accourt; il est surpris qu'elle l'ait devancé, il s'était hâté beaucoup. On va vite sans doute quand c'est la passion qui entraîne; mais Élisabeth venait de prouver en ce jour que la vertu qui court à son devoir peut aller plus vite encore.

En voyant Smoloff, elle lève les yeux et les mains au ciel, et se tournant ensuite vers lui avec une grâce vive et touchante: „Ah! monsieur, lui dit-elle, avec quelle impatience je vous attendais!“ Ces mots, l'expression de ses regards, ce rendez-vous, l'exactitude qu'elle a mise à s'y rendre, tout confirme au jeune homme qu'il est aimé; il va aussi dire qu'il aime, elle ne lui en donne pas le temps. „M. de Smoloff, s'écrie-t-elle, écoutez-moi; j'ai besoin de vous pour sauver mon père, promettez-moi votre appui.“ Ce peu de mots confond toutes les idées du jeune homme. troublé, confus, il pressent sa méprise, mais n'en aime pas moins Élisabeth. Il tombe à genoux, elle croit que c'est devant Dieu: non, c'est devant elle; il jure d'obéir. Elle reprend ainsi: „Depuis que j'ai commencé à me connaître,

mes parents ont été ma seule pensée; leur amour, mon unique bien; leur bonheur, le but de ma vie entière. Ils sont malheureux, Dieu m'appelle à les secourir, et il ne vous a envoyé ici que pour m'aider à remplir ma destinée. M. de Smoloff, je veux aller à Pétersbourg demander la grâce de mon père.“ Il fit un geste de surprise comme pour combattre ce projet; elle se hâta d'ajouter: „Je ne pourrais vous dire moi-même depuis quel temps cette pensée est entrée dans mon esprit; il me semble que je l'ai reçue avec la vie, que je l'ai sucée avec le lait; elle est la première dont je me souvienne, elle ne m'a jamais quittée: je m'endors, je m'éveille, je respire avec elle: c'est elle qui m'a toujours occupée auprès de vous; c'est elle qui m'amène ici; c'est elle qui m'inspire le courage de ne craindre ni la fatigue, ni la misère, ni la mort, ni les rebuts; c'est elle qui me ferait désobéir à mes parents s'ils m'ordonnaient de ne pas partir. Vous voyez, M. de Smoloff, qu'il serait inutile de me combattre, et que de pareilles résolutions ne peuvent être ébranlées.“ Pendant ce discours les tendres espérances du jeune homme s'étaient toutes évanouies; mais il goûtait jusqu'à l'ivresse le sentiment de l'admiration, et l'héroïsme de cette jeune fille lui arrachait des larmes aussi douces peut-être que celles de l'amour. „Ah! lui dit-il, heureux, mille fois heureux que vous m'ayez choisi pour vous entendre, pour vous aider; mais vous ne connaissez point tous les obstacles... — Deux seuls m'ont inquiétée, interrompit-elle, et il n'y a peut-être que vous au monde qui puissiez les lever. — Parlez, parlez, lui dit-il, impatient d'obéir: que pouvez-vous demander qui ne soit au-dessous de ce que je voudrais faire? — Ces obstacles, les voici, répondit Élisabeth: j'ignore la route que je dois prendre, et je ne suis pas sûre que ma fuite ne nuise pas à mon père; il faut donc que vous m'indiquiez mon chemin, les villes que je trouverai sur mon passage, les maisons hospitalières qui recueilleront ma misère, le moyen le plus sûr de faire passer ma requête à l'empe-

reur; mais, avant tout, il faut que vous me répondiez que votre père ne punira pas le mien de mon absence.“ Smoloff en répondit: „Mais, Élisabeth, ajouta-t-il, savez-vous à quel point l'empereur est irrité contre votre père? savez-vous qu'il le regarde comme son plus mortel ennemi? — J'ignore, lui dit-elle, de quel crime on peut l'accuser; je ne connais encore ni son vrai nom ni sa patrie; mais je suis sûre de son innocence. — Quoi! repartit Smoloff, vous ne savez point quel était le rang de votre père, ni le nom que vous lui rendrez? — Non, je ne les sais point, répondit-elle. — O fille étonnante! s'écria-t-il, pas un mouvement d'orgueil, de vanité dans ton dévouement; tu ne sais point ce que tu vas reconquérir: tu n'as pensé qu'à tes parents; mais qu'est-ce que la grandeur de ta naissance devant celle de ton âme! qu'est-ce auprès de tes sentiments que le nom des... — Arrêtez, interrompit-elle vivement, ce secret est celui de mon père, et je ne dois l'apprendre que de lui. — Elle a raison, repartit Smoloff dans une sorte d'enthousiasme; rien n'est assez bien pour elle quand elle peut encore faire mieux. — La jeune fille reprit la parole pour lui demander quand il lui donnerait les lumières dont elle avait besoin pour sa route. „Je vais y travailler, lui dit-il; mais, Élisabeth, croyez-vous que vous puissiez traverser les trois mille cinq cents verstes qui séparent le cercle d'Ischim de la province d'Ingrie, seule, à pied, sans secours? — Ah! s'écria-t-elle en se prosternant devant l'autel, celui qui m'envoie au secours de mes parents ne m'abandonnera pas.“ Smoloff, les yeux pleins de larmes, lui répondit après un moment de silence: „Il est impossible que vous songiez à une telle entreprise avant les beaux jours, maintenant elle serait impraticable. Voici la saison où les traînages vont être interrompus, et où vous seriez inondée dans les forêts humides de la Sibérie; je vous reverrai dans quelques jours, Élisabeth; alors seulement je pourrai vous dire tout ce que je pense d'un projet qui m'a trop ému pour que

j'aie pu le juger. Je retournerai à Tobolsk, je veux parler à mon père... Mon père est le meilleur des hommes; il y aurait bien plus d'infortunés ici s'il n'y commandait pas. Les grandes actions plaisent à son cœur: il n'est pas libre de vous aider, son devoir le lui défend; mais, je le jure, il ne punira pas votre père d'avoir donné le jour à une fille si vertueuse. Ah! qu'il s'enorgueillirait, au contraire, de vous nommer la sienne! Élisabeth, pardonnez, c'est malgré moi que mon cœur se déclare: je sais bien qu'il ne peut y avoir de place dans le vôtre pour un autre sentiment que pour celui qui l'occupe; je n'attends donc rien; mais, s'il vient un jour où vos parents rendus à leur patrie soient heureux, et vous tranquille, souvenez-vous alors que, dans ces déserts, Smoloff vous vit, vous aima, et qu'il eût préféré y vivre obscur et pauvre avec Elisabeth, fille d'un exilé, à tous les honneurs que le monde pourrait lui offrir." Il ne peut achever, des larmes étouffent sa voix; lui-même s'étonne d'une si extraordinaire émotion; car jusqu'alors il n'avait jamais été faible, mais jusqu'alors il n'avait point aimé.

Cependant Élisabeth est demeurée immobile; l'idée d'un autre amour que l'amour filial lui paraît si nouvelle, qu'à peine elle la conçoit: peut-être lui eût-elle paru moins étrange si son cœur avait eu de la place pour la recevoir; peut-être que, si elle avait vu ses parents heureux, Smoloff aurait été aimé; s'ils le sont un jour, peut-être l'aimera-t-elle; mais tant qu'ils seront dans l'infortune elle demeurera fidèle à sa pieuse passion: pour en contenir deux, le cœur humain, tout vaste qu'il est, ne l'est point encore assez.

Élisabeth n'a jamais vécu dans le monde, elle en ignore les usages et les bienséances; cependant une sorte de pudeur, qui est comme l'instinct de la vertu, lui apprend qu'après l'aveu qu'elle vient d'entendre une jeune fille ne doit point rester seule avec le jeune homme qui l'a osé faire; elle marche vers la porte, elle va sortir: Smoloff, qui voit son

dessein, lui dit: „Élisabeth, vous aurais-je offensée? Ah! j'atteste ce Dieu ici présent que, s'il y a de l'amour dans mon cœur, il n'y en a pas moins de respect; il sait que, si vous me l'ordonnez, je puis me taire et mourir: comment donc, Élisabeth, pourrais-je vous avoir offensée? — Vous ne m'avez point offensée, répondit-elle avec douceur; mais je ne suis venue ici que pour vous parler en faveur de mes parents. maintenant que vous m'avez entendue, je n'ai plus rien à vous dire, et je vais les retrouver. — Eh bien! noble fille, retourne à ton devoir; en m'associant à lui, tu m'as rendu digne de toi; et, loin de jamais songer à t'en écarter, même dans ma plus secrète pensée, je ne vais m'occuper que de t'aider à le remplir."

Alors il lui promit de lui remettre, le dimanche suivant, à l'église de Saïmka, toutes les notes et les renseignements dont elle aurait besoin pour l'exécution de son projet; et ils se séparèrent.

Quand le dimanche arriva, Élisabeth suivit sa mère avec joie à Saïmka; elle était impatiente de retrouver Smoloff et de recevoir enfin toutes les instructions qui allaient faciliter son départ. Cependant la cérémonie finit, et Smoloff ne parut point; Élisabeth devint inquiète. Pendant que sa mère priait encore, elle demanda à une vieille femme si M. de Smoloff n'était pas dans l'église; on lui répondit que non, et qu'il était parti depuis deux jours pour Tobolsk. A ce mot, Élisabeth fut frappée d'une véritable douleur: l'objet de ses plus chers désirs semblait toujours fuir devant elle au moment où elle se croyait près de l'atteindre. Mille craintes funestes la troublèrent: puisque Smoloff avait quitté Saïmka sans se souvenir de sa promesse, qui lui répondait qu'il s'en souviendrait à Tobolsk, et alors, quel serait son recours? Cette pensée la poursuivit tout le jour; et le soir, accablée d'un chagrin d'autant plus cruel qu'elle en portait seule tout le poids, et qu'elle employait tout son courage à le dérober aux yeux de ses parents, elle se retira

de bonne heure dans son petit réduit, afin de se livrer du moins sans contrainte à l'inquiétude qui la tourmentait. Aussitôt qu'elle fut sortie, Phédora pencha sa tête sur le sein de son époux, et lui dit: „Écoute la sollicitude qui pèse sur mon cœur. N'as-tu pas remarqué le changement de notre Élisabeth? près de nous elle est pensive: le nom de Smoloff la fait rougir, son absence l'inquiète; ce matin, à l'église, elle était préoccupée, ses regards erraient de tous côtés; je l'ai entendue demander si Smoloff n'était point à Saïmka, et elle est devenue pâle comme la mort, quand on lui a dit qu'il était parti pour Tobolsk. O Stanislas! je m'en souviens, dans ces jours qui précédèrent celui où je devins ton heureuse épouse, c'est ainsi que je rougissais quand on me parlait de toi; c'est ainsi que mes yeux te cherchaient partout, et qu'ils se remplissaient de larmes quand ils ne te rencontraient pas. Hélas! ces symptômes d'un amour qui ne devait point finir, comment ne les verrais-je point avec terreur dans l'âme de ma fille? elle n'est pas destinée à être heureuse comme sa mère. — Heureuse! reprit Springer avec amertume; heureuse dans le désert, dans l'exil! — Oui, dans le désert, dans l'exil, interrompit vivement Phédora, heureuse partout où l'on aime.“ Et ses bras serrèrent son époux contre son sein. Mais bientôt, revenant à la première pensée qui l'occupait, elle dit: „Je crains que mon Élisabeth n'aime le jeune Smoloff; toute charmante qu'elle est, cependant il ne verra en elle que la fille d'un pauvre exilé; il la dédaignera, et mon unique enfant, née de mon sang, nourrie de mon lait, mourra comme sa mère, avec son amour...“

En parlant ainsi elle pleurait, et la vue de son époux, qui la console de tout, ne pouvait la consoler du malheur de sa fille. Springer réfléchit un moment, puis il répondit: „Phédora, ma bien-aimée, calme tes craintes; j'ai étudié aussi notre Élisabeth; peut-être ai-je vu plus avant que toi dans son âme; une autre pensée que celle de Smoloff l'oc-

cupe tout entière, j'en suis sûr; je suis sûr aussi que, si nous la voulions donner à Smoloff, il ne la dédaignerait point, même dans ce désert, et ce sentiment le rendrait digne de l'obtenir, si jamais.... Non, Élisabeth ne restera pas toujours dans ce désert, elle ne demeurera pas inconnue, elle ne sera pas malheureuse, cela est impossible: tant de vertus sur la terre annoncent une justice dans le ciel; tôt ou tard elle se montrera. "

Depuis leur exil, c'était la première fois que Springer n'avait pas désespéré de l'avenir. Phédora en conçut les plus doux présages; et, rassurée par les paroles de son époux, elle s'endormit paisiblement entre ses bras.

Pendant deux mois Élisabeth alla chaque dimanche à Saïmka, s'attendant toujours à y trouver Smoloff. Ce fut en vain: il ne parut plus, et même elle apprit qu'il avait quitté Tobolsk. Alors toutes ses espérances l'abandonnèrent; elle ne douta plus que Smoloff ne l'eût entièrement oubliée, et plus d'une fois elle versa sur cette pensée des larmes amères, dont la plus pure innocence n'aurait pu lui faire un reproche. Vers la fin d'avril, un soleil plus doux venait de fondre les dernières neiges; les îles sablonneuses des lacs commençaient à se couvrir d'un peu de verdure; l'aubépine épanouissait ses grosses houppes blanches semblables à des flocons d'une neige nouvelle, et la campanule avec ses boutons d'un bleu pâle, le vélar qui élève ses feuilles en forme de lance, et l'armoise cotonneuse, tapissaient le pied des buissons. Des nuées de merles noirs s'abattaient par troupes sur les arbres dépouillés et interrompaient les premiers le morne silence de l'hiver; déjà sur les bords du fleuve voltigeait çà et là le beau canard de Perse, couleur de rose, avec son bec noir et sa huppe sur sa tête, qui, toutes les fois qu'on le tire, jette des cris perçants, même lorsqu'on l'a manqué; et dans les roseaux des marais accouraient des bécasses de toute espèce, les noires avec becs jaunes, les autres hautes en jambes avec un collier de plume.

Enfin, un printemps prématuré semblait s'annoncer à la Sibérie; et Élisabeth, pressentant tout ce qu'elle allait perdre si elle manquait une année si favorable pour son voyage, prenait la résolution hardie de poursuivre son projet, et de ne compter, pour en assurer le succès, que sur elle et sur Dieu.

Un matin, Springer s'occupait à labourer son jardin: assise près de lui, Élisabeth le regardait en silence; il ne lui avait point confié encore le secret de son infortune, et elle ne recherchait plus cette confidence. Il s'était élevé dans son âme une sorte de tendre fierté qui lui faisait désirer de ne connaître les malheurs de ses parents que quand elle serait au moment de partir, et de n'entendre le récit de tout ce qu'ils avaient perdu que quand elle pourrait leur répondre: „Je vais tout vous rendre.“ Jusqu'à ce jour, elle avait compté sur les promesses de Smoloff, et c'était là-dessus qu'elle avait fondé des espérances raisonnables; mais, après les espérances raisonnables, il en est d'autres encore, et ce furent celles-là qui la déterminèrent à parler. Cependant, avant de commencer, elle repasse dans sa tête toutes les objections qu'on va lui faire, tous les obstacles qu'on va lui opposer: ils sont terribles, elle le sait, Smoloff le lui a dit, et elle est bien sûre que la tendresse de ses parents les exagérera encore. Que répondra-t-elle à leurs frayeurs, à leurs ordres, à leurs prières? Que répondra-t-elle quand ils lui diront que les joies de la patrie ne sont rien pour eux au prix de l'absence de leur enfant? Un instant elle oublie que son père est auprès d'elle, et, tout en larmes, elle tombe à genoux en demandant à Dieu de lui accorder l'éloquence nécessaire pour persuader ses parents. Springer, qui l'entend pleurer, se retourne, court à elle, la prend dans ses bras, et lui dit: „Élisabeth, qu'as-tu? que veux-tu? Ah! si ton cœur est déchiré, pleure du moins dans le sein de ton père. — Mon père, répond-elle, ne me retiens plus ici: tu sais que je veux partir, permets-moi de partir; je le sens,

c'est Dieu lui-même qui m'appelle...“ Elle ne peut achever. La jeune Tartare accourt: „M. de Smoloff, leur dit-elle, voici M. de Smoloff.“ Élisabeth jette un cri de joie, serre les deux mains de son père contre sa poitrine, en ajoutant: „Tu le vois bien, c'est Dieu lui-même qui m'appelle; il envoie celui qui peut m'ouvrir les chemins, il n'y a plus d'obstacles. O mon père! ton heureuse fille brisera ta chaîne.“ Sans attendre sa réponse, elle court au-devant de Smoloff; elle rencontre sa mère; elle la serre dans ses bras, l'entraîne en s'écriant: „Viens, ma mère, il est revenu! M. de Smoloff est ici.“ Elles entrent dans leur chambre, et y trouvent un homme de cinquante ans, en habit d'uniforme, et suivi de plusieurs officiers. La mère et la fille s'arrêtent avec surprise. „Voici M. de Smoloff,“ leur dit la jeune Tartare. A ces mots, toutes les espérances qui venaient de rentrer dans le cœur d'Élisabeth l'abandonnent une seconde fois; elle pâlit; ses yeux se remplissent de larmes. Phédora, frappée de la vivacité de cette impression, s'approche de sa fille, se place devant elle afin de cacher son trouble; heureuse si, en lui donnant sa vie, elle avait pu la délivrer de la funeste passion dont elle la croyait dévorée.

Le gouverneur de Tobolsk fit éloigner sa suite; et, dès qu'il fut seul avec les exilés, il se tourna vers Springer, et lui dit: „Monsieur, depuis que la prudence de la cour de Russie a cru devoir vous envoyer ici, voici la première fois que je viens visiter ce cercle éloigné; ce devoir m'est doux, puisqu'il me permet de montrer à un illustre proscrit toute la part que je prends à son infortune; je gémis que ce même devoir me défende de le secourir et de le protéger. — Je n'attends rien des hommes, monsieur, interrompit froidement Springer; je ne veux point de leur pitié, et je n'espère rien de leur justice: heureux dans mon malheur de ce qu'ils m'ont placé aussi loin d'eux, je passerai mes jours dans ces déserts sans me plaindre. — Ah! monsieur,

reprit le gouverneur avec émotion, pour un homme comme vous, vivre loin de sa patrie est un affreux destin. — Il en est un plus affreux encore, monsieur le gouverneur, repartit Springer, c'est de mourir loin d'elle.“ Il n'acheva point; s'il eût ajouté un mot, peut-être eût-il versé une larme, et l'illustre infortuné ne voulait pas se montrer moins grand que son malheur. Élisabeth, cachée derrière sa mère, regardait timidement par-dessus son épaule si l'air et la physionomie du gouverneur annonçaient assez de bonté pour qu'elle osât s'ouvrir à lui. Ainsi la craintive colombe, avant de sortir de son nid, élève sa tête entre les feuilles, et regarde longtemps si la pureté du ciel lui promet un jour serein.

Le gouverneur la remarqua, il la reconnut; son fils lui avait souvent parlé d'elle, et le portrait qu'il en avait fait ne pouvait ressembler qu'à Élisabeth. „Mademoiselle, lui dit-il, mon fils vous a connue; vous lui avez laissé des souvenirs ineffaçables. —Vous a-t-il dit, monsieur, qu'elle lui devait la vie de son père? interrompit vivement Phédora. — Non, madame, répondit le gouverneur; mais il m'a dit qu'elle donnerait la sienne pour son père et pour vous. — Elle la donnerait, reprit Springer, et cette tendresse est le seul bien qui nous reste, le seul que les hommes ne pourront jamais nous ravir.“

Le gouverneur détourna la tête avec émotion: après un court silence il reprit la parole en s'adressant à Élisabeth. „Mademoiselle, il y a deux mois que mon fils, étant à Saïmka, reçut l'ordre de l'empereur de partir sur-le-champ pour rejoindre l'armée qui se rassemblait en Livonie: il fallut obéir sans délai. Avant de me quitter, il me conjura de vous faire passer une lettre: cela était impossible. Je ne pouvais, sans me compromettre, en charger personne; je ne pouvais que vous la donner moi-même: la voici. „Élisabeth la prit en rougissant; le gouverneur vit la surprise de ses parents, et s'écria: „Heureux le père, heu-

reuse la mère dont la fille ne leur cache que de semblables secrets!" Alors il rappela sa suite, et devant elle il dit à Springer: „Monsieur, les ordres de mon souverain me prescrivent toujours de vous empêcher de recevoir personne ici; cependant je suis informé que de pauvres missionnaires, revenant des frontières de la Chine, doivent traverser ces montagnes; s'ils viennent frapper à votre cabane, et vous demander pour une nuit l'hospitalité, il vous sera permis de la leur donner."

Quand le gouverneur fut parti, Élisabeth demeura les yeux baissés, regardant sa lettre et n'osant l'ouvrir. „Ma fille, lui dit Springer, si tu attends de ta mère et de moi la permission de lire ce papier, nous te la donnons. „Alors d'une main tremblante Élisabeth brisa le cachet de la lettre, la parcourut tout bas, et s'interrompit plusieurs fois par des exclamations de reconnaissance et de joie. A la fin, ne pouvant plus se contenir, elle se précipita sur le sein de ses parents. „Le moment est venu, leur dit-elle; tout favorise mes projets: la Providence m'ouvre une route sûre, le ciel m'approuve et bénit mes intentions. O mes parents! ne les approuverez-vous pas, ne les bénirez-vous pas comme lui?"

A ces mots, Springer tressaillit, car il comprit ce qu'il allait entendre; mais Phédora, qui n'en avait aucune idée, s'écria: „Élisabeth, quel est donc ce mystère, et que contient ce papier?" Et elle fit un mouvement pour le prendre; sa fille osa le retenir. „O ma mère! pardonne, lui dit-elle, je tremble de parler devant toi; tu n'as rien deviné, ta douleur m'épouvante: c'est maintenant l'unique obstacle, c'est le seul devant lequel je recule... Ah! permets que je ne m'explique que devant mon père; tu n'es pas préparée comme lui... — Non, ma fille, interrompit Springer, ne fais point ce que l'exil et le malheur n'ont pu faire, ne nous sépare pas. Viens, ma Phédora, viens contre le cœur de ton époux, et, si tu as besoin de force pour les paroles que

tu vas entendre, il te prêtera toute la sienne.“ Phédora, éperdue, se voyant comme menacée par la foudre, sans savoir de quelle main, répondit avec effroi: „Stanislas, que veut dire ceci? n'ai-je point soutenu tous nos revers avec courage? je n'en manquerai point, ajouta-t-elle, en serrant fortement contre son cœur son époux et sa fille; je n'en manquerai point contre tous ceux qui m'atteindront entre vous deux.“ Élisabeth voulut répondre; sa mère ne le permit pas. „Ma fille, s'écria-t-elle avec un accent déchirant, demande-moi ma vie, mais ne me demande pas de t'éloigner d'ici.“ Ces mots disaient qu'elle avait tout deviné; il ne s'agissait plus de lui rien apprendre, mais de la déterminer. Baignée de larmes et tremblante devant la douleur de sa mère, Élisabeth, d'une voix entrecoupée, laissa seulement échapper ces mots: „Ma mère, pour le bonheur de mon père, si je te demandais quelques jours?— Non, pas un seul jour, interrompit sa mère éperdue: quel horrible bonheur pourrait s'acheter par ton absence! non, pas un seul jour. O mon Dieu! ne permettez pas qu'elle me le demande.“ Ces paroles anéantirent les forces d'Élisabeth: hors d'état de prononcer elle-même ce qui doit affliger sa mère, elle présente en silence à son père la lettre du gouverneur de Tobòlsk, et lui fait signe de la lire. Springer soutient sa femme contre sa poitrine, en lui disant: „Repose-toi ici avec confiance, car ce soutien-là ne te manquera jamais.“ Puis, d'une voix qu'il s'efforce en vain de raffermir, il lit tout haut la lettre suivante, écrite de Tobolsk par le jeune Smoloff, et à deux mois de date:

„Un de mes plus vifs regrets, en quittant Saïmka, ma-„demoiselle, a été de ne pouvoir vous instruire de l'obli-„gation rigoureuse qui me forçait à m'éloigner de vous: je „ne pouvais vous aller voir, vous écrire, ni vous envoyer „les explications que vous m'aviez demandées, sans con-„trevenir aux ordres de mon père, et sans compromettre sa

„sûreté; peut-être l'eussé-je fait sans l'exemple que vous „veniez de me donner! mais, quand je venais d'apprendre „auprès de vous tout ce qu'on doit à son père, je ne pou- „vais pas risquer la vie du mien. Cependant, je l'avoue, je „n'aime pas mon devoir comme vous aimez le vôtre, et je „suis revenu à Tobolsk le cœur déchiré. Mon père m'ap- „prend qu'un ordre de l'empereur m'envoie à mille lieues „d'ici, et qu'il faut obéir à l'instant: je vais partir, Élisa- „beth; vous ne savez pas ce que je souffre. Ah! je ne de- „mande point au ciel que vous le sachiez jamais; il ne peut „être juste qu'autant que vous serez heureuse.

„J'ai ouvert mon cœur à mon père: je vous ai fait con- „naître à lui: j'ai vu couler ses larmes quand je lui ai dit „vos projets; je crois qu'il veut vous voir, et qu'il ira „exprès cette année visiter le cercle d'Ischim. En atten- „dant, s'il se peut, il vous fera parvenir cette lettre. Éli- „sabeth, je pars plus tranquille, puisque je vous laisse „sous la protection de mon père. Cependant, je vous en „conjure, n'en usez point pour partir avant mon retour; „j'espère revenir à Tobolsk avant un an; c'est moi qui „vous conduirai à Pétersbourg, c'est moi qui vous présen- „terai à l'empereur, c'est moi qui veillerai sur vous pen- „dant ce long voyage. Ne craignez point mon amour, je „n'en parlerai plus; je ne serai que votre ami, que votre „frère; et, si je vous sers avec toute la vivacité de la „passion, je jure de ne vous parler jamais qu'un langage „pur comme l'innocence, comme les anges, comme „vous.

Un peu plus bas, l'apostille suivante était écrite de la main même du gouverneur:

„Non, mademoiselle, ce n'est point avec mon fils que „vous devez partir: je ne doute pas de son honneur; mais „le vôtre doit être à l'abri de tout soupçon. En allant mon- „trer à la cour de Russie des vertus trop touchantes pour

„n'être point couronnées, il ne faut pas risquer de faire „dire que vous avez été conduite par votre amant, et flétrir „ainsi le plus beau trait de piété filiale dont le monde „puisse s'honorer. Dans votre situation, il n'y a pas de „protecteurs dignes de votre innocence que Dieu et votre „père: votre père ne peut vous suivre, Dieu ne vous aban- „donnera pas. La religion vous prêtera son flambeau et „son appui; abandonnez-vous à elle: vous savez à qui j'ai „permis l'entrée de votre cabane. En vous remettant ce „papier, je vous rends dépositaire de mon sort: car si une „pareille lettre était connue, si on pouvait se douter que „j'aie favorisé votre départ, je serais à jamais perdu; mais „je ne suis pas même inquiet: je sais à qui je me confie et „tout ce qu'on doit attendre de la force et de la vertu d'une „fille qui s'apprête à dévouer sa vie à son père.“

En finissant cette lettre, la voix de Springer était plus forte et plus animée, car il voyait avec orgueil les vertus de sa fille et l'estime qu'on en faisait; mais la tendre mère ne voyait que son départ: pâle, abattue, sans mouvement, elle regardait sa fille, levait les yeux au ciel, et n'avait plus la force de pleurer. Élisabeth se mit à genoux devant eux, et leur dit: „O mes parents! laissez-moi vous parler ainsi; ce n'est que dans une humble attitude qu'on doit demander la plus grande de toutes les félicités. J'ose aspirer à celle de vous rendre votre liberté, votre patrie; depuis plus d'une année voilà quel est l'objet de mes plus chères espérances! j'y touche enfin, et vous me défendriez de l'atteindre! Ah! s'il est un bien au-dessus de celui que je vous demande, refusez-moi, j'y consens; mais s'il n'en est pas...“ Émue, tremblante, sa voix expira, et ce ne fut qu'en embrassant les genoux de ses parents qu'elle put achever sa prière. Springer posa les mains sur la tête de sa fille sans proférer un seul mot. La mère s'écria: „Seule, à pied, sans secours! non, je ne le puis, je ne le puis. —

Ma mère, reprit vivement Élisabeth, je t'en conjure, ne repousse pas mes vœux. Si tu savais depuis combien de temps je nourris mon projet et toutes les consolations que je lui dois! Aussitôt que mon âge me permit de comprendre vos infortunes, je me promis de consacrer ma vie à vous en délivrer. Heureux jour celui où je promis de servir mon père! heureux espoir qui me soutenait quand je le voyais pleurer!... Ah! que de fois, étant témoin de vos muets chagrins, j'aurais été consumée d'une mortelle tristesse si je n'avais pu me dire: Moi, moi, je leur rendrai ce qu'ils regrettent!... Mes parents, si vous m'arrachez cette espérance, vous m'arrachez la vie. Privée de cette pensée, où toutes mes autres pensées venaient aboutir, je ne verrai plus de but à mon existence, et mes jours s'éteindront dans la langueur.... Oh! pardonnez si je vous afflige; non, si vous me retenez ici, je ne mourrai pas, puisque ma mort serait pour vous un malheur de plus; mais permettez-moi d'être heureuse. Ne dites pas que mon entreprise est impossible; elle ne l'est pas, mon cœur vous en répond; il trouvera des forces pour aller demander justice et des paroles pour la faire obtenir; il ne craint rien, ni les fatigues, ni les obstacles, ni les mépris, ni la cour, ni les rois; il ne craint que votre refus... — Laisse, laisse, Élisabeth, interrompit Springer: je ne me connais plus; tu bouleverses mon âme; jusqu'à ce jour elle n'avait point reculé devant une bonne action, et des vertus supérieures à son courage ne s'étaient point présentées à elle... Je ne croyais pas être faible; ô ma fille! tu viens de m'apprendre que je le suis: non, je ne puis consentir à ce que tu veux.“ Ranimée par ce refus, Phédora prit les mains de sa fille entre les siennes, et lui dit: „Écoute-moi, Élisabeth; si ton père est faible, tu peux bien permettre à ta mère de l'être aussi; pardonne-lui de ne pouvoir se résoudre à te laisser déployer tant de vertus. Étrange situation, où une mère demande à sa fille d'être moins ver-

tueuse; mais ta mère te le demande, ne te l'ordonne point; car, en t'élevant au-dessus de tout, tu as mérité de ne plus recevoir d'ordre que de toi-même. — Ma mère, reprit Élisabeth, les tiens me seront toujours sacrés; si tu me demandes de rester ici, j'espère avoir la force de t'obéir; mais, puisque mon dessein t'a touchée, laisse-moi espérer qu'il aura ton assentiment: il n'est pas le fruit d'un moment d'enthousiasme, mais de longues années de méditation: il s'appuie autant sur des raisons solides que sur les plus tendres sentiments. Existe-t-il un autre moyen d'arracher mon père à l'exil? depuis douze ans qu'il languit ici, quel ami a pris sa défense? et quand il s'en trouverait un qui l'osât, oserait-il parler comme moi? serait-il inspiré par un semblable amour?... Oh! laissez-moi toujours croire que Dieu n'a donné qu'à votre unique enfant le pouvoir de vous rendre au bonheur, et ne vous opposez pas à l'auguste mission que le ciel a daigné lui confier. Dites-moi, que trouvez-vous donc de si effrayant dans mon entreprise? Est-ce mon absence? mais ne vous ai-je pas entendus gémir souvent ensemble d'un exil qui vous empêchait de me donner un époux? Un époux, ô mes parents! ne m'aurait-il pas séparée de vous aussi? Des dangers? il n'y en a point: les hivers de ce climat m'ont accoutumée à la rigueur des saisons, et mes courses dans nos landes à la fatigue d'une longue marche. Avez-vous peur de ma jeunesse? elle sera mon appui: on vient au secours de tout ce qui est faible. Enfin, redoutez-vous mon inexpérience? je ne serai pas seule: rappelez-vous les paroles et la lettre du gouverneur. S'il permet à un pauvre missionnaire de se reposer sous notre toit, c'est pour me donner un guide et un protecteur. Vous le voyez, tout est prévu; il n'y a point de péril, il n'y a plus d'obstacles, et rien ne me manque que votre consentement et votre bénédiction... — Et ton pain, tu le mendieras, répondit Springer avec amertume; les aïeux de ta mère, qui régnèrent jadis

dans ces contrées; les miens, qui se sont assis sur le trône de Pologne, verront l'héritière de leur nom parcourir, en demandant l'aumône, cette Russie qui a fait de leurs royaumes des provinces de son empire. — Si tel est le sang d'où je sors, reprit Élisabeth avec une modeste surprise, si je descends des rois, et que deux couronnes aient été sur le front de mes aïeux, j'espère me montrer digne et d'eux et de vous, et ne point avilir le nom qu'ils m'ont laissé; mais la misère ne l'avilira point. Pourquoi la fille des Séids et de Sobieski rougirait-elle d'avoir recours à la charité de ses semblables? tant de grands hommes précipités du faîte des honneurs l'ont implorée pour eux-mêmes! plus heureuse qu'eux tous, je ne l'implorerai que pour servir mon père.“

La noble fermeté de cette jeune fille, une sorte de divin orgueil que faisait briller dans ses yeux la pensée de s'humilier pour ses parents donnaient à tout ce qu'elle disait une force et une autorité qui triomphèrent de Springer: il ne se sentit pas la force d'empêcher sa fille de mettre tant de vertus au jour; il se serait cru coupable de la forcer à les ensevelir dans un désert. „O ma Phédora! s'écria-t-il en serrant les mains de son épouse, la laisserons-nous mourir ici, la priverons-nous du bonheur de donner le jour à des enfants qui lui ressemblent? Prends courage, ma bien-aimée, et, puisqu'il n'existe nul autre moyen de la rendre à ce monde dont elle sera la gloire, laissons-la partir.“ Dans ce moment la mère l'emporta sur l'épouse, et, pour la première fois de sa vie, Phédora s'éleva contre la plus sainte autorité: „Non, non, je ne la laisserai pas partir; en vain mon époux le demande, je saurai lui résister. Quoi! j'exposerais la vie de mon enfant? je laisserais partir mon Élisabeth pour apprendre un jour qu'elle a péri de froid et de misère dans d'affreux déserts, pour vivre sans elle, pour la pleurer toujours? voilà ce qu'on ose exiger d'une mère! O Stanislas! devais-tu m'apprendre qu'il est un sacrifice que je ne puis te faire et une douleur

dont tu ne me consolerais pas?" En parlant ainsi, elle ne pleurait plus, et était comme dans un état de délire. Springer, le cœur déchiré de sa peine, s'écria: „Ma fille, si votre mère n'y peut consentir, vous ne partirez pas. — Non, ma mère, si tu l'ordonnes, je ne partirai pas, lui dit Élisabeth en l'accablant des plus touchantes caresses; je t'obéirai toujours. Mais peut-être Dieu obtiendra-t-il de toi ce que tu as refusé à mon père; viens le prier avec moi, ma mère; demandons-lui ensemble ce que nous devons faire: c'est la lumière qui guide et la force qui soutient: toute vérité vient de là, et toute résignation aussi!"

En priant Phédora pleura. Cette piété qui calme, adoucit, et ne s'empare du cœur que pour se mettre à la place de ce qui le tourmente et le déchire; cette piété divine qui ne prescrit jamais un devoir sans en montrer la récompense; cette voix de Dieu, si puissante sur les âmes tendres, toucha celle de Phédora. Dans les caractères nobles et fiers, qui ne composent le bonheur que de gloire, l'estime des hommes peut obtenir le sacrifice des plus chères affections; mais la religion seule peut l'obtenir des cœurs qui ne composent le bonheur que d'amour.

Le lendemain Springer, s'étant trouvé seul avec sa fille, lui fit le récit de ses longues infortunes; il lui apprit quelles funestes guerres avaient déchiré la Pologne, et comment ce malheureux royaume avait été effacé du nombre des empires. „Mon seul crime, ma fille, lui dit-il, est d'avoir trop aimé ma patrie et de n'avoir pu supporter son asservissement. Ses plus grands monarques étaient du même sang que moi; je pouvais moi-même être appelé au trône, et je devais bien mon amour et ma vie au pays dont je tirais toute ma gloire; je l'ai servi comme je le devais. Seul à la tête d'une poignée de nobles polonais, je l'ai défendu jusqu'à la dernière extrémité contre les trois grandes puissances qui s'avançaient pour l'envahir, et lorsque, accablé par le nombre de nos ennemis, sous les murs de Varsovie,

à la vue de cette vaste capitale livrée aux flammes et au pillage, il a fallu céder et se soumettre à la tyrannie, au fond de mon âme je résistais encore. Humilié d'être toujours dans ma patrie, et de n'en plus avoir, partout je cherchais des armes, partout je cherchais des alliés qui m'aidassent à rendre à la Pologne son existence et son nom. Vains efforts, tentatives inutiles! chaque jour rivait davantage des chaînes que mes faibles mains ne pouvaient ébranler. Les terres de mes aïeux étaient dans la partie tombée sous la domination de la Russie; j'y vivais avec Phédora, heureux, mille fois heureux, si le joug de l'étranger n'avait pesé que sur mon front. Mes plaintes peu mesurées, et surtout les nombreux mécontents qui se rassemblaient chez moi inquiétèrent un monarque absolu et soupçonneux. Un matin je fus arraché de ma maison, des bras de ma femme, des tiens, ma fille: tu n'avais alors que quatre ans, et tes larmes ne coulaient sur ton malheur que parce que tu voyais pleurer ta mère. Je fus traîné dans les prisons de Pétersbourg; Phédora m'y suivit: la permission de s'y enfermer avec moi fut la seule grâce qu'elle put obtenir. Nous vécûmes près d'une année dans ces affreux cachots, privés d'air, presque de jour, mais non pas d'espérance. Je ne pouvais croire qu'un monarque juste n'excusât pas un citoyen d'avoir soutenu les droits de sa patrie, et qu'il ne se fiât pas à la promesse que je lui donnais de demeurer soumis; j'avais trop bien présumé des hommes; je fus jugé sans être entendu, et exilé pour la vie en Sibérie. Ma fidèle compagne ne m'abandonna point, et je dois dire qu'en m'accompagnant ici elle avait l'air d'écouter plus encore son cœur que son devoir; si j'eusse été envoyé dans les ténèbres glacées de l'affreux Bérésof, dans les solitudes perdues du lac Baïkal ou du Kamtschatka, je n'y aurais pas été seul encore: il n'est point de désert, il n'est point d'antre si sauvage où ma Phédora ne m'eût suivi: oui, je le veux croire, c'est à ses vertus, c'est à son dévouement

si généreux que j'ai dû un exil plus humain. O mon enfant! s'il y a eu quelques douceurs dans ma vie, c'est à ta mère que je les dois, et, s'il y a du malheur dans la sienne, je n'en dois accuser que moi. — Du malheur! mon père, lui dit Élisabeth, et tu l'as toujours aimée.“ A ces mots Springer reconnut le cœur de Phédora, et vit bien qu'ainsi que sa mère Élisabeth auprès d'un époux ne pourrait pas être malheureuse dans l'exil. „Ma fille, répondit-il en lui remettant la lettre du jeune Smoloff, qu'il avait gardée depuis la veille, si je dois un jour à ton zèle et à ton courage des biens que je ne désire plus que pour t'en accabler, au sein de la prospérité cette lettre te rappellera nos bienfaiteurs; ton cœur, Élisabeth, doit être reconnaissant, et l'alliance de la vertu peut honorer le sang des rois.“ La jeune fille rougit, prit la lettre des mains de son père, l'attacha sur son cœur, et s'écria: „Le souvenir de celui qui t'a plaint, qui t'a aimé, qui t'a servi, ne sortira jamais de là.“

Durant quelques jours on ne parla plus du voyage d'Élisabeth: sa mère n'y avait pas consenti encore; mais, à la tristesse de ses regards, au profond abattement de sa contenance, on voyait assez que le consentement était au fond de son cœur et que l'espérance n'y était plus.

Cependant, peut-être n'eût-elle jamais trouvé la force de dire à sa fille: *Tu peux partir*, si le ciel ne la lui eût envoyé. Un dimanche soir, la famille était en prières, lorsqu'on entendit à la porte un homme qui frappait avec son bâton. Springer ouvre à l'instant; Phédora s'écrie: „Ah! mon Dieu, mon Dieu, voilà celui qu'on nous annonce, celui qui vient enlever mon enfant.“ Et elle tombe tout en pleurs, le visage contre la table, sans que sa piété puisse lui donner le courage d'aller au-devant de l'homme de Dieu. Le missionnaire entre; une large barbe blanche lui descend sur la poitrine; son air est vénérable; il est courbé par la fatigue plus encore que par les années; les épreuves de sa

vie ont usé son corps et fortifié son âme: aussi porte-t-il dans ses regards quelque chose de triste, comme l'homme qui a beaucoup souffert, et de doux, comme celui qui est bien sûr de n'avoir pas souffert en vain.

„Monsieur, dit-il, j'entre chez vous avec joie; la bénédiction de Dieu est sur cette pauvre cabane; je sais qu'il y a ici des richesses plus précieuses que les perles et l'or: je viens vous demander une nuit de repos.“ Élisabeth s'empressa de lui approcher un siége. „Jeune fille, lui dit-il, vous vous êtes bien hâtée dans le chemin de la vertu, et dès les premiers pas vous nous avez laissés loin derrière vous.“ Il allait s'asseoir, lorsqu'il entendit les sanglots de Phédora; „Mère chrétienne, lui dit-il, pourquoi pleurez-vous? le fruit de vos entrailles n'est-il pas béni? Ne pouvez-vous pas aussi vous dire heureuse entre toutes les femmes? Si vous versez des larmes parce que la vertu vous sépare de votre enfant pour un peu de temps, que feront les mères qui se voient arracher les leurs par le vice et qui les perdent pour l'éternité? — O mon père! si je ne devais plus la revoir! s'écria la mère désolée. — Vous la reverriez, reprit-il vivement, dans le ciel, qui est déjà son partage; mais vous la reverrez aussi sur la terre: les fatigues sont grandes, mais Dieu la soutiéndra; *il mesure le vent à la laine de l'agneau.*“ Phédora courba la tête avec résignation. Springer n'avait pas dit un mot encore; il ne pouvait parler, son cœur se déchirait; et Élisabeth elle-même, qui jusqu'à ce jour n'avait senti que son courage, commença à sentir sa faiblesse. L'espoir d'être utile à ses parents lui avait caché la douleur de s'en séparer, mais à présent que le moment était venu, quand elle pouvait se dire: demain je n'entendrai plus la voix de mon père, demain je ne recevrai plus les caresses de ma mère, et peut-être un an entier se passera avant que je retrouve de si douces joies, alors il lui semblait que tout s'abîmait devant elle; ses yeux se troublèrent, ses genoux fléchirent, elle tomba en pleurant sur le sein de son

père. Ah! timide orpheline, si déjà tu tends les bras à ton protecteur, et que dès les premiers pas tu penches vers la terre comme une vigne sans appui, où trouveras-tu donc des forces pour traverser seule presque une moitié du monde?

Avant de se coucher, le missionnaire s'assit à la table des exilés pour prendre le repas du soir. La plus franche hospitalité y présidait; mais la gaieté en était bannie, et ce n'était qu'avec effort que chacun des exilés retenait ses larmes. Le bon religieux les regardait avec une tendre compassion; il avait vu beaucoup d'afflictions dans le cours de ses longs voyages, et l'art de les adoucir avait été la principale étude de sa vie: aussi pour toutes les douleurs il avait une consolation; pour chaque situation, chaque caractère, il avait des paroles qui rencontraient toujours juste. Quelquefois il n'empêchait point de pleurer; mais les larmes qu'on versait sur une douleur personnelle, il savait, en présentant l'image d'une infortune plus grande, les détourner sur les douleurs d'autrui, et par le sentiment de la pitié adoucir le sentiment du malheur. C'est ainsi qu'en racontant ses longues traverses et les désastres dont il avait été le témoin, peu à peu il attacha l'attention des exilés, les émut de compassion pour leurs frères, les conduisit à se dire intérieurement, qu'en comparaison de tant d'infortunés, leur sort était bien doux encore. En effet, que n'avait-il point vu, que ne pouvait-il point dire, cet homme vénérable, qui depuis soixante ans, à deux mille lieues de sa patrie, sous un ciel étranger, au milieu des persécutions, travaillait, sans se lasser jamais, à la conversion des barbares qu'il appelait ses frères, et qui souvent étaient ses bourreaux? Il avait vu la cour de Pékin, et l'avait étonnée par ses vastes connaissances, et plus encore par ses vertus; il avait adouci les mœurs, il avait réuni des hordes errantes qui tenaient de lui les premières notions de l'agriculture. Ainsi des landes changées en champs fertiles, des hommes devenus doux et

humains, des familles auxquelles les noms de père, d'époux et d'enfants n'étaient plus étrangers, et des cœurs qui s'élevaient à Dieu pour le bénir de tant de bienfaits, étaient le fruit des soins d'un seul homme. Ah! ces gens-là ne disaient point du mal des missions; ils ne disaient point que la religion qui les commande est une religion sévère et tyrannique; ils ne disaient point surtout que les hommes qui la pratiquent avec cet excès de charité et d'amour sont des hommes inutiles et ambitieux. Mais pourquoi ne pas dire qu'ils sont ambitieux? En se dévouant au service de leurs frères, n'aspirent-ils pas au plus grand prix possible? ne veulent-ils pas plaire à Dieu et gagner le ciel? L'ambition des plus célèbres conquérants ne s'est jamais élevée si haut; elle s'est contentée du suffrage des hommes et du sceptre de l'univers.

Le bon père apprit ensuite aux exilés que, rappelé par ses supérieurs, il retournait à pied dans l'Espagne, sa patrie. Pour s'y rendre, il avait à traverser encore la Russie, l'Allemagne et la France; mais il disait que c'était peu de chose. Celui qui vient de voyager dans les déserts, qui pour tout abri trouvait un antre, pour tout oreiller une pierre, pour toute nourriture un peu de farine de riz délayée dans l'eau, doit se croire au terme de ses fatigues en arrivant chez des nations civilisées; et, pour le père Paul, c'était être dans sa patrie que d'être chez des peuples chrétiens. Il racontait des choses extraordinaires des maux qu'il avait soufferts, des difficultés qu'il avait essuyées, lorsque, après avoir dépassé les grandes murailles de la Chine, il s'était enfoncé dans l'immense Tartarie. Il disait encore comment, à l'entrée des vastes déserts de la Soongorie, qui appartiennent à la Chine, et lui servent de limites avec la Sibérie, il avait trouvé un pays abondant en magnifiques pelleteries, en précieuses fourrures, et susceptible de faire, à l'aide de cette richesse, un grand commerce avec les peuples européens; mais nul vestige de

notre industrie n'avait encore pénétré jusque-là, aucun marchand n'avait osé porter son or et ses calculs là où le missionnaire avait planté une croix et répandu des bienfaits: tant il est vrai que la charité va encore plus loin que l'avarice.

On arrangea pour le père Paul un lit propre et commode dans le petit cabinet qu'occupait la jeune Tartare, et celle-ci vint dormir, enveloppée d'une peau d'ours, auprès du poêle.

Quand le jour commença à paraître, Élisabeth se leva, elle s'approcha doucement de la porte du père Paul; et, ayant entendu qu'il était déjà en prières, elle lui demanda la permission d'entrer et de l'entretenir seul: devant ses parents, elle n'aurait pas osé lui parler de ses projets et du désir qu'elle avait de ne pas attendre plus loin que l'aube prochaine pour se mettre en route. A genoux près de lui, elle lui raconta l'histoire de toute sa vie: touchante histoire, qui n'était composée que de sa tendresse pour ses parents! Sans doute, dans le long récit de ses incertitudes et de ses espérances, elle prononça plus d'une fois le nom de Smoloff; mais il semblait que ce nom n'était là que pour rehausser son innocence et montrer qu'elle l'avait conservée dans toute sa pureté: aussi le père Paul fut-il profondément touché de tout ce qu'il entendit: il avait fait le tour du monde et vu presque tout ce qu'il contient; mais un cœur comme celui d'Élisabeth, il ne l'avait point vu encore.

Springer et Phédora ne savaient point que l'intention de leur fille était de les quitter le lendemain; mais le matin, en l'embrassant, ils se sentirent émus et agités de ce frémissement involontaire qu'éprouvent tous les êtres vivants à la veille de l'orage. A chaque pas qu'Élisabeth faisait dans la chambre, sa mère la suivait des yeux, et souvent la retenait brusquement par le bras, sans oser lui adresser une question, mais lui parlant sans cesse de soins à prendre

pour le lendemain et lui donnant des ordres pour divers ouvrages à faire à quelques jours de là. Ainsi elle cherchait à se rassurer par ses propres paroles; mais son cœur n'en était pas plus tranquille, et le silence de sa fille lui parlait toujours de départ. Pendant le dîner elle lui dit: „Élisabeth, si le temps est beau demain, vous monterez dans votre petite nacelle avec votre père pour aller pêcher quelques poissons dans le lac. „Sa fille la regarda, se tut, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux. Springer, déchiré de la même inquiétude que sa femme, reprit un peu vivement: „Ma fille, avez-vous entendu l'ordre de votre mère? demain vous viendrez avec moi.“ La jeune fille pencha sa tête sur l'épaule de son père, et lui dit à voix basse: „Demain vous consolerez ma mère.“ Springer pâlit: c'en fut assez pour Phédora, elle ne demanda plus rien; elle était sûre que le mot de départ venait d'être prononcé, et elle ne voulait pas l'entendre; car le moment où l'on oserait en parler devant elle serait celui où il faudrait y donner son consentement, et elle espérait que tant qu'elle ne l'aurait pas donné sa fille n'oserait pas partir. Springer ramasse toutes ses forces; il voit qu'il aura à soutenir le lendemain et le départ de sa fille et la douleur de sa femme; il ne sait point s'il survivra au sacrifice qu'il va faire, sacrifice auquel il ne peut se résoudre que par excès d'amour pour sa fille, et il a l'air de le recevoir; il la remercie de son dévouement; et, cachant ses larmes au fond de son cœur, il feint d'être heureux, pour donner à son Élisabeth la seule récompense digne de ses vertus.

Ah! dans ce jour-là que d'émotions secrètes, de sentiments inaperçus, de caresses vives et déchirantes entre les parents et leur fille! Le missionnaire cherchait à fortifier les courages, en rappelant toutes les histoires des saintes Écritures, où Dieu se montre prompt à récompenser les grands sacrifices de la piété filiale et de la résignation paternelle; il laissait entrevoir aussi que les fatigues du

voyage seraient moins grandes, parce qu'un homme puissant, qu'il ne nommait pas, mais qu'on devinait assez, lui avait fourni les moyens de rendre la route plus commode et plus douce. Enfin, quand le soir fut arrivé, Élisabeth se mit à genoux, et d'une voix émue demanda à ses parents de la bénir. Le père s'approcha, des larmes coulaient le long de ses joues; sa fille lui tendit les bras: il comprit que c'était un adieu; son cœur se serra, ses larmes s'arrêtèrent; il posa les mains sur la tête d'Élisabeth, en la recommandant à Dieu dans son cœur, mais sans avoir la force de proférer une parole. La jeune fille alors, regardant sa mère, lui dit: „Et toi, ma mère, ne veux-tu pas bénir aussi ton enfant? — Demain, reprit-elle avec l'accent étouffé d'une profonde désolation, demain! — Et pourquoi pas aujourd'hui aussi, ma mère? — Ah! oui, repartit Phédora en s'élançant impétueusement vers elle, tous les jours, tous les jours!" Élisabeth courba la tête devant ses parents, qui, les mains réunies, les yeux élevés, la voix tremblante, prononcèrent ensemble une bénédiction que Dieu dut entendre.

A quelques pas le missionnaire priait aussi: c'était la vertu qui priait pour l'innocence. Ah! si de pareils vœux n'étaient pas écoutés du ciel, quels seraient donc ceux qui auraient le droit d'aller jusqu'à lui?

On était alors à la fin de mai; c'est le temps de l'année où, entre le crépuscule du soir et l'aube du jour, à peine y a-t-il deux heures de nuit. Élisabeth les employa à faire les préparatifs de son départ: elle mit dans son sac de peau de renne un habit de voyage et des chaussures; depuis près d'un an elle y travaillait la nuit à l'insu de sa mère, et depuis le même temps à peu près elle mettait de côté à chacun de ses repas quelques fruits secs et un peu de farine, afin de retarder le plus longtemps possible le moment d'avoir recours à la charité d'autrui, sans être obligé, en partant, de rien emporter de ce toit paternel, où il

n'y avait que le pur nécessaire. Huit ou dix kopecks formaient tout son trésor; c'était le seul argent qu'elle possédât sur la terre et toute la richesse avec laquelle elle s'embarquait pour traverser un espace de plus de huit cents lieues.

„Mon père, dit-elle au missionnaire, en ouvrant doucement sa porte, partons pendant que mes parents dorment encore; ne les éveillons point, ils pleureront assez tôt; ils sont tranquilles parce qu'ils croient que nous ne pouvons sortir que par leur chambre; mais la fenêtre de ce cabinet n'est pas haute, je sauterai facilement en dehors, et je vous aiderai ensuite à descendre sans vous faire aucun mal.“ Le missionnaire se prêta à ce pieux stratagème, qui devait épargner de déchirants adieux à trois infortunés. Quand il fut dans la forêt avec Élisabeth, elle mit son petit paquet sur són dos, et fit quelques pas pour s'éloigner; mais, en tournant encore une fois la tête vers la cabane qu'elle abandonnait, ses sanglots la suffoquèrent, elle se précipita tout en larmes devant la porte où dormaient ses parents: „Mon Dieu, s'écria-t-elle, veillez sur eux, protégez-les, conservez-les-moi, et ne permettez pas que je repasse jamais ce seuil, si je ne devais plus les retrouver.“ Alors elle se lève, se retourne, elle voit son père debout derrière elle. „O mon père! vous? Pourquoi, mon père, pourquoi venir ici? — Pour te voir, t'embrasser, te bénir encore une fois; pour te dire: mon Élisabeth, si durant les jours de ton enfance j'en ai passé un sans te montrer ma tendresse, si une seule fois j'ai fait couler tes larmes, si un regard, une parole sévère ont affligé ton cœur, avant de t'éloigner, pardonne, pardonne à ton vieux père, afin que, s'il n'est plus destiné au bonheur de te voir, il puisse mourir en paix. — Ah! ne dis point, ne dis point ceci, interrompit Élisabeth.—Et ta pauvre mère, continua-t-il, quand elle s'éveillera, que lui dirai-je? que lui répondrai-je quand elle me demandera son enfant? Elle te cherchera dans cette forêt, sur les rives de ce lac; je

la suivrai partout en pleurant avec elle, en appelant partout avec elle notre enfant, qui ne nous répondra plus.“ A ces mots, Élisabeth s'appuya à demi évanouie contre le mur de la chaumière. Son père vit qu'il l'avait trop émue, il se reprocha vivement sa faiblesse. „Ma fille, lui dit-il avec une voix plus calme, prends courage: je prendrai courage aussi; je te promets, non de consoler ta mère, mais de la fortifier contre la douleur de ton départ; je te promets de te la rendre quand tu reviendras ici. Oui, mon enfant, soit que le succès couronne ou non ton pieux voyage, tes parents ne mourront pas sans t'avoir revue.“ Alors il dit au missionnaire, qui, les yeux baissés et dans un profond attendrissement, se tenait à quelque distance de cette scène d'affliction: „Mon père, je vous remets un bien qui n'a point d'égal; c'est plus que mon sang, que ma vie; je vous le remets cependant avec confiance: partez ensemble; des milliers d'anges veilleront autour d'elle et de vous; pour la défendre, les puissances célestes s'armeront; cette poussière qui fut ses aïeux se ranimera; et Dieu, puisqu'il est tout-puissant et qu'il est père aussi de mon Élisabeth, Dieu ne permettra pas que notre Élisabeth périsse.“

La jeune fille, sans oser regarder son père, mit une main sur ses yeux, donna l'autre au missionnaire, et s'éloigna avec lui. En ce moment l'aurore commençait à éclairer la cime des monts, et dorait déjà le faîte des noirs sapins; mais tout reposait encore. Aucun souffle de vent ne ridait la surface du lac, n'agitait les feuilles des abres; celles mêmes du bouleau étaient tranquilles; les oiseaux ne chantaient point, tout se taisait, jusqu'au moindre insecte. On eût dit que la nature entière se tenait dans un respectueux silence afin que la voix d'un père qui à travers la forêt criait encore un adieu à sa fille fût le dernier son qu'elle pût entendre. J'ai essayé de dire les douleurs du père; mais celles de la mère, je ne l'essaierai point.

Comment peindre cette infortunée qui, s'éveillant au cri

de son époux, accourt à lui, et, en lisant dans son attitude désolée que son enfant est parti, tombe dans de muettes angoisses qui semblaient être à tous moments les dernières de sa vie? En vain son époux, rappelant tous les malheurs de l'exil, la conjurait de se calmer; elle n'entendait plus la voix de son époux, et l'amour lui-même avait perdu sa puissance et n'arrivait plus à son cœur: tant il est vrai que les douleurs d'une mère s'élèvent au-dessus de toutes les consolations humaines et ne peuvent être atteintes par rien de ce qui vient de la terre. Ah! Dieu seul s'est réservé le pouvoir de les adoucir, et, s'il les donne en partage au sexe qu'il a fait le plus faible, c'est qu'il l'a fait assez tendre pour pouvoir aimer la main qui le frappe et croire au seul espoir qui console.

Ce fut le 18 de mai qu'Élisabeth et son guide se mirent en route; ils employèrent un mois entier à traverser les forêts humides de la Sibérie, sujettes en cette saison à des inondations terribles. Quelquefois des paysans tartares leur permettaient, pour une faible rétribution, de monter dans leur charrette, et tous les soirs ils se reposaient dans des cabanes si misérables qu'il ne fallait pas moins que la longue habitude qu'Élisabeth avait de la pauvreté pour pouvoir goûter un peu de repos. Elle se couchait toute vêtue sur un mauvais matelas, dans une chambre remplie d'une odeur de fumée, d'eau-de-vie et de tabac, où le vent soufflait souvent à travers les fenêtres collées avec du papier, et où, pour surcroît de désagrément, dormaient pêle-mêle le père, la mère, les enfants, et quelquefois même une partie du bétail de la famille.

A quarante verstes de Tioumen*, on passe dans un bois où des poteaux indiquent la fin du gouvernement de

* Tioumen, au sud-ouest de Tobolsk, sur la rive méridionale de la Toura, fut fondée en 1586. Sa position est à la fois agréable et avantageuse. Près de la ville est un quartier de Tartares de la Sibérie et de la Boukharie. Le sol de cette contrée est fertile.

Tobolsk: Élisabeth les remarqua; elle quittait la terre de l'exil; il lui sembla qu'elle quittait sa patrie et qu'elle se séparait une seconde fois de ses parents. „Ah! dit-elle, que me voilà loin d'eux à présent!" Cette réflexion, elle la fit encore lorsqu'elle mit le pied en Europe. Être dans une autre partie du monde lui présentait l'image d'une distance qui l'effrayait plus que le chemin qu'elle venait de faire; elle laissait en Asie ses seuls protecteurs, les seuls êtres dans toute la nature sur qui elle eût des droits, et dont l'affection lui fût assurée. Et que trouverait-elle dans cette Europe si célèbre par ses lumières, dans cette cour impériale où affluent les richesses et les talents? Y trouverait-elle un seul cœur touché de sa misère, ému de sa faiblesse, dont elle pût implorer la protection? Sans doute à cette pensée il était un nom qui devait se présenter à elle. Ah! si elle avait espéré le rencontrer à Pétersbourg!... mais il n'y était point. L'ordre de l'empereur l'avait mandé pour rejoindre l'armée en Livonie*; elle ne le trouverait donc pas dans cette Europe, qui lui semblait n'être habitée que par lui, parce qu'il était la seule personne qu'elle y connût. Alors tout son recours était dans le père Paul. Un homme qui avait passé soixante ans à faire du bien, devait, dans les idées d'Élisabeth, avoir un grand crédit à la cour des rois.

De Perme à Tobolsk on compte près de neuf cents verstes: les chemins sont beaux, les champs fertiles et bien cultivés: on rencontre fréquemment de riches villages russes et tartares, dont les habitants ont l'air si heureux, qu'on a peine à croire qu'ils respirent l'air de la Sibérie; il y a même quelques auberges ornées de très-belles images, de tables, de tapis et de plusieurs ustensiles de luxe qui

** La Livonie est bornée au couchant par la mer Baltique, ou du moins par un golfe de cette mer; au midi par la Courlande et par le gouvernement de Polotsk, et au levant par celui de Pleskof. Le duché de Livonie forme aujourd'hui le gouvernement de Riga.

étaient inconnus à Élisabeth, et qui commençaient à étonner sa simplicité.

Cependant la ville de Perme, quoique la plus grande qu'elle eût vue encore, l'attrista par ses rues sales et étroites, la hauteur de ses maisons, le mélange confus de palais et de chaumières, et l'air fétide qu'on y respirait. Perme est entourée de marécages; et, jusqu'à Casan, le pays, entrecoupé de bruyères stériles et de noires forêts de sapins, présente l'aspect du monde le plus triste. Dans la saison des orages, la foudre tombe très-fréquemment sur ces vieux arbres, qu'elle embrase avec rapidité, et qui paraissent alors comme des colonnes d'un rouge ardent surmontées d'une vaste chevelure de flamme. Plusieurs fois Élisabeth et son guide furent témoins de ces incendies. Obligés de traverser ces bois, qui brûlaient des deux côtés du chemin, tantôt ils voyaient des arbres consumés par le bas soutenir de leur seule écorce leurs cimes que le feu n'avait pas encore gagnées, ou, renversés à demi, former comme un arc de feu au milieu de la route; ou enfin, s'écroulant avec fracas, retomber l'un sur l'autre en pyramides embrasées, semblables à ces bûchers antiques où la piété païenne recueillait la cendre des héros.

Cependant, malgré ces dangers et ceux plus éminents peut-être du passage des fleuves débordés, Élisabeth ne se plaignait point, et trouvait même qu'on lui avait exagéré les difficultés du voyage. Il est vrai que le temps était très-beau, et qu'elle n'allait pas toujours à pied; on rencontrait le long de la route des charrettes et des kibicks vides qui venaient de mener des bannis en Sibérie; pour quelques kopecks nos voyageurs obtenaient facilement des charretiers la permission de monter dans leurs voitures. Élisabeth acceptait sans humiliation les secours du bon ..., car, en les recevant de lui, elle croyait les tenir du

Arrivés sur les bords de la Kama* vers les premiers jours de septembre, nos voyageurs n'étaient plus qu'à deux cents verstes de Casan: ** c'était avoir presque fait la moitié

* La plus considérable et la plus poissonneuse de toutes les rivières qui tombent dans le Volga. Elle prend sa source dans plusieurs marais de la Permie, et continue son cours sinueux dans l'étendue de 250 lieues.

** Kasan fut autrefois la capitale d'un puissant royaume des Tartares. C'est une des villes les plus belles et les plus marchandes de la Russie. Elle est bâtie sous le 55° 43′ de latitude, et sous le 66° 40′ de longitude, à 1465 verstes de Pétersbourg et à l'embouchure de la Kasanka, petite rivière qui tombe dans le Volga. Elle fut fondée par les Tartares, peut-être même par les Bulgares, qui dominèrent dans cette contrée jusqu'au temps de l'incursion de Baty. Elle fut prise trois fois par les Russes, qui la conservèrent depuis 1552. Elle est divisée en trois parties: le Kremie ou la forteresse, la ville proprement dite, et les faubourgs, dont le plus considérable est celui des Tartares. Deux écoles y sont établies: l'une sous le titre de séminaire, et l'autre sous celui de gymnase. Dans le séminaire, dépendant de l'Université de Moscou, de jeunes Russes apprennent les langues de l'Europe, les belles-lettres et les mathématiques; le gymnase est destiné aux enfants des Tchouvaches, des Tchérémisses, des Mordwas, des Kalmouks et des Tartares: on leur enseigne la langue russe, la langue latine et les éléments de la philosophie et de la théologie. Le but the cette institution est d'amener insensiblement ces différents peuples à la religion chrétienne et de lier plus étroitement les vaincus à leurs vainqueurs. Cette ville contient plus de vingt-cinq mille marchands, sans compter un grand nombre de marchands tartares. Elle entretient un riche commerce avec les ports de Pétersbourg, d'Archangel et d'Astrakan, avec Moscou, avec les villes de la Sibérie et du gouvernement d'Orenbourg et avec plusieurs villes de la petite Russie. On a conservé dans Kasan l'industrie des anciens Bulgares pour la fabrication de l'iouffe ou cuir de Roussi: on y fait aussi beaucoup de savon, et on corroie des peaux de chèvres de différentes couleurs qui le cèdent peu au plus beau maroquin du Levant. La fabrique des draps de Kasan contribue pour une grande partie à l'habillement des troupes. La province de Kasan, fertile en grains et en fruits, est couverte de vastes forêts; on en tire les plus beaux mâts et les meilleurs bois de construction.

du voyage. Ah! si le ciel eût permis qu'Élisabeth l'eût fini ainsi qu'elle l'avait commencé, elle aurait cru avoir faiblement payé le bonheur d'être utile à ses parents; mais tout allait changer, et avec la mauvaise saison s'approchait le moment qui devait exercer son courage, mettre au jour sa vertu, et sur la tête du juste la couronne immortelle de vie.

Depuis plusieurs jours le missionnaire s'affaiblissait sensiblement; il ne marchait plus qu'avec peine, et, quoique appuyé sur son bâton et sur le bras d'Élisabeth, il était obligé de se reposer sans cesse. S'il montait dans un kibick, la route, formée de gros rondins placés sur des marécages, lui causait des secousses horribles qui épuisaient ses dernières forces sans altérer un moment son courage. Cependant, en arrivant à Sarapoul, gros village à clocher, sur la rive droite de la Kama, le bon religieux éprouva une défaillance si extraordinaire qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin. Il fut recueilli dans un mauvais cabaret auprès de la maison de l'Oupravitel, qui régit les biens de la couronne dans le territoire de Sarapoul. La seule chambre qu'on pût lui donner était une espèce de galetas élevé, avec un plancher tout tremblant, des fenêtres sans carreaux, pas une chaise, pas un banc, pour tout meuble une mauvaise table et un bois de lit vide; on y jeta un peu de paille, et le missionnaire s'y coucha. Le vent qui soufflait par la fenêtre était si froid, qu'il aurait éloigné le sommeil du malade, lors même que ses souffrances lui eussent permis de s'y livrer. De plus funestes pensées commençaient à effrayer Élisabeth. Elle demanda un médecin, il n'y en avait point à Sarapoul; et, comme elle vit que les gens de la maison ne prenaient aucune part à l'état du pauvre mourant, elle fut réduite à n'avoir recours qu'à elle-même pour le soulager. D'abord elle attacha contre la croisée un lambeau de vieille tapisserie qui pendait le long du mur; ensuite elle alla cueillir dans les

champs de la réglisse à gousses velues, ainsi que des roses de Gueldre, et puis les mêlant, comme elle l'avait vu pratiquer à sa mère, avec des feuilles de cotylédon épineux, elle en fit une boisson salutaire qu'elle apporta au pauvre religieux. A mesure que la nuit approchait, son état empirait de plus en plus, et la malheureuse Élisabeth ne pouvait plus retenir ses larmes. Quelquefois elle s'éloignait pour étouffer ses sanglots; au fond de son grabat le bon père les entendait, et il pleurait sur cette douleur qu'il ne pouvait pas soulager, car il sentait qu'il ne se relèverait plus, et que tout était fini pour lui sur la terre. Ah! ce n'ést pas quand on a employé soixante ans à travailler pour Dieu qu'on peut craindre la mort! mais comment ne pas regretter un peu la vie, quand il y reste beaucoup de bien à faire? „Mon Dieu, disait-il à voix basse, je ne murmure point contre votre volonté; mais, si vous m'aviez permis de conduire cette pauvre orpheline jusqu'au terme de son voyage, il me semble que je serais mort plus tranquille.“ Élisabeth avait allumé un flambeau de résine, et demeura debout toute la nuit pour soigner son malade. Un peu avant le jour elle s'approcha pour lui donner à boire; le missionnaire, prévoyant qu'avant peu il ne serait plus en état de parler, se souleva sur son séant, prit le verre des mains de la jeune fille, et, l'élevant vers le ciel, il dit: „Mon Dieu, je la recommande à celui qui nous a promis qu'un verre d'eau offert en son nom ne serait pas un bienfait perdu.“ Ces mots révélèrent à Élisabeth toute l'évidence d'un malheur que jusqu'alors elle s'était efforcée de ne pas croire possible; elle vit que le religieux sentait qu'il allait mourir, elle vit qu'elle allait tout perdre: son cœur se brisa, elle tomba à genoux devant le lit, le front couvert d'une sueur froide et la poitrine suffoquée de sanglots. „Mon Dieu, prenez pitié d'elle; prenez pitié d'elle, mon Dieu!“ répétait le missionnaire en la regardant avec une profonde compassion. A la fin, comme il

vit que la violence de sa douleur allait toujours croissant, il lui dit: „Au nom du ciel et de votre père, calmez-vous, ma fille, et écoutez-moi.“ Élisabeth tressaillit, étouffa ses cris, essuya ses larmes, et, les yeux fixés sur le religieux, attendit avec respect ce qu'il allait lui dire; il s'appuya contre la planche qui servait de dossier à son lit, et, recueillant toutes ses forces, il parla ainsi: „Mon enfant, vous allez être exposée à de grandes peines en voyageant seule, à votre âge, au milieu de la mauvaise saison; cependant c'est là votre moindre péril; la cour vous en offrira de plus terribles; un courage ordinaire peut lutter contre l'infortune et ne résiste pas à la séduction: mais vous n'avez pas un courage ordinaire, ma fille, et le séjour de la cour ne vous changera pas. Si quelques méchants (et vous en trouverez beaucoup) voulaient abuser de votre situation et de votre misère pour vous écarter de la vertu, vous ne croirez point à leurs promesses, et toutes leurs vaines richesses ne vous éblouiront pas. La crainte de Dieu et l'amour de vos parents, voilà ce qui est au-dessus de tout, et voilà ce que vous avez. A quelque extrémité que vous soyez réduite, vous n'abandonnerez jamais ces biens pour quelque bien qu'on puisse vous offrir, et vous vous souviendrez toujours qu'une seule faute porterait la mort au sein de ceux qui vous ont donné la vie. — Ah! mon père! interrompit-elle, ne craignez pas... — Je ne crains rien, dit-il: votre piété, votre dévouement ont mérité une confiance sans bornes, et je suis sûr que vous ne succomberez pas à l'épreuve à laquelle Dieu vous soumet. Maintenant, ma fille, prenez dans ma robe la bourse que le généreux gouverneur de Tobolsk me donna en vous recommandant à mes soins. Gardez-lui le secret, il y va de sa vie... Cet argent vous conduira à Pétersbourg. Allez chez le patriarche, parlez-lui du père Paul, peut-être ne l'aura-t-il pas oublié; il vous donnera un asile dans un couvent de filles, et présentera sans doute lui-même votre requête à

l'empereur... Il est impossible qu'on la rejette... Au moment de la mort, je puis vous le dire, ma fille, votre vertu est grande; le monde en voit peu de semblable, il en sera touché; elle aura sa récompense sur la terre avant de l'avoir dans le ciel...“ Il s'arrêta, sa respiration devenait gênée, et une sueur froide coulait sur son front. Élisabeth pleurait en silence, la tête penchée sur le lit. Après une longue pause le missionnaire détacha de dessus sa poitrine un petit crucifix de bois d'ébène, et, le présentant à Élisabeth, il lui dit d'une voix affaiblie: „Prends ceci, ma fille; c'est le seul bien que j'aie à donner, le seul que j'aie possédé sur la terre: avec lui je n'ai manqué de rien.“ Elle le pressa contre ses lèvres avec un vif transport de douleur, car l'abadon d'un pareil bien lui prouvait que le missionnaire était sûr de n'avoir plus qu'un moment à vivre. „Pauvre brebis abandonnée, ajouta-t-il avec une grande compassion, ne crains plus rien; car voilà le bon pasteur du troupeau qui veillera sur toi; s'il te prend ton appui, il te rendra plus qu'il ne te prend, fie-toi à sa bonté. Celui qui donne la nourriture aux petits passereaux et qui sait le compte des sables de la mer n'oubliera pas Élisabeth. — Mon père, ô mon père! s'écria-t-elle en serrant la main qu'il étendait vers elle, je ne puis me soumettre à vous perdre... — Mon enfant, reprit-il, Dieu l'ordonne: résigne-toi, calme ta douleur; dans peu d'instants je serai là-haut, je prierai pour toi, pour tes parents...“ Il ne put achever; ses lèvres remuaient encore, mais on ne distinguait aucun son: il retomba sur sa paille, les yeux élevés vers le ciel; ses dernières forces furent employées à lui recommander l'orpheline gémissante, et il semblait encore prier pour elle quand déjà la mort l'avait frappé: tant était grande en son âme l'habitude de la charité: tant, durant le cours de sa longue vie, il avait négligé ses propres intérêts pour ne songer qu'à ceux d'autrui; au moment terrible de comparaître devant le trône du souverain juge et de tomber pour tou-

jours dans les abîmes de l'éternité, ce n'était pas encore à lui-même qu'il pensait.

Les cris d'Élisabeth attirèrent plusieurs personnes: on lui demanda ce qu'elle avait, elle montra son protecteur étendu sans vie; aussitôt, au bruit de cet événement, la chambre se remplit de monde: les uns venaient voir ce qui se passait avec une curiosité stupide; ceux-ci jetaient un coup d'œil de surprise sur cette jeune fille qui pleurait auprès de ce moine mort; d'autres la regardaient avec pitié: mais les maîtres de l'auberge, occupés seulement de se faire payer les misérables aliments qu'ils avaient fournis, trouvèrent avec joie dans la robe du missionnaire la bourse que, dans sa douleur, Élisabeth n'avait pas songé à prendre; ils s'en emparèrent et dirent à la jeune fille qu'ils lui rendraient le reste quand ils se seraient remboursés de leurs frais et de ceux de l'enterrement. Bientôt les popes arrivèrent avec leurs flambeaux et leur suite; ils jetèrent un grand drap sur le corps du mort: la pauvre Élisabeth fit alors un cri douloureux. Obligée de quitter la main raidie de son guide, qu'elle tenait toujours, elle dit un dernier adieu à cette figure vénérable qui respirait déjà une sérénité divine, et se précipita à genoux dans le coin le plus obscur de la chambre. Là, baignée de larmes, la tête couverte d'un mouchoir, comme pour se cacher ce monde désert où elle allait marcher seule, elle s'écriait d'une voix étouffée: „O esprit bienheureux, n'abandonne pas la pauvre délaissée! O mon père! ma tendre mère, que faites-vous maintenant que tout secours vient d'être ôté à l'enfant de votre amour?“

Cependant on commença quelques chants funèbres, on mit le corps dans la bière, et, quand vint le moment de l'emporter, Élisabeth, quoique faible, tremblante et désespérée, voulut accompagner jusqu'à son dernier asile celui qui l'avait soutenue, secourue, fortifiée, et qui était mort en priant pour elle.

Sur la rive droite de la Kama, au pied d'une éminence où s'élèvent les ruines d'une forteresse construite pendant les anciens troubles des Baschkirs *, est le lieu consacré à

* Le pays de Baschkirs, qui se nomment eux-mêmes Bachkourtes, est situé vers la partie la plus méridionale des monts Longoriques. Cette nation est répandue aux environs de la Bélaïa et entre la Kama, le Volga et l'Iaïk. Leur origine est fort incertaine, eux-mêmes la rapportent aux Tartares Nogais. Des savants russes les font descendre des grands Bulgares; il est vrai que le pays qu'ils occupent a fait partie de l'ancienne Bulgarie. On remarque aussi qu'ils ne ressemblent point tout à fait aux Tartares, et l'on pourrait croire qu'ils sont un mélange des anciens Bulgares avec leurs vainqueurs; d'autres font remonter leur origine aux anciens habitants des monts Iouriques; ils se plaisent à voir en eux la postérité des Igours, ou Iougors, et croient qu'ils sont de la même race que les Hongrois. Il faut avouer du moins qu'on ne retrouve dans leur langue aucune trace de cette origine, et qu'ils ont dans les traits du visage assez de conformité avec les Tartares pour faire soupçonner qu'ils sont de la même famille; ils ont cependant le visage plus large, plus aplati; ils sont plus épais, plus robustes, et se distinguent par la grandeur de leurs oreilles. Ces caractères, qui leur sont communs avec les Mongols, peuvent être attribués, si l'on veut, aux Igours leurs ancêtres, pendant que leurs barbes rousses les feraient classer parmi les peuples fenniques. Placés dans une contrée qui servit de passage à tant de peuples, il n'est pas étonnant qu'on reconnaisse en eux le caractère de plusieurs nations. Ils errèrent longtemps sous la conduite de leurs propres khans, au midi de la Sibérie; mais, opprimés, resserrés par les Tartares sibériens, ils se rapprochèrent du Volga, se mirent sous la protection des khans de Kasan, et passèrent avec cette domination sous le joug de la Russie. Inquiets, audacieux, perfides, souvent révoltés, toujours féroces et cruels dans leurs révoltes, et toujours réprimés et punis, ils ont avec le temps perdu la race de leurs princes et vu s'éteindre leur noblesse. Divisés maintenant en tribus, chacune d'elles élit dans son sein un ou plusieurs chefs. Leur langue est celle des Tartares, mais fort corrompue, et leur dialecte est très-éloigné de celui de Kasan. Jusqu'à ce qu'ils fussent soumis à la Russie, ils menaient une vie errante; aujourd'hui, pasteurs et agricoles, ils occupent en

la sépulture des habitants de Sarapoul. Cette place est en pleine campagne, elle est entourée d'une haie de mélèzes

hiver des demeures fixes, et campent pendant l'été. Ils ne cherchent pas le voisinage des eaux pour construire leurs habitations d'hiver : la neige supplée abondamment au défaut des eaux courantes. Les plus grands de leurs villages ne sont composés que de cinquantes maisons ; la plupart n'en contiennent pas plus de dix, si l'on peut appeler maisons leurs méchantes huttes de bois : les toits en sont plats et les portes si basses qu'on n'y peut entrer qu'en rampant ; des peaux de poissons ou de vieux morceaux de toile trempés dans du beurre y tiennent lieu de vitrage. Les temples n'ont pas plus de magnificence. Sur la moindre inquiétude, la plus faible espérance, le plus léger dégoût, on détruit un village, on le transporte ailleurs. L'intérieur de leurs cabanes répond à leur misérable apparence : entourées de bancs, à la manière des Tartares, elles ne contiennent pas de meubles plus précieux qu'une grande outre de cuir posée sur un pied de bois et toujours remplie de lait fermenté ; vase intarissable et jamais nettoyé, d'où s'exhale une odeur agréable pour eux, insupportable aux étrangers ; des chaudrons de fonte, des sacs de cuir, quelque vaisselle de bois de bouleau, complètent leur ameublement : riches, ils n'offrent que le spectacle de la misère. Presque aucun n'a de matelas ni de couvertures ; ils couchent tout habillés sur des feutres, et se laissent ronger par la vermine. Obligés par la loi mahométane à la plus grande propreté, ils s'abandonnent à la malpropreté la plus dégoûtante, et ne font presque jamais usage du bain. Les deux sexes y ont une égale habitude de monter à cheval. Un Baschkir ne va presque jamais à pied : il a toujours sa monture toute sellée à la porte de sa maison : le plus grand honneur qu'il puisse faire à son hôte, à son ami, c'est de seller pour lui le meilleur de ses chevaux. Toujours à cheval ou assis sur leurs talons, tous ont les genoux cagneux, les jambes arquées et les pieds en dedans. Aussitôt que les rigueurs du froid commencent à s'adoucir, ils se répandent dans la campagne. Un seul village se divise en plusieurs camps, et l'on ne voit guère plus de cinq ou six tentes réunies. Un homme du commun n'a guère moins de trente à cinquante chevaux : beaucoup en ont cinq cents, et quelques-uns mille, deux mille, et au delà. L'habit des Baschkirs ressemble beaucoup à celui des Tartares de Kasan ; ils ont des chemises de grosse toile d'ortie, de

nains; au milieu on voit une petite maison de bois
d'oratoire, et tout autour des amoncellements de te

longues et larges culottes, des bottines courtes ou des babo
la manière des Turcs. Leur robe de dessus est fort simple
ordinairement garnie d'une bordure de pelleterie, et ils l
au-dessus des hanches avec une ceinture ou avec le ceir
leur sabre: ils préfèrent le drap rouge. Leur pelisse est qu
de peau de mouton, mais plus souvent de peau de cheval: l
tourné en dehors, la crinière se place sur le dos, et fait un
effet quand elle est agitée par le vent. Ils conservent leur l
rasent la tête et portent des calottes de crin. Ils se disting
autres nations par leurs bonnets, qui ont la forme d'un cône
et une étroite bordure de pelleterie. Les femmes choisis
leur robe de dessus du drap fin ou quelque étoffe de soie: c
se ferme par des boutons et est serrée par une ceinture au
de la poitrine. Leur sein est couvert d'une sorte de manti
de pièces de monnaie, de coquilles et de grains de verre; e
tagent leurs cheveux en deux nattes, et se ceignent le fi
bandeau: leur bonnet, qui se termine en pointe, est ch
mêmes ornements que la mantille, aussi bien qu'un morcea
qui tient à la coiffure et descend entre les épaules. Les fille
pendre leurs cheveux, divisés en un grand nombre de tres
attachent des rubans et des franges qui descendent jusq'au
des jarrets. Les armes des Baschkirs sont l'arc, les flè
lance, le casque et la cotte de mailles: ils reçoivent des Ru
sabres, des fusils et des pistolets. C'est un spectacle sing
celui d'une armée baschkirienne: nul ordre dans les marc
ne se met en rang que lorsqu'on s'arrête. Chacun conduit u
de main, qui porte toutes les provisions de bouche: la cl
faible: elle ne consiste qu'en du fromage ou du blé séché au
un petit moulin à bras pour le réduire en farine. Chaque g
vêtu de sa longue robe, s'équipe comme il peut ou comme il
L'un s'est procuré toutes les espèces d'armes, et porte av
arsenal entier; l'autre possède à peine une mauvaise arme o
Ils sont tous bien montés et manient fort adroitement leurs c
Les Baschkirs ont ordinairement deux femmes; il est bien ra
en aient davantage. C'est le moullah qui consacre le mariage
avoir uni les deux époux, il présente une flèche au mari

montés d'une croix qui désignent autant de tombeaux; çà et là quelques sapins épars projettent des ombres lugubres, et de dessous les pierres sépulcrales sortent des touffes de chardons en forme de bluets avec de larges feuilles pendantes et découpées, et une autre plante dont la tige nue et penchée se divise en plusieurs rameaux effilés, et dont les fleurs, d'un jaune livide, semblent faites pour ne s'épanouir que sur les tombeaux.

Le cortége qui suivait le cercueil du missionnaire était nombreux. On y voyait plusieurs sortes de nations: des Persans, des Trukmènes *, des Arabes échappés à l'escla-

brave, lui dit-il, et protége ta femme.“ Ils professent depuis longtemps le mahométisme; on ignore même à quelle époque ils l'ont embrassé; mais cette religion, qu'ils suivent sans en connaître les principes ni même les pratiques, n'a pu les arracher aux anciennes superstitions du chamanisme: ils y sont encore plus confirmés par l'exemple de leurs moullahs, aussi peu instruits que le reste du peuple. Les jours de fête ils présentent au soleil, en se prosternant devant cet astre, les prémices de l'animal qu'ils ont tué pour le repas. Ils suspendent une tête de cheval dans les endroits des forêts où ils ont établi leurs ruches, et ils croient par là preserver leurs abeilles de tous les maléfices. Ils ont des sorciers, et ils les craignent, car ces deux faiblesses sont inséparables. Ces fourbes conjurent les malins esprits, les voient dans les ténèbres, les poursuivent, les combattent, les blessent: ils pourraient même dire qu'ils les tuent; ils trouveraient peu de contradicteurs.

* Les Trukmènes, plus connus en Europe sous le nom de Turkomans, errent dans les campagnes qui s'étendent le long des côtes de la mer Caspienne, depuis l'Iemba et les steppes des Kirguis jusqu'à la Khive et la Perse. Ce sont des Turcs ou Tartares, qui ne sont altérés par aucun mélange; nation industrieuse, riche en troupeaux, fabriquant elle-même ses armes blanches et ses armes à feu, et se louant volontiers à ses voisins pour faire la guerre; courageuse, fière et en même temps humaine. Les Trukmènes préfèrent au séjour de leurs plaines les vallées et les penchants des monts Manguichlat, qui s'élèvent à quatre ou cinq journées des bouches de

vage des Kirguis et reçus dans des colléges fondés par la dernière impératrice. Ils suivaient pêle-mêle, un flambeau de paille à la main, le convoi funèbre, en mêlant leurs voix à celles des popes, tandis qu'Élisabeth, silencieuse, marchait à pas lents, la tête couverte, et ne sentant de relation, au milieu de cette foule tumultueuse, qu'avec celui qui n'était plus.

Quand le cercueil fut placé dans la fosse, le pope, selon l'usage du rit grec, mit une petite pièce de monnaie dans la main du mort pour payer son passage, et, après avoir jeté un peu de terre par-dessus, il s'éloigna; et là demeura enseveli dans un éternel oubli un mortel charitable qui n'avait pas passé un seul jour sans faire de bien à quel-

l'Iaïk: c'est là que, défendus par la situation même des lieux, ils nourrissent en paix de nombreux troupeaux de chameaux, de bêtes à cornes et de brebis. Quelques-uns cultivent la terre et sèment du blé et du millet; mais ils se livrent plus volontiers au commerce qu'ils entretiennent avec la Khive, la Perse et la Boukharie, et leurs marchands amassent quelquefois de grandes richesses. Bien moins nombreux que les Kirguis, ils sont bien plus redoutables à la guerre, et souvent ils les ont vaincus. Leur adresse à manier le sabre les rend surtout terribles à leurs voisins. Si quelquefois la faiblesse du nombre ne leur permet pas de se mesurer avec leurs ennemis, ils trouvent un asile assuré sur leurs montagnes inaccessibles. La nature elle-même leur a fourni d'autres remparts contre les incursions des peuples septentrionaux. Entre l'Iemba, la mer Caspienne et le lac Aral, règnent de vastes plaines d'un sable léger et mobile: les peuples voisins de ces plaines les appellent des *mers de sable*. Les vents semblent se faire un jeu d'en changer sans cesse l'aspect: ils élèvent aujourd'hui des montagnes qui seront demain changées en abîmes; ils creusent des précipices qui bientôt seront couverts de montagnes. Leur souffle soulève, agite, fait combattre et gronder le sable comme les flots de l'Océan. Les armées que l'audace ou l'ignorance engageraient dans des campagnes prêtes à s'ouvrir sous leurs pas, à rouler sur leurs têtes, ne laisseraient pas même après elles un léger souvenir de leur entreprise.

qu'un; semblable à ces vents bienfaisants qui portent en tous lieux les graines utiles et qui les font germer dans tous les climats, il avait parcouru plus de la moitié du monde, semant partout la sagesse et la vérité, et il mourait ignoré du monde: tant la renommée s'attache peu à la bonté modeste, tant les hommes qui la distribuent ne l'accordent qu'à ce qui les étonne, à ce qui les détruit, et jamais à ce qui les console. O rayon éclatant, éblouissante lumière, superbe gloire humaine! ne pense pas que Dieu t'eût permis d'être ainsi le prix de la grandeur, s'il n'avait réservé sa propre gloire pour être le prix de la vertu.

Élisabeth resta dans ce lieu de tristesse jusqu'à la chute du jour; elle y pleura, elle y pria beaucoup, et ses larmes et ses prières la soulagèrent. Dans les grandes infortunes, il est bon, il est utile de pouvoir passer quelques heures à méditer entre le ciel et la mort; du tombeau s'élèvent des pensées de courage; du ciel descendent de consolantes espérances; on craint moins le malheur là où on en voit la fin; et là où on en pressent la récompense, on commence presque à l'aimer.

Élisabeth pleurait et ne murmurait point; elle remerciait Dieu des bienfaits qu'il avait répandus sur une partie de sa route, et ne croyait point avoir le droit de se plaindre parce qu'il les avait retirés à l'autre. Elle se trouvait, comme sur les bords du Tobol, sans guide, sans secours, mais armée du même courage et remplie des mêmes sentiments. „Mon père! ma mère! s'écriait-elle, ne craignez rien, votre enfant ne se laissera point abattre.“ Ainsi elle cherchait à les rassurer, comme s'ils eussent pu deviner l'abandon où elle se trouvait. Et quand un secret effroi gagnait son cœur: „Mon père! ma mère!“ répétait-elle encore, et ces noms calmaient sa frayeur. „Homme juste et maintenant bien heureux, disait-elle en appuyant son front sur la terre fraîchement remuée, faut-il vous avoir perdu avant que mon noble père, ma tendre mère vous aient

remercié de vos soins pour leur pauvre orpheline! . . . . . O bonheur d'être béni par eux! faut-il que vous en ayez été privé!"

Quand la nuit commença à s'approcher, et qu'Élisabeth sentit qu'il fallait s'arracher de ce lieu funèbre, elle voulut y laisser quelques traces de son passage, et, prenant un caillou tranchant, elle traça ces mots sur la croix qui s'élevait au-dessus du cercueil: *le juste est mort, et il n'y a personne qui y prenne garde* *.

Alors, disant un dernier adieu aux cendres du pauvre religieux, elle sortit du cimetière, et revint tristement occuper la chambre déserte de l'auberge de Sarapoul. Le lendemain, quand elle voulut se remettre en route, l'hôte lui donna trois roubles, en l'assurant que c'était tout ce qui restait dans la bourse du missionnaire. Élisabeth les prit avec un sentiment de reconnaissance et d'attendrissement, comme si ces richesses, qu'elle devait à son protecteur, lui étaient arrivées de ce ciel où il habitait maintenant. „Ah! s'écria-t-elle, mon guide, mon appui, ainsi votre charité vous survit; et, quand vous n'êtes plus auprès de moi, c'est elle qui me soutient encore!"

Cependant, dans sa route solitaire, elle ne peut cesser de verser des larmes; tout est pour elle un sujet de regret, tout lui fait sentir l'importance du bien qu'elle a perdu. Si un paysan, un voyageur curieux la regarde ou l'interroge, elle n'a plus son vénérable protecteur pour commander le respect; si la fatigue l'oblige à s'asseoir, et qu'un kibick vide vienne à passer, elle n'ose point l'arrêter, dans la crainte d'un refus ou d'une insulte; d'ailleurs, ne possédant que trois roubles, elle aime mieux qu'ils lui servent à retarder le moment d'avoir recours aux aumônes qu'à lui procurer la moindre commodité: aussi se refuse-t-elle maintenant les légères douceurs que le bon missionnaire

* Isaïe, chap. 57, v. 1.

lui procurait souvent. Elle choisit toujours pour s'abriter les plus pauvres asiles, et se contente du plus mauvais lit et de la nourriture la plus grossière.

Ainsi, cheminant très-lentement, elle ne put arriver à Kasan que dans les premiers jours d'octobre. Un grand vent de nord-ouest soufflait depuis plusieurs jours et avait amassé beaucoup de glaçons sur les rives du Volga *, ce qui avait rendu son passage presque impraticable. On ne pouvait le traverser que partie en nacelle et partie à pied, en sautant de glaçon en glaçon. Les bateliers, accoutumés aux dangers de cette navigation, n'osaient aller d'un bord du fleuve à l'autre que pour l'appât d'un gain très-considérable, et nul passager ne se serait exposé à faire le trajet avec eux. Élisabeth, sans examiner le péril, voulut entrer dans un de leurs bateaux; ils la repoussèrent brusquement en la traitant d'insensée, et jurant qu'ils ne permettraient pas qu'elle traversât le fleuve avant qu'il fût entièrement glacé. Elle leur demanda combien de temps il faudrait probablement attendre. „Au moins deux semaines,“ répondirent-ils. Alors elle résolut de passer sur-le-champ. „Je vous en prie, leur dit-elle d'une voix

* Le Volga est le plus grand des fleuves de l'Europe. Les anciens l'appelaient *Rha*. Les Tartares le nomment *Ethle*. Il a ses sources dans plusieurs lacs et marais de Novogorod, non loin de celle de la Dwina occidentale; il traverse les gouvernements de Moscou, de Nijagorod, de Kasan et d'Astrakan, dans un cours de 750 lieues, et se jette par un grand nombre de bouches dans la mer Caspienne. Il n'y a peut-être aucun fleuve aussi poissonneux, et l'on compte qu'il nourrit plus d'un million de pêcheurs et de travailleurs. On tire des bords du Volga les œufs d'esturgeon ou le caviar, qui, frais encore, est un mets agréable, et qui, pressé et séché, perd beaucoup de sa bonté, et est cependant encore recherché par plusieurs nations de l'Europe. On en transporte même dans la Turquie et dans les deux Indes. C'est des vessies d'air de ces mêmes esturgeons que fournit le caviar que se fait la colle de poisson.

suppliante, au nom de Dieu, aidez-moi à traverser le fleuve; je viens de par-delà Tobolsk, je vais à Pétersbourg demander à l'empereur la grâce de mon père, exilé en Sibérie, et j'ai si peu d'argent que, si je demeurais quinze jours à Kasan, il ne me resterait plus rien pour continuer ma route.“ Ces paroles touchèrent un des bateliers: il prit Élisabeth par la main: „Venez, lui dit-il, je vais essayer de vous conduire; vous êtes une bonne fille, craignant Dieu et aimant votre père, le Ciel vous protégera.“ Il la fit entrer avec lui dans sa barque, et navigua jusqu'à moitié du fleuve; alors, ne pouvant aller plus loin, il prit la jeune fille sur ses épaules, et, marchant sur les glaces en se soutenant sur ses avirons, il atteignit sans accident l'autre rive du Volga, et y déposa son fardeau. Élisabeth, pleine de reconnaissance, après l'avoir remercié avec toute l'effusion du cœur le plus touché, voulut lui donner quelque chose. Elle tira sa bourse, qui contenait un peu moins de trois roubles: „Pauvre fille! lui dit le batelier en regardant son trésor, voilà donc tout ce que tu possèdes, tout ce que tu as pour te rendre à Pétersbourg, et tu crois que Nicolas Kisoloff t'en ôterait une obole? Non, je veux plutôt y ajouter: cela me portera bonheur, ainsi qu'à mes six enfants.“

Alors il lui jeta une petite pièce de monnaie, et s'éloigna en lui criant: „Dieu veille sur toi, ma fille!“

Élisabeth ramassa sa petite pièce de monnaie, et, la considérant avec un peu d'émotion, elle dit: „Je te garderai pour mon père, afin que tu lui sois une preuve qu ses vœux ont été entendus, que son esprit ne m'a poir quittée, et que partout une protection paternelle a veil sur moi.“

Le temps était clair et serein; mais, par moments, venait du côté du nord des bouffées d'une bise très-froi Après avoir marché quatre heures sans s'arrêter, Élisab se sentit très-fatiguée. Aucune maison ne s'offrant à

regards, elle fut chercher un asile au pied d'une petite colline dont les rochers bruns et coupés à pic la garantissaient de tous les vents. Près de là s'étendait une forêt de chênes; ce n'est que sur cette rive du Volga qu'on commence à voir cette espèce d'arbres. Élisabeth ne les connaissait point; et, quoiqu'ils eussent déjà perdu une partie de leur parure, ils pouvaient être admirés encore; mais, quelque beaux qu'ils fussent, Élisabeth ne pouvait aimer ces arbres d'Europe; ils lui faisaient trop sentir la distance qui la séparait de ses parents; elle leur préférait beaucoup le sapin; le sapin était l'arbre de l'exil, l'arbre qui avait protégé son enfance et sous l'ombre duquel ses parents se reposaient peut-être en cet instant. De telles pensées la faisaient fondre en larmes. „Oh! quand les reverrai-je! s'écriait-elle, quand entendrai-je leur voix! quand retournerai-je de ce côté pour tomber dans leurs bras!“ Et, en parlant ainsi, elle tendait les siens vers Kasan, dont elle apercevait encore les tours dans le lointain, et au-dessus de la ville l'antique forteresse des khans de la Tartarie, se présentant sur le haut des rochers d'une manière imposante et pittoresque.

Le long de sa route Élisabeth rencontrait souvent des objets qui portaient dans son cœur une tristesse à peu près semblable à celle qui naissait du sentiment de ses propres malheurs: tantôt c'étaient des infortunés enchaînés deux à deux, qu'on envoyait soit dans les mines de Nertshinsk pour y travailler jusqu'à la mort, soit dans les campagnes d'Irkoutsk*, pour peupler les rives sauvages de l'An-

* Irkoutsk est une belle ville, sur la rive orientale de l'Angora devant l'embouchure de la rivière Irkoutsk, située sous le 52° 6' de latitude et au delà du 122° de longitude, dans un pays fertile, mais hérissé de montagnes. Elle est peu éloignée du lac Baïkal, abondant en esturgeons, et qui fournit en une quantité prodigieuse un poisson que les gens du pays appellent *omoule*. Il ressemble au hareng, mais il est un peu plus gros. Le peuple en fait pendant l'automne sa pro-

gora*: tantôt c'étaient des troupes de colons destinés à peupler la nouvelle ville qu'on bâtissait par l'ordre de l'empereur sur les frontières de la Chine. Les uns allaient à pied, et les autres étaient juchés sur des chariots avec les caisses et les ballots, les chiens et les poules. Cependant tous ces hommes, exilés pour des fautes qui ailleurs eussent peut-être été punies de mort, n'excitaient que la commisération d'Élisabeth; mais quand elle rencontrait quelque banni conduit par un courrier du sénat, et dont la noble figure lui rappelait celle de son père, alors elle était émue jusqu'aux larmes; elle s'approchait avec respect du malheureux, et lui donnait ce qui dépendait d'elle: ce n'était point de l'or, elle n'en avait pas; mais c'était ce qui souvent console davantage, et ce que la plus pauvre des créatures peut donner comme la plus opulente, c'était la pitié. Hélas! la pitié était la seule richesse d'Élisabeth; c'était avec la pitié qu'elle soulageait la peine des infortunés qu'elle rencontrait le long de sa route, et c'était à l'aide de la pitié qu'elle allait voyager désormais; car, en atteignant Volodimir, il ne lui restait plus qu'un rouble. Elle avait mis près de trois mois à se rendre de Sarapoul à Volodimir**; et grâce à l'hospitalité des paysans russes, qui, pour du lait et du pain, ne demandent jamais de payement, son

vision pour l'année entière. On compte dans Irkoutsk près de trois mille marchands qui s'enrichissent du commerce qu'ils font avec la Chine. La richesse et commune dans toute la bourgeoisie de cette ville, et le bas prix des denrées la rend superflue.

* L'Angora est une grande rivière qui sort du lac Baïkal et qui, après avoir reçu l'Oka et l'Ilim, prend le nom de Toungouska, continue encore le chemin qu'elle avait commencé du sud au nord, dès son origine, tourne ensuite à l'occident et se jette dans l'Iénisséi.

** Volodimir ou Vladimir, sur la Kliasma, au sud-est de Pireslavle-Zaleskoi, fut construit dans le douzième siècle par Ioury Vladimirovitch Dolgorouki, et son fils André la rendit la résidence des souverains de Russie.

faible trésor n'était pas entièrement épuisé: mais elle commençait à manquer de tout, ses chaussures étaient déchirées, ses habits en lambeaux la garantissaient mal du froid qui était déjà à plus de trente degrés, et qui augmentait tous les jours. La neige couvrait la terre de plus de deux pieds d'épaisseur; quelquefois en tombant elle se gelait en l'air, et semblait une pluie de glaçons qui ne permettait de distinguer ni ciel ni terre; d'autres fois c'étaient des torrents d'eau qui creusaient des précipices dans les chemins, ou des coups de vent si furieux, qu'Élisabeth, pour éviter leur atteinte, était obligée de creuser un trou dans la neige, et de se couvrir la tête de longs morceaux d écorce de pin, qu'elle arrachait adroitement, ainsi qu'elle l'avait vu pratiquer à certains habitants de la Sibérie.

Un jour que la tempête soulevait la neige par bouffées, et en formait une brume épaisse qui remplissait l'air de ténèbres, Élisabeth, chancelant à chaque pas, et ne pouvant plus distinguer son chemin, fut forcée de s'arrêter; elle se réfugia sous un grand rocher, contre lequel elle s'attacha étroitement, afin de résister aux tourbillons de vent qui renversaient tout autour d'elle. Tandis qu'elle demeurait là, appuyée, immobile et la tête baissée, elle crut entendre assez près un bruit confus, qui lui donna l'espérance de trouver un meilleur abri; elle se traîna avec peine de ce côté, et aperçut en effet un kibick renversé et brisé, et un peu plus loin une chaumière. Elle se hâta d'aller frapper à cette porte hospitalière; une vieille femme vint lui ouvrir, „Pauvre jeune fille! lui dit-elle, émue de sa profonde détresse, d'où viens-tu, à ton âge, ainsi seule, transie et couverte de neige?“ Élisabeth répondit comme à son ordinaire: „Je viens de par-delà Tobolsk, et je vais à Pétersbourg demander la grâce de mon père.“ A ces mots, un homme qui avait la tête penchée dans ses mains, la releva tout à coup, regarda Élisabeth avec surprise: „Que dis-tu? s'écria-t-il: tu viens de la Sibérie dans cet

état, dans cette misère, au milieu des tempêtes, pour demander la grâce de ton père? Ah! ma pauvre fille ferait comme toi peut-être; mais on m'a arraché de ses bras sans qu'elle sache où l'on m'emmène, sans qu'elle puisse solliciter pour moi; je ne la verrai plus, j'en mourrai... On ne peut pas vivre loin de son enfant...“ Élisabeth tressaillit. „Monsieur, reprit-elle vivement, j'espère qu'on peut vivre quelque temps loin de son enfant. — Maintenant que je connais mon sort, continua l'exilé, je pourrais en instruire ma fille: voici une lettre que je lui ai écrite; le courrier de ce kibick renversé qui retourne à Riga où est ma fille, consentirait à s'en charger si j'avais la moindre récompense à lui offrir; mais la moindre de toutes n'est pas en mon pouvoir, je ne possède pas un simple kopeck; les cruels m'ont tout enlevé.“

Élisabeth sortit de sa poche le rouble qui lui restait, en rougissant beaucoup d'avoir si peu à offrir. „Si cela pouvait suffire,“ dit-elle d'une voix timide, en le mettant dans la main de l'exilé. Celui-ci serra la main généreuse qui lui donnait toute sa fortune, et courut proposer l'argent au courrier: c'était le denier de la veuve, le courrier s'en contenta. Dieu sans doute avait béni l'offrande; il permit qu'elle parût ce qu'elle était, grande et magnifique, afin que, servant à rendre une fille à son père et le bonheur à une famille, elle portât des fruits dignes du cœur qui l'avait faite.

Quand l'ouragan fut calmé, Élisabeth voulut se mettre en route. Elle embrassa la vieille femme qui l'avait soignée comme sa propre fille, et lui dit tout bas, pour que l'exilé ne l'entendît pas: „Je ne puis vous récompenser, je n'ai plus rien du tout; je ne puis vous offrir que les bénédictions de mes parents; elles sont à présent ma seule richesse. — Quoi! interrompit la vieille femme tout haut, pauvre fille, vous avez tout donné?“ Élisabeth rougit et baissa les yeux. L'exilé leva les mains au ciel, et tomba

à genoux devant elle: „Ange qui m'as tout donné, lui dit-il, ne puis-je rien pour toi?“ Un couteau était sur la table; Élisabeth le prit, coupa une boucle de ses cheveux, et la donnant à l'exilé, elle dit: „Monsieur, puisque vous allez en Sibérie, vous verrez le gouverneur de Tobolsk; donnez-lui ceci, je vous en prie: Élisabeth l'envoie à ses parents, lui direz-vous. Peut-être consentira-t-il que ce souvenir aille les instruire que leur enfant existe encore. — Ah! je jure de vous obéir, répondit l'exilé; et, dans ces déserts où l'on m'envoie, si je ne suis point tout à fait esclave, je saurai trouver la cabane de vos parents, et leur dire ce que vous avez fait aujourd'hui.“

Avec le cœur d'Élisabeth, le don d'un trône l'eût bien moins touchée que l'espoir des consolations qu'on lui promettait de porter à ses parents. Elle ne possédait plus rien, rien que la petite pièce de monnaie du batelier du Volga, et cependant elle pouvait se croire opulente, car elle venait de goûter les seuls vrais biens que les richesses puissent procurer: par ses dons, elle avait fait la joie d'un père, elle avait consolé l'orpheline en pleurs; et voilà pourtant ce qu'un seul rouble peut produire entre les mains de la charité!

Depuis Volodimir jusqu'à Pokrof, village de la couronne, le pays est dans un bas-fond très-marécageux, et couvert de forêts d'ormes, de chênes, de trembles et de pommiers sauvages. Dans l'été, ces différentes espèces d'arbres forment des bosquets qui réjouissent la vue, mais qui sont ordinairement le refuge des voleurs: l'hiver on les redoute moins, parce que les taillis dépouillés de leurs feuilles ne leur permettent pas de se cacher aussi bien. Cependant, le long de sa route, Élisabeth entendait parler de vols qui s'étaient commis: si elle avait possédé quelque chose, peut-être ces bruits l'eussent-ils effrayée; mais obligée de mendier son pain, il lui semblait que sa pau-

vreté la mettait à l'abri de tout, et que, sous cette égide, elle pouvait traverser ces forêts sans danger.

Quelques verstes avant Pokrof, la grande route venait d'être emportée par un ouragan, et les voyageurs étaient obligés, pour se rendre à Moscou, de faire un grand détour à travers les marécages que le Volga forme en cet endroit; ils étaient couverts d'une glace si épaisse, qu'on y marchait aussi solidement que sur la terre. Élisabeth prit cette route qu'on lui avait indiquée; elle marcha longtemps à travers ce désert de glace; mais comme aucun chemin n'y était tracé, elle se perdit, et tomba dans une espèce de marais fangeux, dont elle eut beaucoup de peine à se tirer. Enfin, après bien des efforts, elle gagna un tertre un peu élevé. Couverte de boue et épuisée de fatigue, elle s'assit sur une pierre, et détacha sa chaussure pour la faire sécher au soleil, qui brillait en ce moment d'un éclat assez vif. Ce lieu était sauvage, on n'y voyait aucune trace d'habitation, il n'y passait personne, et on n'y entendait même aucun bruit. Élisabeth vit bien qu'elle s'était beaucoup écartée de la grande route, et, malgré son courage, elle fut effrayée de sa situation. Derrière elle était le marais qu'elle venait de traverser, et au delà une immense forêt dont ses yeux n'apercevaient pas la fin. Le jour commençait à décliner. Malgré son extrême lassitude, la jeune fille se leva dans l'espoir de trouver un asile, ou des gens qui l'aideraient à en trouver un: elle erra çà et là, mais en vain; elle ne voyait rien, elle n'entendait rien, et cependant il lui semblait qu'une voix humaine eût rempli son cœur de joie... Tout à coup elle en entend plusieurs, et bientôt elle voit des hommes qui sortent de la forêt: elle marche vers eux, pleine d'espérance; mais plus ils approchent, plus elle sent l'effroi succéder à la joie: leur air sauvage, leur physionomie farouche, l'épouvantent plus que la solitude où elle était; elle se rappelle ce qu'on lui a dit des malfaiteurs qui remplissent cette contrée, et elle

craint que Dieu ne la punisse de la témérité qui lui a persuadé qu'elle n'avait rien à craindre; elle tombe à genoux pour s'humilier devant la miséricorde divine. Cependant la troupe s'avance, s'arrête auprès d'Élisabeth, la regarde, et lui demande d'où elle vient, et ce qu'elle fait là. La jeune fille, les yeux baissés, et d'une voix tremblante, répond qu'elle vient de par-delà Tobolsk, et qu'elle va demander à l'empereur la grâce de son père; elle ajoute qu'elle a pensé périr dans les marais, et qu'elle attend qu'elle ait repris un peu de force pour aller chercher un asile. Ces gens s'étonnent, la questionnent encore, et veulent savoir quel argent elle possède pour faire une si longue route. Elle tire de son sein la petite pièce de monnaie du batelier du Volga, et la leur montre. „Voilà tout? s'écrient-ils. — Tout," leur répondit-elle. A ces mots, les bandits se regardent l'un l'autre; ils ne sont point touchés, ils ne sont point émus, l'habitude du crime ne permet pas de l'être; mais ils sont surpris: ils n'avaient point l'dée de ce qu'ils voient; c'est pour eux quelque chose de surnaturel, et cette jeune fille leur semble protégée par un pouvoir inconnu. Saisis de respect, ils n'osent pas lui faire de mal; ils n'osent pas même lui faire du bien; ils s'éloignent en se disant entre eux: „Laissons-la, laissons-la, car Dieu est assurément auprès d'elle."

Élisabeth se lève, et fuit le plus vite qu'elle peut du côté opposé; elle entre dans la forêt. A peine y a-t-elle fait quelques pas, qu'elle voit quatre grandes routes formant la croix, et à un des angles, une petite chapelle dédiée à la Vierge, surmontée d'un poteau qui indique les villes où conduit chacun des chemins. Élisabeth sent qu'elle est sauvée, elle se prosterne avec reconnaissance: les malfaiteurs ne s'étaient pas trompés, Dieu était auprès d'elle.

La jeune fille ne sent plus sa fatigue, l'espoir lui a rendu des forces; elle prend légèrement la route de Pokrof; bientôt elle retrouve le Volga qui forme un coude auprès de

ce village, et baigne les murs d'un pauvre couvent de filles. Élisabeth se hâte d'aller frapper à cette porte hospitalière; elle raconte sa peine, et demande un asile; on le lui donne aussitôt; elle est accueillie, reçue comme une sœur, et en se voyant entourée de ces âmes pieuses et pures qui lui prodiguent les plus tendres soins, elle croit un moment avoir retrouvé sa mère. Le récit simple et modeste qu'Élisabeth fit de ses aventures, fut un sujet d'édification pour toute la communauté. Ces bonnes sœurs ne se lassaient point d'admirer la vertu de cette jeune fille, qui venait d'endurer tant de fatigues, de soutenir tant d'épreuves, sans avoir murmuré une seule fois. Elles regrettaient beaucoup de n'avoir pas de quoi fournir aux frais de son voyage; mais leur couvent était très-pauvre; il ne possédait aucun revenu, et elles-mêmes ne vivaient que de charités. Cependant elles ne purent se résoudre à laisser l'orpheline continuer sa route avec une robe en lambeaux et des souliers déchirés; elles se dépouillèrent pour la couvrir, et chacune donna une partie de ses propres vêtements. Élisabeth voulait refuser leurs dons, car c'était avec leur nécessaire que ces pieuses filles la secouraient; mais celles-ci, montrant les murs de leur couvent, lui dirent: „Nous avons un abri, et vous n'en avez pas; le peu que nous possédons vous appartient, vous êtes plus pauvre que nous.“

Enfin, voici Élisabeth sur la route de Moscou*; elle

* La ville de Moscou se nomme en russe Moska; ella est située au 55° 45′ 46″ de longitude, au 55° 12′ 45″ de latitude, et à 734 verstes de Pétersbourg. Trois rivières la baignent: la Moskwa, qui lui a donné son nom, l'Iaouza et la Néglinna. C'est la plus grande ville de l'Europe: elle a environ dix lieues de circonférence, mais les bâtiments n'y sont pas serrés comme à Paris et à Londres, et la plupart des maisons ont des jardins. Vers 1786, Moscou renfermait neuf mille cent quatre-vingt-seize habitations, parmi lesquelles treize cent quatre-vingt-deux étaient de pierre; dix-neuf

s'étonne du mouvement extraordinaire qu'elle y voit, de la quantité de voitures, de traîneaux, d'hommes, de femmes,

grandes églises, vingt-huit couvents, vingt-trois petites écoles, cent dix-neuf bains publics, deux cent vingt-quatre tavernes, deux cent quatre-vingt-dix-sept auberges. La population de la ville ne peut être évaluée au juste: elle varie d'ailleurs de l'hiver à l'été. On croit avec assez de fondement qu'en hiver il y a dans Moscou plus de quatre cent mille âmes, et qu'il n'en reste en été qu'environ trois cent mille. Moscou a été fondée en 1147 par Iouri Dolgorouki, et est devenue, en 1328, la résidence des souverains, sous le règne d'Ivan Basilovitch. Elle a reçu depuis des accroissements successifs, et est à présent distribuée en quatre parties principales, qui sont comme autant de villes et qui même en portent le nom. Le premier de ces quartiers se nomme *le Kremle,* mot tartare qui signifie forteresse. C'était la résidence des souverains. Il est entouré d'une muraille, d'un rempart et d'un fossé. Le château s'élève sur une montagne: il a été achevé par des architectes italiens, sous le règne du prince Ivan Vassiliévitch, à la fin du quinzième siècle. C'est dans ce quartier qu'est le palais des patriarches, devenu la maison du synode. On y conserve une bibliothèque riche en anciens manuscrits russes et grecs. Kitoi-Gorod, ou la ville Kitai, n'a pas été ainsi nommée, comme on l'a dit, parce qu'on y étale des raretés de la Chine: le mot kitai appartient à la langue tartare, et signifie milieu. On a donné ce nom à ce quartier, parce qu'il fait le milieu entre le Kremle et la Ville-Blanche. Il a été bâti sous le règne du tsar Ivan Vassiliévitch. On remarque dans ce quartier l'imprimerie du synode, dans laquelle est une belle et ancienne bibliothèque; la maison de l'université, grand édifice d'une assez belle architecture; la cour des monnaies et le *gostimoidver* ou cour du commerce, où sont réunies toutes les boutiques. Beloi-Gorod ou la Ville-Blanche doit son nom à une muraille de pierre dont elle était entourée, et qui est tombée en ruines. Elle renferme la grande apothicairerie, la fonderie de canons, les écoles de l'université, fondée en 1755 par Élisabeth, et la maison des Enfants-Trouvés, fondée en 1763 par l'impératrice Catherine II. Enfin le Zemlianoi-Gorod, ou la Ville-de-Terre, enveloppe les trois quartiers dont nous venons de parler. Elle doit son nom à un rempart de terre dont le tsar Fedor Ivanovitch la fit entourer en 1591, après l'incursion des Tartares de Crimée. Cette

de gens de toute espèce qui semblent affluer vers grande capitale: plus elle avance, et plus la foule mente. Dans le village où elle s'arrête, elle trouve t les maisons pleines de gens qui payent à si haut pri très-petite place que l'infortunée, qui n'a rien à do ne peut que bien difficilement en obtenir une. Ah de larmes elle dévore en recevant d'une compassio daigneuse un grossier aliment et un abri misérable tête est à peine à couvert de la neige et des tem Cependant elle n'est point humiliée, car elle n'oubl mais que Dieu est témoin de ses sacrifices, et q bonheur de ses parents en est le but; mais elle ne s' gueillit pas non plus; trop simple pour croire qu' dévouant à toutes les misères en faveur de ses pa elle fasse plus que son devoir, et trop tendre peu pour ne pas trouver un secret plaisir à souffrir bea pour eux.

Cependant, de tous côtés, les cloches s'ébranlen tous côtés Élisabeth entend retentir le nom de l'empe Des coups de canon partis de Moscou viennent l' vanter; jamais un tel bruit n'avait frappé ses ore D'une voix timide, elle en demanda la cause à des couverts d'une riche livrée, qui se pressaient autour voiture renversée. „C'est l'empereur qui fait sans son entrée à Moscou, lui dirent-ils. — Comment! r elle avec surprise, est-ce que l'empereur n'est pas tersbourg?" Ils haussèrent les épaules d'un air de en lui répondant. „Eh quoi! pauvre fille, ne sais-t qu'Alexandre vient faire la cérémonie de son couronne à Moscou?" Élisabeth joignit les mains avec trans

ville, qui s'étend autour de Moscou, est elle-même envelopp plus de trente faubourgs. Les plus nombreux sont la Slabode mande et le faubourg de Lefort. C'est dans ce dernier que I Ier a fondé un hôpital, avec une école où l'on enseigne à la jeu le latin, l'anatomie, la botanique et la médecine.

le Ciel venait à son secours, il envoyait au-devant d'elle le monarque qui tenait entre ses mains la destinée de ses parents; il permettait qu'elle arrivât dans un de ces temps de réjouissances nationales, où le cœur des rois fait taire la rigueur, et même la justice, pour n'écouter que la clémence. „Ah! s'écria-t-elle, en se tournant du côté des terres de l'exil, mes parents, faut-il que mes espérances ne soient que pour moi, et que lorsque votre fille est heureuse, sa voix ne puisse aller jusqu'à vous.“

Elle entra en mars 1801 dans l'immense capitale de la Moscovie, se croyant au terme de ses peines, et n'imaginant pas qu'elle dût avoir de nouveaux malheurs à craindre. En avançant dans la ville, elle vit des palais superbes, décorés avec une magnificence royale, et près de ces palais des huttes enfumées, ouvertes à tous les vents; elle vit ensuite des rues si populeuses, qu'elle pouvait à peine marcher au milieu de la foule qui la pressait et la coudoyait de toutes parts. A très-peu de distance elle trouva des bois, des champs, et se crut en pleine campagne; elle se reposa un moment dans la grande promenade: c'est une allée de bouleaux qui ressemble assez aux allées de tilleuls. Un nombre infini de personnes s'y promenaient, en s'entretenant de la cérémonie du couronnement; des voitures allaient, venaient, se croisaient en tous sens avec un grand fracas; les énormes cloches de la cathédrale ne cessaient de sonner; de tous les points de la ville, d'autres cloches leur répondaient; et le canon qui tirait par intervalles se faisait à peine entendre au milieu du bruit dont retentissait cette vaste cité. C'était surtout en approchant de la place du Krémelin que le tumulte et le mouvement allaient toujours croissant; de grands feux y étaient allumés; Élisabeth s'en approcha et s'assit timidement à côté. Elle était épuisée de froid et de fatigue; elle avait marché tout le jour, et sa joie du matin commençait à se changer en tristesse; car, en parcourant les innombrables rues de Mos-

cou, elle avait bien vu des maisons magnifiques, mais elle n'avait pas trouvé un asile; elle avait bien rencontré une foule nombreuse de gens de toute espèce et de toutes nations, mais elle n'avait pas trouvé un protecteur; elle avait entendu des personnes demander leur chemin, s'inquiéter de l'avoir perdu, et elle avait envié leur sort. „Heureux, se disait-elle, d'avoir quelque chose à chercher! il n'y a que l'infortunée qui n'a point d'asile, qui ne cherche rien et qui ne se perd point.“

Cependant la nuit approchait, et le froid devenait très-vif. La pauvre Élisabeth n'avait pas mangé de tout le jour; elle ne savait que devenir, elle cherchait à lire sur tous les visages si elle n'en trouverait pas un dont elle pût espérer quelque pitié; mais ce monde, qu'elle regardait avec attention, parce qu'elle avait besoin de lui, ne la regardait seulement pas, parce qu'il n'avait pas besoin d'elle. Elle se hasarda à aller frapper à la porte des plus pauvres réduits; partout elle fut rebutée: l'espoir de faire un gain considérable pendant les fêtes du couronnement avait fermé le cœur des moindres aubergistes à la charité; jamais on n'est moins disposé à donner que quand on se voit au moment de s'enrichir.

La jeune fille revint s'asseoir auprès du grand feu de la place du Krémelin; elle pleurait en silence, le cœur oppressé, et n'ayant pas même la force de manger un morceau de pain qu'une vieille femme lui avait donné par compassion. Elle se voyait réduite à ce degré de misère où il lui faillait tendre la main aux passants pour en obtenir une faible aumône accordée avec distraction ou refusée avec mépris. Au moment de le faire, un mouvement d'orgueil la retint; mais le froid était si violent qu'en passant la nuit dehors elle risquait sa vie, et sa vie ne lui appartenait pas. Cette pensée dompta la fierté de son cœur: une main sur ses yeux, elle avança l'autre vers le premier passant, et lui dit: „Au nom du père qui vous aime, de la mère de

qui vous tenez le jour, donnez-moi de quoi payer un gîte pour cette nuit.“ L'homme à qui elle s'adressait la regarda avec curiosité à la lueur du feu. „Jeune fille, lui répondit-il, vous faites là un vilain métier; ne pouvez-vous pas travailler? A votre âge on devrait savoir gagner sa vie; Dieu vous aide! je n'aime point les mendiants.“ Et il passa outre.

L'infortunée leva les yeux au ciel comme pour y chercher un ami: fortifiée par la voix consolante qui s'éleva alors dans son cœur, elle osa réitérer sa demande à plusieurs personnes. Les unes passèrent sans l'entendre; d'autres lui donnèrent une si faible aumône qu'elle ne pouvait suffire à ses besoins. Enfin, comme la nuit s'avançait, que la foule s'écoulait, et que les feux allaient s'éteindre, la garde qui veillait aux portes du palais, en faisant sa ronde sur la place, s'approcha d'Élisabeth, et lui demanda pourquoi elle restait là. L'air dur et sauvage de ces soldats la glaça de terreur: elle fondit en larmes sans avoir le courage de répondre un seul mot. Les soldats, peu émus de ses pleurs, l'entourèrent en répétant leur question avec une insolente familiarité. La jeune fille répondit alors d'une voix tremblante: „Je viens de par-delà Tobolsk pour demander à l'empereur la grâce de mon père; j'ai fait la route à pied, et, comme je ne possède rien, personne n'a voulu me recevoir.“ A ces mots, les soldats éclatèrent de rire en taxant son histoire d'imposture. L'innocente fille, vivement alarmée, voulut s'échapper; ils ne le permirent pas, et la retinrent malgré elle. „O mon Dieu! ô mon père! s'écria-t-elle avec l'accent du plus profond désespoir, ne viendrez-vous pas à mon secours? Avez-vous abandonné la pauvre Élisabeth?“

Pendant ce débat, des hommes du peuple, attirés par le bruit, s'étaient rassemblés en groupes, et laissaient éclater un murmure d'improbation contre la dureté des

soldats. Élisabeth étend les bras, et s'écrie: „Je le jure à la face du ciel, je n'ai point menti: je viens à pied de par-delà Tobolsk pour demander la grâce de mon père; sauvez-moi, sauvez-moi, et que je ne meure du moins qu'après l'avoir obtenue.“ Ces mots remuent tous les cœurs, plusieurs personnes s'avancent pour la secourir. Une d'elles dit aux soldats: „Je tiens l'auberge de Saint-Basile sur la place, je vais y loger cette jeune fille; elle paraît honnête, laissez-la venir avec moi.“ Les soldats, émus enfin d'un peu de pitié, ne la retiennent plus, et se retirent. Élisabeth embrasse les genoux de son protecteur; il la relève, et la conduit dans son auberge, à quelques pas de là. „Je n'ai pas une seule chambre à te donner, dit-il, elles sont toutes occupées; mais, pour une nuit, ma femme te recevra dans la sienne; elle est bonne, et se gênera sans peine pour t'obliger.“ Élisabeth tremblante le suit sans dire un seul mot. Il l'introduit dans une petite salle basse, où une jeune femme, tenant un enfant dans ses bras, était assise auprès d'un poêle: elle se lève en les voyant. Son mari lui raconte à quel danger il vient d'arracher cette infortunée et l'hospitalité qu'il lui a promise en son nom. La jeune femme confirme la promesse, et, prenant la main d'Élisabeth, elle lui dit avec un sourire plein de bonté: „Pauvre petite, comm elle est pâle et agitée! mais rassurez-vous, nous auron soin de vous; et une autre fois évitez, croyez-moi, d rester aussi tard sur la place. A votre âge, et dans l grandes villes, il ne faut jamais être à cette heure-ci da les rues.“ Élisabeth répondit qu'elle n'avait aucun asi que toutes les portes lui avaient été fermées; elle avoua misère sans honte, et raconta son voyage sans orgueil. jeune femme pleura en l'écoutant; son mari pleura au et ni l'un ni l'autre ne s'imaginèrent de soupçonner qu récit ne fût pas sincère, leurs larmes leur en répondai Les gens du peuple ne se trompent guère à cet égard;

brillantes fictions ne sont point à leur portée, et la vérité a seule le droit de les toucher.

Quand elle eut fini, Jacques Rossi, l'aubergiste, lui dit: „Je n'ai pas grand crédit dans la ville; mais tout ce que je ferais pour moi-même, comptez que je le ferai pour vous.“ La jeune femme serra la main de son mari en signe d'approbation, et demanda à Élisabeth si elle ne connaissait personne qui pût l'introduire auprès de l'empereur. „Personne,“ dit-elle; car elle ne voulait pas nommer le jeune Smoloff, de peur de le compromettre; d'ailleurs, quel secours pouvait-elle en attendre, puisqu'il était en Livonie? „N'importe, reprit la jeune femme; auprès de notre magnanime empereur, la piété et le malheur sont les plus puissantes recommandations, et celles-là ne vous manqueront pas...— Oui, oui, interrompit Jacques Rossi, l'empereur Alexandre doit être couronné demain dans l'église de l'Assomption; il faut que vous vous trouviez sur son passage; vous vous jetterez à ses pieds, vous lui demanderez la grâce de votre père; je vous accompagnerai, je vous soutiendrai... — Ah! mes généreux hôtes, s'écria Élisabeth en saisissant leurs mains avec la plus vive reconnaissance, Dieu vous entend, et mes parents vous béniront; vous m'accompagnerez, vous me soutiendrez, vous me conduirez aux pieds de l'empereur... Peut-être serez-vous témoins de mon bonheur, du plus grand bonheur qu'une créature humaine puisse goûter... Si j'obtiens la grâce de mon père, si je puis la lui rapporter, voir sa joie et celle de ma mère...“ Elle ne put achever, l'image d'une pareille félicité lui ôta presque l'espérance de l'obtenir; il lui semblait qu'elle n'avait pas mérité d'être si heureuse. Ses hôtes ranimèrent son espoir par les éloges qu'ils donnèrent à la clémence d'Alexandre, par le récit qu'ils lui firent de toutes les grâces qu'il avait accordées et du plaisir qu'il paraissait prendre à faire le bien. Élisabeth les écoutait avidement; elle aurait passé la nuit à les entendre;

mais il était fort tard, ses hôtes voulurent qu'elle prît un peu de repos pour se préparer à la fatigue du lendemain. Jacques Rossi se retira dans la petite chambre au plus haut de la maison, et sa bonne femme reçut Élisabeth dans son propre lit.

Pendant longtemps elle ne put dormir; son cœur était trop agité, trop plein; elle remerciait Dieu de tout, même de ses peines, dont l'excès lui avait valu la généreuse hospitalité qu'elle recevait. „Si j'avais été moins malheureuse, se dit-elle, Jacques Rossi n'aurait pas eu pitié de moi.“ Quand le sommeil vint la surprendre, il ne lui ôta point son bonheur; de doux songes le lui offrirent sous toutes les formes: tantôt elle croyait voir son père, tantôt la touchante figure de sa mère lui apparaissait brillante de joie; quelquefois il lui semblait entendre la voix de l'empereur lui-même, et quelquefois aussi un autre objet se montrait à travers une vapeur qui cachait ses traits et ne lui permettait pas de les distinguer plus que les sentiments qu'il avait fait naître dans son cœur.

Le lendemain, de nombreuses salves d'artillerie, le roulement des tambours et les cris de joie de tout le peuple ayant annoncé la fête du jour, Élisabeth, vêtue d'un habit que lui avait prêté sa bonne hôtesse, et appuyée sur le bras de Jacques Rossi, se mêla parmi la foule qui suivait le cortége, et se rendit à la grande église de l'Assomption, où l'empereur Alexandre devait être couronné.

Le temple saint était éclairé de plus de mille flambeaux, et décoré avec une pompe éblouissante. Sur un trône éclatant, surmonté d'un riche dais, on voyait l'empereur et sa jeune epouse, vêtus d'habits magnifiques et brillants d'une si extraordinaire beauté qu'ils paraissaient à tous les regards comme des êtres célestes. Prosternée devant son auguste époux, la princesse recevait de ses mains la couronne impériale, et ceignait son front modeste de ce superbe gage de leur éternelle union. Vis-à-vis d'eux, le

vénérable Platon, patriarche de Moscou, du haut de la chaire de vérité, rappelait à Alexandre, dans un discours éloquent et pathétique, tous les devoirs des rois, et l'effrayante responsabilité que Dieu fait peser sur leurs têtes pour compenser la splendeur et la puissance dont il les environne. Parmi cette foule immense qui remplissait l'église, il lui montrait des Kamtchadales * apportant des tributs de peaux de loutres arrachées aux iles Aleutiennes**,

* Par quels événements des hommes se sont-ils fixés dans un pays dont le seul aspect devait leur faire horreur? On ne pourra jamais résoudre cette question que par de faibles conjectures. On dit que la langue de la principale nation du Kamtschatka paraît tirer son origine de celle des Mongols. C'est le seul fil qui puisse conduire les curieux dans ce labyrinthe, et qui peut-être ne les empêcherait pas de se perdre. Il est certain du moins que les Kamtchadales se sont établis depuis longtemps dans la triste contrée qu'ils habitent. Ils n'ont aucune tradition du passé; mais une de leurs opinions religieuses peut en tenir lieu: ils sont persuadés qu'ils ont été créés dans leur presqu'île par leur dieu Koutkhou. Ils croient que leur pays est la plus heureuse région de la terre, et qu'eux-mêmes, particulièrement favorisés des dieux, sont les plus fortunés des hommes. Les Kamtchadales sont petits et mal proportionnés: leur tête est grosse, leur ventre pendant, leurs jambes grêles, leur démarche lente et maladroite. Ils ont le teint basané, les cheveux noirs et peu de barbe, un visage large, des joues plates, un nez écrasé, de petits yeux enfoncés, des lèvres épaisses, et sont un des plus vilains peuples de la terre. La largeur de leurs épaules, indice de la force, fait un contraste choquant avec la faiblesse apparente de leurs jambes: on ne sait comment ces minces appuis soutiennent ces vastes corps. Ce peuple ne se lave jamais les mains ni le visage, jamais il ne se fait les ongles; ne vivant que de la pêche, il exhale de toutes les parties de son corps une odeur poissonneuse. Leur langue peut exprimer les noms de nombre jusqu'à cent, mais ils n'en sont pas plus habiles à calculer, et ont beaucoup de peine à compter jusqu'à trois sans le secours de leurs doigts. Leur embarras est

** Voir la note page 101.

qui touchent au continent de l'Amérique; des négociants d'Archangel, chargés des richesses que leurs vaisseaux

extrême quand le nombre passe dix: ils ne savent plus que faire quand ils ont employés les doigts de leurs mains: aussi ne savent-ils pas leur âge; ce serait un calcul trop fort pour eux que de compter le nombre de leurs années. Ils distribuent l'année en quatre saisons et en dix mois; mais ces mois, ces saisons n'ont pas une durée égale, et ne reviennent point à un temps bien marqué. Bien différents des autres peuples orientaux et des sauvages en général, ils se soumettent, ils obéissent à leurs épouses: elles ont la plupart la peau fine, un peu brune, les yeux noirs, de même que les sourcils, la main petite, de jolis pieds, une taille bien prise. La nature, en leur accordant les moyens de plaire, leur a donné un esprit plus fin, plus délié qu'aux hommes de leur pays. Le Kamtchadale ne connaît pas les métaux, mais il emploie les os, le caillou, pour faire des haches, des couteaux, des lames, des flèches, des lancettes et des aiguilles. Sa hache consiste en un gros os de renne ou de baleine rendu tranchant, ou en une pierre taillée en coin et fixée par des courroies à un manche recourbé. Un homme assidu et laborieux travaille trois ans pour creuser un canot, et plus d'un an pour faire une auge. Aussi la peuplade qui peut se vanter d'avoir le plus grand canot tire-t-elle quelque vanité de cette précieuse possession. On montre une auge avec la même ostentation qu'un riche fastueux met chez nous à faire étaler sa brillante vaisselle. Une grande auge est le plat de cérémonie; elle est réservée pour les jours de fêtes: apportée au milieu des convives, elle excite d'abord leur admiration; mais, quelle que soit sa capacité, de quelque quantité d'aliments que le maître de la hutte ait eu soin de la charger, elle est bientôt vide, car un Kamtchadale, dans un jour de festin, mange plus que dix autres hommes: dans le besoin il sait se restreindre à la plus grande sobriété. C'est avec un cristal de roche d'une couleur sale et verdâtre que les Kamtchadales font leurs couteaux; ils y adaptent un manche de bois; ils arment de ce même cristal leurs flèches et leurs lances; ils en font des lancettes pour la saignée. Ils travaillent de petits os de martre zibeline en forme d'aiguilles, et leurs femmes s'en servent avec beaucoup d'adresse. Les Kamtchadales suppléent au pain, qu'ils ne connaissent pas, par les queues et les arêtes de plusieurs espèces de poissons de la classe des saumons: ils les font

vont chercher dans les mers d'Europe; il lui montrait des Samoïèdes venus de l'embouchure de l'Iénisséi, où règne

sécher à l'air. Le dos et le ventre de ces mêmes poissons, séchés à la fumée, font un de leurs régals; et les plus fines arêtes, réduites en poudre, un de leurs assaisonnements, car ils ne font pas usage du sel. N'ayant pour plats et pour marmites que des auges de bois qui ne peuvent supporter le feu, ils sont obligés, pour faire cuire leurs viandes, de jeter sans cesse des cailloux rougis au feu dans les auges pleines d'eau. Jusqu'à ce que la viande soit cuite, ils n'ont pas une minute de repos, continuellement occupés à jeter dans l'auge de nouveaux cailloux embrasés, et à retirer ceux qui se refroidissent pour les remettre dans le feu. Cette opération est longue et fatigante. Aussi ce sont les hommes qui font eux-mêmes la cuisine, et on peut bien croire qu'ils ne mangent pas tous les jours de la viande cuite. Ils ne mangent rien de chaud. Ils laissent aigrir dans des fosses la graisse des baleines et des veaux marins, et la font cuire avec des racines. Ils en mettent dans leur bouche autant qu'elle en peut contenir, coupent le morceau presque au bord des lèvres et l'engloutissent plutôt qu'ils ne le mangent. Quand un Kamtchadale traite un de ses amis, il prend lui-même avec ses mains une forte pièce de graisse, la lui enfonce dans la bouche et coupe ce qui n'y peut entrer. C'est une des grandes politesses du pays. L'auge qui sert de plat n'est jamais lavée; elle est successivement commune à la famille et aux chiens. Les hommes la salissent, les chiens la nettoient avec leurs langues. Ils ont un mets qu'ils aiment plus que tous les autres, et qui est réservé pour les jours de fête. Il consiste en des têtes de poisson ou en des poissons entiers qu'on a laissés longtemps pourrir en terre. Quand on ouvre la fosse où ils ont été déposés, on ne trouve qu'une pâte que l'on tire avec des cuillères. L'étranger ne peut soutenir l'odeur infecte de cette affreuse marmelade; mais aucun mets ne flatte davantage le palais d'un Kamtchadale. Les femmes ne connaissent pas de coiffure plus agréable qu'une espèce de perruque dans laquelle il entre quelquefois dix livres de cheveux. Les hommes partagent leurs cheveux en deux tresses et ne les peignent jamais. En soulevant ces tresses, ils ramassent la vermine avec la main, en font un tas et l'avalent. La polygamie est permise aux Kamtchadales; mais, l'époux étant chez eux soumis à sa femme, il est rare qu'il en prenne plusieurs; il est encore plus rare qu'il épouse une

un éternel hiver, où les moissons sont inconnues, où jamais un grain n'a germé, et des naturels d'Astracan, qui

veuve. On croit que celle-ci est souillée par le trépas de son mari: pour qu'elle puisse serrer de nouveaux nœuds, il faut qu'un homme veuille bien auparavant se charger de sa souillure et la purifier en acceptant ses faveurs; mais cette complaisance charitable est déshonorante, et les veuves sont toujours obligées de la payer à très-haut prix. Le mariage n'est défendu qu'entre les pères et les enfants, les frères et les sœurs. Le divorce est commun et n'exige aucune cérémonie. Le mari cesse d'habiter avec sa femme et le divorce est déclaré: les deux époux sont maîtres de faire un nouveau choix. Les femmes du Kamtchadale se font une gloire d'être mères, elles croient se rendre fécondes en mangeant des araignées; d'autres dévorent le cordon ombilical d'un enfant nouveau-né. Mais, si elles supposent que leur fruit a été conçu dans un temps d'orage ou sous de malheureux auspices, elles détestent la maternité qui avait fait l'objet de tous leurs vœux; elles prennent des drogues pour détruire le fruit qu'elles portent dans leur sein: souvent même, plus courageuses dans leur fureur criminelle, elles implorent l'affreuse adresse de quelques vieilles femmes accoutumées à ces détestables opérations, leur font tuer l'enfant qu'elles sentent palpiter dans leurs entrailles, et, punies justement, elles meurent quelquefois avec lui. S'il leur naît deux jumeaux, si leur fruit est mal conformé, s'il vient au monde dans un jour réputé malheureux, la rage succède à la tendresse maternelle; elles étranglent le malheureux enfant dont elles avaient désiré la naissance, et le jettent à leurs chiens, qui le dévorent. Les pères aiment leurs enfants, et les enfants méprisent leurs pères dans la vieillesse; ils les accablent d'injures, ou du moins la dédaigneuse indifférence est le sentiment le plus doux qu'ils leur accordent. Les Kamtchadales ne sauveraient pas un homme qui se noie, car, en arrachent ce malheureux à la condamnation que les dieux ont prononcée contre lui, ils croiraient attirer la même condamnation sur leur tête. Ils ont une manière de gagner l'amitié de leurs compatriotes qui est fort singulière. Il faut inviter à manger celui dont on veut faire un ami. Le jour indiqué, on chauffe la hutte, on tâche de lui donner une chaleur égale à celle d'un four ardent, et l'on prépare autant de nourriture que si l'on devait traiter dix personnes. L'hôte et le convive quittent leurs habits et restent

voient mûrir dans leurs champs le melon, la figue et le doux fruit de la vigne, qui y donne un vin exquis; il lui

absolument nus. Le maître de la maison ferme la hutte et apporte l'auge de cérémonie remplie de tous les mets qu'il a préparés. Lui-même ne mange qu'avec beaucoup de distraction, car il est sans cesse occupé à enfoncer des poignées de chair et de graisse dans la bouche de son futur ami et à jeter de l'eau sur des cailloux rougis au feu. Cette eau se dilate en vapeur et répand dans la hutte une chaleur insupportable. C'est un combat de gloire entre les deux hommes, l'un s'obstinant à endurer la chaleur et à ne pas refuser de manger, l'autre lui portant toujours jusque dans le gosier de nouveaux morceaux et augmentant toujours la vapeur étouffante: mais la partie n'est pas égale; il est permis à l'hôte de sortir et de respirer, et le convive ne peut obtenir cette permission qu'après s'être déclaré vaincu. Quand il ne peut plus enfin résister, quand il est près d'expirer à la fois de plénitude et de faiblesse, il demande grâce; il convient galamment qu'on ne peut mieux régaler son monde, et qu'il n'a jamais eu si chaud de sa vie; mais il n'en est pas encore quitte: il faut qu'il achète la liberté de respirer et qu'il reconnaisse la politesse qu'on vient de lui faire par un présent au choix de son hôte. Les Kamtchadales font la guerre pour prendre des chiens, pour enlever des femmes, pour faire des prisonniers qu'ils réduisent en esclavage et qu'ils attachent aux plus durs travaux. Quelquefois aussi la soif de la vengeance leur met les armes à la main, la querelle de quelques enfants de deux habitations suffit pour les rendre ennemis; mais il n'est pas de cause plus grave d'hostilité que lorsqu'un homme, invité dans une autre habitation, ne croit pas y avoir été assez bien traité: ses concitoyens partagent son injure; il faut que l'affront imaginaire dont il se plaint soit lavé dans le sang de toute une peuplade.

** Ce fut en 1745 que les Russes commencèrent à connaître le groupe d'îles qu'ils nomment Aleutiennes. La nature se montre dans ces îles dans toute l'horreur qu'elle déploie quand l'homme ne l'a point encore asservie; elle y semble morte, ou plutôt elle ne montre une effrayante activité que par les feux des volcans, par les secousses qu'elle imprime à la terre et par le bruit épouvantable et sourd que rendent les montagnes enflammées. Aucun arbre ne peut naître parmi ces décombres; quelques maigres herbages y trouvent seuls une

montrait enfin des habitants de la mer Noire, de la mer Caspienne et de cette Grande-Tartarie qui, bornée par la

nourriture suffisante, et des osiers nains, des sous-arbustes, des broussailles y représentent les grands chênes de nos forêts. Les loutres de mer, les lions et les veaux marins fréquentent les rivages, et l'on ne voit dans l'intérieur des îles que les animaux qui se plaisent dans les plus sauvages solitudes. C'est principalement dans ces îles que se trouvent les volcans enflammés : c'est là que les soufrières et les sources d'eau bouillante trahissent le feu que la terre recèle encore dans son sein. Le groupe des Aleutiennes semble avoir autrefois fait partie de la terre du Kamtchatka, dont elles partagent encore la stérilité. On observe parmi les habitants un grand nombre de nations différentes. Elles se distinguent par la variété des traits, de l'extérieur, de toute la conformation, des usages, des mœurs, mais surtout par la différence des langues. On a cru reconnaître aussi de grandes conformités, tant pour le son que pour la terminaison, entre les noms des habitants de ces îles et ceux des Groënlandais. Les îles Aleutiennes ne produisent aucun fruit, aucune semence nourricière. Dépouillées de forêts, elles ne nourrissent point de gibier ; cependant il est rare que les insulaires éprouvent une grande disette. Les renards, les oiseaux de proie, la chair huileuse des baleines, la chair gluante et coriace de veaux et des lions marins, celle des loutres de mer, les poissons morts dans les eaux et apportés par la marée, les herbes et les racines sauvages, tout sert à la nourriture de ces hommes durs et peu difficiles : ils mangent jusqu'au varech que la mer abandonne sur le rivage. Ils dévorent les chairs toutes crues, et le sang leur ruisselle sur le menton par les trous qu'ils se font sous les lèvres. Quoique entouré de la mer, ils n'ont pas encore pensé à faire servir le sel d'assaisonnement à leur nourriture. Pendant l'hiver ils embrochent dans d petits bâtons les chairs dont ils veulent faire leurs repas, et les e: posent au-dessus de leurs lampes ; mais ce n'est pas pour les cui c'est pour les faire dégeler. Dès que les viandes ont perdu l'extrê dureté que leur avait imprimée la congélation, la cuisine est faite le repas commence. On ne sait, dans ces îles, tirer ni des ba ni des herbes qu'elles nourrissent, aucune liqueur fermentée. ne boit que de l'eau, et même souvent, dit-on, celle de la mer, près du rivage, a bien quelque salure, mais sans être saum

Perse, la Chine et l'empire du Mogol, s'étend du couchant à l'aurore, embrasse une moitié du monde, et atteint

L'huile de la baleine est pour les jours de fête une boisson délicieuse; les vessies gonflées de cette liqueur épaisse et si dégoûtante pour nous sont vidées avec profusion quand on reçoit la visite de ses amis. L'huile de veau marin, présentée encore avec plus de faste, est accueillie avec la même joie qu'excitent parmi nous les vins les plus exquis. Ils se construisent des huttes souterraines avec des troncs d'arbres que les flots jettent sur le rivage. Dans ces antres obscurs sont rassemblées cinquante personnes au moins, et quelquefois deux ou trois cents. L'air, le jour pénètre à peine dans ces vastes souterrains; on y est éclairé par la lumière funèbre de quelques lampes qui ne sont autre chose que des pierres creuses qu'on remplit d'une huile fétide de baleine; des herbes sèches tiennent lieu de mèches. Hommes, femmes, enfants, tout reste nu dans les huttes, où l'on couvre tout au plus d'un morceau de peau ou de quelques feuilles les parties que la pudeur ordonne de cacher. Un étranger ne peut descendre sans horreur dans ces habitations: la sombre lueur des lampes, qui rend les ténèbres encore plus effrayantes, l'épaisse et noire fumée qu'elles exhalent, une foule d'hommes nus et hideux qu'on entrevoit dans l'obscurité, le bruit qu'ils font en parlant, en agissant tous ensemble, une chaleur lourde et malsaine, un air qui a perdu son ressort, l'odeur empestée que renvoient tant de personnes resserrées dans le même cachot, et qui se confond avec la puanteur des chairs pourrissantes du poisson et des monstres marins; la vermine fourmillant sur tous les corps, et que ceux qu'elle ronge ne cherchent que pour la dévorer à leur tour; l'impudique lubricité des pères et des mères, les déjections des enfants, l'aspect des repas, plus dégoûtants encore, tout révolte et blesse tous les sens. Des nattes faites d'herbes tressées, des coquilles demi-brisées qui servent de tasses, des cailloux creux qui, suivant leur volume, font l'office de lampes ou de marmites, des tronçons d'arbres grossièrement creusés en forme d'auges, des corbeilles maladroitement tissues, des instruments de pêcheurs encore plus imparfaits, des pierres dures et tranchantes qui servent de couteaux et de haches, voilà toute la richesse de ces misérables peuples. Ils n'ont aucune idée de la pureté des mœurs, pas même de la décence. Dans leurs huttes communes, sur les chemins, dans les campagnes

presque jusqu'au pôle. „Maître du plus vaste empire de l'univers, lui disait-il, vous qui allez jurer de présider aux destinées d'un État qui contient la cinquième partie du globe, n'oubliez jamais que vous allez répondre devant Dieu du sort de tant de milliers d'hommes, et qu'une injustice faite au moindre d'entre eux, et que vous auriez pu prévenir, vous sera comptée au dernier jour.‟ A ces paroles, le cœur du jeune empereur parut vivement ému; mais il y avait dans l'église un cœur qui n'était pas moins ému peut-être, c'était celui qui allait demander la grâce d'un père.

ouvertes, ils se livrent sans pudeur, comme les animaux, aux plaisirs de l'amour. Souvent même ils outragent la nature dans leurs sales voluptés; et l'on trouve à la fois chez eux le modèle de la vie la plus simple et celui de la dernière dépravation. Malades, ils restent tapis dans un coin de leur hutte, et s'imposent un jeûne absolu. S'ils éprouvent des douleurs de tête, ils s'ouvrent une veine de la tempe avec une pierre aiguë. Ils appliquent sur leurs blessures une racine dont ils ont reconnu l'efficacité: ils sont d'ailleurs si peu sensibles que, quand ils ont besoin de colle, ils se tirent du sang du nez à coups de poing. Quand il meurt quelqu'un des principaux de la nation, ils exposent le cadavre, vêtu de ses habits, dans un petit canot qu'ils suspendent à des perches, et le laissent ainsi pourrir à l'air libre. On n'a trouvé parmi eux aucune trace de religion, aucune idée d'un être supérieur. Attachés à la terre par le besoin, les esprits y restent fixés, et ce qui n'est pas essentiellement nécessaire à leur conservation actuelle n'a pour eux aucune existence. Ils prêtent, ils échangent leurs femmes, parce qu'ils peuvent faire l'usage qu'il leur plaît de leur propriété: ils souffrent qu'elles les abandonnent, parce qu'ils ne croient pas pouvoir leur refuser de rentrer dans leurs droits naturels et d'être libres; mais l'étranger qui tente de les leur ravir n'est à leurs yeux qu'un brigand, un lâche ravisseur. Féroces pour lui seul, implacables, ils ne respirent plus que la vengeance et méprisent toutes les satisfactions qu'on peut leur proposer. Vainement chercherait-on à les vaincre par de mauvais traitements; ils ont un moyen facile de s'y soustraire, la mort.

Au moment où Alexandre prononça le serment solennel par lequel il s'engageait à dévouer son temps et sa vie au bonheur de ses peuples, Élisabeth crut entendre la voix de la clémence qui ordonnait de briser les chaînes de tous les malheureux: elle ne put se contenir plus longtemps. Avec une force surnaturelle, elle écarte la foule, se fait jour à travers les haies de soldats, s'élance vers le trône en s'écriant: „*Grâce! grâce!*“ Cette voix, qui interrompait la cérémonie, causa beaucoup de rumeur; des gardes s'avancèrent et entraînèrent Élisabeth hors de l'église, en dépit de ses prières et des efforts du bon Jacques Rossi. Cependant l'empereur, dans un si beau jour, ne veut pas avoir été imploré en vain; il ordonne à un de ses officiers d'aller savoir ce que cette femme demande. L'officier obéit: il sort de l'église; il entend les accents suppliants de l'infortunée qui se débat au milieu des gardes; il tressaille, précipite ses pas, la voit, la reconnaît, et s'écrie: „C'est elle, c'est Élisabeth!“ La jeune fille ne peut croire à tant de bonheur, elle ne peut croire que Smoloff soit là pour sauver son père; cependant c'est sa voix, ses traits, elle ne peut s'y méprendre; elle le regarde en silence, et étend ses bras vers lui comme s'il venait lui ouvrir les portes du ciel. Il court à elle, hors de lui-même; il lui prend la main, il doute presque de ce qu'il voit: „Élisabeth, lui dit-il, est-ce bien toi? D'où viens-tu, ange du ciel? — Je viens de Tobolsk. — De Tobolsk, seule, à pied?“ Il tremblait d'agitation en parlant ainsi. „Oui, répondit-elle, je suis venue seule, à pied, pour demander la grâce de mon père; et on m'éloigne du trône, on m'arrache de devant l'empereur. — Viens, viens, Élisabeth, interrompit le jeune homme avec enthousiasme; c'est moi qui te présenterai à l'empereur; viens lui faire entendre ta voix, viens lui adresser ta prière: il n'y résistera pas.“ Il écarte les soldats, ramène Élisabeth vers l'église. En ce moment, le cortége impérial défilait par la grande porte; aussitôt

que le monarque parut, Smoloff se fit jour jusqu'à lui, en tenant Élisabeth par la main. Il se jette à genoux avec elle, il s'écrie : „Sire, écoutez-moi, écoutez la voix du malheur, de la vertu; vous voyez devant vous la fille de l'infortuné Stanislas Potowsky. Elle arrive des déserts d'Ischim, où depuis douze ans ses parents languissent dans l'exil; elle est partie seule, sans secours; elle a fait la route à pied, demandant l'aumône, et bravant les rebuts, la misère, les tempêtes, tous les dangers, toutes les fatigues pour venir implorer à vos pieds la grâce de son père.“ Élisabeth éleva ses mains suppliantes vers le ciel en répétant: „La grâce de mon père!“ Il y eut parmi la foule un cri d'admiration; l'empereur lui-même fut frappé: il avait de fortes préventions contre Stanislas Potowsky; mais en ce moment elles s'effacèrent; il crut que le père d'une fille si vertueuse ne pouvait être coupable: mais, l'eût-il été, Alexandre aurait pardonné encore. „Votre père est libre, lui dit-il; je vous accorde sa grâce.“ Élisabeth n'en entendit pas davantage. A ce mot de grâce, une trop vive joie la saisit, et elle tomba sans connaissance entre les bras de Smoloff. On l'emporta à travers une foule immense qui s'ouvrit devant elle en jetant des cris et en applaudissant à la vertu de l'héroïne et à la clémence du monarque. On la transporta dans la demeure du bon Jacques Rossi; c'est là qu'elle reprit l'usage de ses sens. Le premier objet qu'elle vit fut Smoloff à genoux auprès d'elle; les premiers mots qu'il lui dit furent les paroles qu'elle venait d'entendre de la bouche du monarque: „Élisabeth, votre père est libre; sa grâce vous est accordée.“ Elle ne pouvait parler encore; ses regards seuls disaient sa joie et sa reconnaissance: ils disaient beaucoup. Enfin elle se pencha vers Smoloff; d'une voix émue, tremblante, elle prononça le nom de son père, celui de sa mère. „Nous les reverrons donc, ajouta-t-elle, nous jouirons de leur bonheur.“ Ces mots pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme du jeune homme. Élisabeth ne lui avait point

dit qu'elle l'aimait; mais elle venait de l'associer au premier sentiment de son cœur, au premier bien de sa vie; elle venait de le mettre de moitié dans la plus douce félicité qu'elle attendait de l'avenir. Dès ce moment il osa concevoir l'espérance qu'elle pourrait peut-être consentir un jour à ne plus séparer ce qu'elle venait d'unir.

Plusieurs jours se passèrent avant que la grâce pût être expédiée; il fallait revoir l'affaire de Stanislas Potowsky. En l'examinant, Alexandre fut convaincu que la seule équité lui eût ordonné de briser les fers du noble palatin; mais il avait fait grâce avant de savoir qu'il devait faire justice, et les exilés ne l'oublièrent jamais.

Un matin Smoloff entra chez Élisabeth plus tôt qu'il ne l'avait osé faire jusqu'alors; il lui présenta un parchemin scellé du sceau impérial: „Voici, lui dit-il, l'ordre que l'empereur envoie à mon père de mettre le vôtre en liberté.“ La jeune fille saisit le parchemin, le pressa contre son visage et le couvrit de larmes. „Ce n'est pas tout, ajouta Smoloff avec émotion: notre magnanime empereur ne se contente pas de rendre la liberté à votre père, il lui rend ses dignités, son rang, ses richesses, toutes ces grandeurs humaines qui élèvent les autres hommes, mais qui ne pourront élever Élisabeth. Le courrier porteur de cet ordre doit partir demain matin; j'ai obtenu de l'empereur la permission de l'accompagner. — Et moi, interrompit vivement Élisabeth, ne l'accompagnerai-je pas? — Ah! vous l'accompagnerez sans doute, reprit Smoloff. Quelle autre bouche que la vôtre aurait le droit d'apprendre à votre père qu'il est libre? J'étais sûr de votre intention; j'en ai informé l'empereur; il a été touché, il vous approuve, et il me charge de vous annoncer que demain vous pourrez partir; qu'il vous donne une de ses voitures, deux femmes pour vous servir, et une bourse de deux mille roubles que voici, pour vos frais de route.“ Élisabeth regarda Smoloff; elle lui dit: „Depuis le premier jour où

je vous ai vu, je ne me souviens pas d'avoir obtenu un seul bien dont vous n'ayez été l'auteur: sans vous je ne tiendrais point cette grâce de mon père, sans vous il n'aurait jamais revu sa patrie. Ah! c'est à vous à lui apprendre qu'il est libre, et ce bonheur sera le seul prix digne de vos bienfaits. — Non, Élisabeth, repartit le jeune homme, ce bonheur sera votre partage; moi, j'aspire à un plus haut prix. — Un plus haut prix! s'écria-t-elle; ô mon Dieu! quel peut-il être?“ Smoloff fit un mouvement pour parler; il se retint, il baissa les yeux, et, après un assez long silence, il répondit d'une voix émue: „Je vous le dirai aux genoux de votre père.“

Depuis que Smoloff avait retrouvé Élisabeth, il ne s'était pas passé un seul jour sans qu'il la vît, sans qu'il demeurât plusieurs heures de suite avec elle, sans qu'il eût une nouvelle raison de l'aimer davantage, et sans qu'il s'écartât un moment du respect qu'il lui devait. Elle était loin de ses parents, elle n'avait d'autre protecteur que lui, et cette jeune fille sans défense était à ses yeux un objet trop sacré, trop saint, pour qu'il n'eût pas rougi de lui exprimer un sentiment qu'elle aurait rougi d'entendre.

Avant de quitter Moscou, Élisabeth avait libéralement récompensé ses bons hôtes; de même, en passant le Volga devant Kasan, elle se ressouvint du batelier Nicolas Kisoloff; elle demanda ce qu'il était devenu: on lui apprit que, par la suite d'une chute, il était tombé dans la plus profonde misère, gisant sur un grabat au milieu de six enfants qui manquaient de pain. Élisabeth se fit conduire chez lui: il l'avait vue pauvre et en lambeaux, elle revenait riche et brillante; il ne la reconnut pas. Elle tira de sa bourse la petite pièce qu'il lui avait donnée, elle la lui montra, lui rappela ce qu'il avait fait pour elle, et posant sur son lit une centaine de roubles: „Tenez, lui dit-elle, la charité ne sème point en vain; voici ce que vous avez donné au nom de Dieu, voilà ce que Dieu vous envoie.“

Élisabeth était si pressée d'arriver auprès de ses parents, qu'elle voyageait la nuit et le jour; mais, à Sarapoul, elle voulut s'arrêter, elle voulut aller visiter la tombe du pauvre missionnaire; c'était presque un devoir filial, et Élisabeth ne pouvait pas y manquer. Elle revit cette croix qu'on avait placée au-dessus du cercueil, ce lieu où elle avait versé tant de larmes; elle en versa encore, mais elles étaient douces; il lui semblait que du haut du ciel le pauvre religieux se réjouissait de la voir heureuse, et que, dans ce cœur plein de charité, la vue du bonheur d'autrui pouvait même ajouter au parfait bonheur qu'il goûtait dans le sein de Dieu.

Je me hâte, il en est temps; je ne m'arrêterai point à Tobolsk, je ne peindrai point la joie de Smoloff en présentant Élisabeth à son père, ni la reconnaissance de celle-ci envers ce bon gouverneur; comme elle, je ne serai satisfaite qu'en arrivant dans cette cabane, où on compte avec tant de douleur les jours de son absence. Elle n'a point voulu qu'on prévînt ses parents de son retour; elle sait qu'ils se portent bien, on le lui a dit à Tobolsk, on le lui confirme à Saïmka; elle veut les surprendre, elle ne permet qu'à Smoloff de la suivre. Oh! comme son cœur palpite en traversant la forêt, en approchant des rives du lac, en reconnaissant chaque arbre, chaque rocher; elle aperçoit la cabane paternelle, elle s'élance... Elle s'arrête, la violence de ses émotions l'épouvante, elle recule devant trop de joie. Ah! misère de l'homme, te voilà bien tout entière! Nous voulons du bonheur, nous en voulons avec excès, et l'excès du bonheur nous tue, nous ne pouvons le supporter. Élisabeth, s'appuyant sur le bras de Smoloff, lui dit: „Si j'allais trouver ma mère malade!“ Cette crainte, qui venait se placer entre elle et ses parents, tempéra la félicité qui l'accablait, et lui rendit toutes ses forces. Elle court, elle touche au seuil, elle entend des voix, elle les reconnaît, son cœur se serre, sa tête se perd, elle

appelle ses parents: la porte s'ouvre, elle voit son père; il jette un cri: la mère accourt, Élisabeth tombe dans leurs bras. „La voilà! s'écrie Smoloff, la voilà qui vous apporte votre grâce; elle a triomphé de tout, elle a tout obtenu.“

Ces mots n'ajoutent rien au bonheur des exilés, peut-être ne les ont-ils pas entendus; absorbés dans la vue de leur fille, ils savent seulement qu'elle est revenue, qu'elle est devant leurs yeux, qu'ils l'ont retrouvée, qu'ils la tiennent, qu'ils ne la quitteront plus; ils ont oublié qu'il existe d'autres biens dans le monde.

Longtemps ils demeurent plongés dans cette extase, ils sont comme éperdus, on les croirait en délire; ils laissent échapper des mots sans suite, ils ne savent ce qu'ils disent; ils cherchent en vain des expressions pour ce qu'ils éprouvent, ils n'en trouvent point; ils pleurent, ils gémissent, et leurs forces, comme leur raison, se perdent dans l'excès de leur joie.

Smoloff tombe aussi aux pieds des exilés. „Ah! leur dit-il, vous avez plus d'un enfant. Jusqu'à ce moment Élisabeth m'a nommé son frère, mais à vos genoux peut-être me permettra-t-elle d'aspirer à un autre nom. „La jeune fille prend la main de ses parents, les regarde, et leur dit: „Sans lui je ne serais point ici peut-être; c'est lui qui m'a conduite aux genoux de l'empereur, qui a parlé pour moi, qui a sollicité votre grâce, qui l'a obtenue; c'est lui qui vous rend votre patrie, qui vous rend votre enfant, qui me ramène dans vos bras. O ma mère! dis-moi comment doit se nommer ma reconnaissance? ô mon père! apprends-moi comment je pourrai m'acquitter?“ Phédora, en pressant sa fille contre son sein, lui répondit: „Ta reconnaissance doit être l'amour que j'ai pour ton père.“ Springer s'écria avec enthousiasme: „Le don d'un cœur comme le tien est au-dessus de tous les bienfaits, mais Élisabeth ne saurait être trop généreuse.“ La jeune fille

alors, unissant la main du jeune homme à celles de ses parents, lui dit avec une modeste rougeur: „Vous promettez de ne les quitter jamais? — Mon Dieu! ai-je bien entendu? s'écria-t-il; ses parents me la donnent, et elle consent à être à moi.“ Il n'acheva point, il pencha son visage baigné de larmes sur les genoux d'Élisabeth; il ne croyait pas que, dans le ciel même, on pût être plus heureux que lui: et l'ivresse de cette mère qui revoyait son enfant, le tendre orgueil de ce père qui devait la liberté au courage de sa fille, l'inconcevable satisfaction de cette pieuse héroïne qui, à l'aurore de sa vie, venait de remplir le plus saint des devoirs, et ne voyait plus aucune vertu au-dessus de la sienne; tous ces biens réunis, tous ces bonheurs ensemble ne lui semblaient pas pouvoir égaler le bonheur qu'il devait au seul amour.

Maintenant, si je parlais des jours qui suivirent celui-là, je montrerais les parents s'entretenant avec leur fille des cruelles angoisses qu'ils ont endurées pendant son absence; je les montrerais écoutant, avec toutes les émotions de l'espérance et de la crainte, le récit qu'elle leur fait de son long voyage; je ferais entendre les bénédictions du père en faveur de tous ceux qui ont secouru son enfant; je ferais voir la tendre mère montrant, attachée sur son cœur, comme la seule force qui avait pu la faire vivre jusqu'à cet instant, la boucle de cheveux envoyée par Élisabeth; je dirais ce que les parents éprouvèrent le jour que l'exilé se présenta dans leur cabane pour leur apprendre le bien que leur fille lui avait fait; je dirais les larmes qu'ils versèrent au récit de sa détresse, les larmes qu'ils versèrent au récit de sa vertu; enfin, je raconterais leurs adieux à cette cabane sauvage, à cette terre d'exil, où ils ont souffert tant de maux, mais où ils viennent de goûter une de ces joies d'autant plus vives et plus pures, qu'elles s'achètent par la douleur et naissent du sein des larmes; semblables aux rayons du soleil, qui ne sont jamais plus éclatants que

quand ils sortent de la nue pour se réfléchir sur des champs trempés de rosée.

Pure et sans tache comme les anges, Élisabeth va participer à leur bonheur, elle va vivre comme eux d'innocence et d'amour. O amour! innocence! c'est assurément de votre éternelle union que se compose l'éternelle félicité.

Je n'irai pas plus loin. Quand les images riantes, les scènes heureuses se prolongent trop, elles fatiguent, parce qu'elles sont sans vraisemblance; on n'y croit point; on sait trop qu'un bonheur constant n'est pas un bien de la terre. La langue, si variée, si abondante pour les expressions de la douleur, est pauvre et stérile pour celles de la joie; un seul jour de félicité les épuise. Élisabeth est dans les bras de ses parents; ils vont la ramener dans leur patrie, la replacer au rang de ses ancêtres, s'enorgueillir de ses vertus, et l'unir à l'homme qu'elle préfère, à l'homme qu'ils ont eux-mêmes trouvé digne d'elle. C'en est assez, arrêtons-nous ici, reposons-nous sur ces douces pensées. Ce que j'ai connu de la vie, de ses inconstances, de ses espérances trompées, de ses fugitives et chimériques félicités, me ferait craindre, si j'ajoutais une seule page à cette histoire, d'être obligée d'y placer un malheur.

FIN D'ÉLISABETH.

VOCABULAIRE.

Abaisser, va. to abase; lower; let down; bring down; humble.
s'—, vr. to fall; sink; cringe.
abandon, sm. abandoning; destitution; negligence; resignation.
abandonner, va. to forsake; give over; leave off; deliver up; let loose; desert.
abattement, sm. dejection.
abattre, va. pull down; abate; afflict.
s'—, vr. to despond.
abime, sm. abyss.
abimer, va. to whelm; to destroy.
s'—, vr. to ruin one's self.
abondant, e. a. abundant.
abord, sm. access; attack.
d'abord, ad. first; at first; at first sight..
aborder, va. to accost; board; land; attack; resort to.
aboutir, vn. to border on; to end.
abri, sm. shelter; harbourage.
abriter, va. to shade, to shelter, defend.
absolu, e, a. absolute, arbitrary.
absorber, va. to absorb; swallow up.
abus, sm. abuse; error; fraud.
abuser, va. to abuse; to deceive.
s'—, vr. to mistake.
accabler, va. to overwhelm; crush; oppress; tire; overpower.
accélérer, va. to accelerate, hasten.
accepter, va. to accept, receive.
accès, sm. access; a fit.
accessible, 2. a. accessible.
accident, sm. accident; chance.
acclamation, sf. --tion; shout, huzza.
accomplir, va. to accomplish; fulfil.

accord, sm. agreement, concord.
accorder, va. to grant; reconcile.
accourcir, to shorten, abridge.
accourir, vn. to run to.
accoutumer, va. to accustom.
accueil, sm. reception.
accueillir, va. to receive; overtake.
accuser, va. to accuse; indict.
acquitter, va. to clear, acquit.
s'—, vr. to perform, fulfil, pay off.
action, sf. action; battle; suit at law.
admettre, va. to admit; allow of.
admiration, sf. —tion, wonder.
admirer, va. to admire.
adopter, va. to adopt.
adorer, va. to adore, worship.
adoucir, to soften; appease; tame; mitigate.
s'—, va. to relent, grow milder.
adresser, v. to address; direct; hit the mark.
s'—, va. to apply.
adroitement, ad. dexterously.
adversité, sf. adversity.
affamer, va. to famish, starve.
affection, sf. affection; love.
affliction, sf. affliction.
affliger, va. to afflict; vex; grieve. [flow.
affluer, vn. to resort; abound;
affoiblir, va. to weaken; allay.
s'—, vr. to grow weak.
affreux, *se*. a dreadful, hideous.
afin que, c. to the end that.
— de, in order to.
agir, va. to act; do; deal; have an influence; behave; negociate.
agitation, sf. —tion.
agiter, va. to agitate, move, stir; to disturb, disorder; to debate.
agneau, sm. a lamb.
agrémens, sm. pl. ornaments; charms; music and dancing in a play.
agriculture, sf. —ture.
aide, sf. aid, help.
aigle, sm. eagle.
aiguille, sf. needle.
ailleurs, ad. elsewhere; besides.
d'ailleurs, moreover; besides from another place o cause.
ainsi, ad. so; thus; just so.
air, sm. air; vent; win tune; manner; way.
aisance, sf. ease; com tency.
aise, 2. a. glad; joyful.
—, sf. ease; convenie leisure.
a l'aise, ad. easily, co tably.
ajouter, va. to add, sul
alègre, 2. a. brisk, che
alliance, sf. alliance; af

allumer, va. to light; kindle.
alors, ad. at that time; then.
altérer, va. to cause thirst: to disorder, alter; adulterate.
amas, sm. heap; pile.
amasser, va. heap up; gather; hoard.
ambitieux, *euse*. a. ambitious.
amener, va. to bring; cause, induce.
amer, *e*. a. bitter; grievous.
amertume, sf. bitterness; grief; hatred.
amonceler, va. to heap up.
ancêtres, sm. pl. ancestors.
anéantir, vn. to annihilate.
ange, sm. angel.
angélique, 2. a angelical.
angle, sm. angle.
angoisse, sf. anguish, pang.
animer, va. to animate; enliven.
anneau, sm. ring; curled lock of hair.
antique, a. s. antique, ancient.
antre, sm. den; cave, cavern.
anxiété, sf. anxiety, anguish.
apaiser, va. to appease, quiet.
s'—, vr. to be appeased.
apercevoir, va. to perceive; discover. [ginal note.
apostille, sf. postscript; mar-
apôtre, sm. an apostle.
appartenir, vn. to appertain, belong.
appas, sm. charms; allurements. [hend; fear.
appréhender, va. to appre-
apprendre, va. to learn; to teach; hear; inform; discover.
apprêter, va. to prepare; dress.
approbation, sf. —tion; consent.
approche, sf. approach.
approcher, va. to approach; to bring or draw near.
approuver, va. to approve; consent.
appui, sm. support; prep; protection; help; protector, defender.
appuyer, va. to support, prop.
apre, 2. a. tart; rough; eager; hard.
arbrisseau, sm. shrub; small tree.
arc, sm. a bow; arch; section.
arctique, 2. a. arctic, north.
ardent, *e*. a. ardent; fiery, eager.
ardeur, sf. ardour; heat; zeal.
aride, 2. a. arid, withered; barren. [then.
armer, va. to arm; to streng-
armoise, sf. mugwort; mothwort.
arracher, va. to pull, pick, pluck out or up; to wrest from.
arroser, va. to water; baste.
asile, sm. asylum; shelter.
aspirer, v. to aspirate; attract.
assentiment, sm. assent.

asseoir, va. to set; lay; assess.
s'—, vr. to sit down.
asservir, va. to subdue; enslave.
asservissement, sm. bondage, slaver.
assister, v. to assist, help.
associer, va. to associate; admit.
s'—, vr. to associate with.
assomption, sf. assumption.
assurance, sf. —ance; safety; confidence; trust; boldness; insurance.
assurément, ad. assuredly.
assurer, va. to assure; insure; encourage, strengthen, prop.
astre, sm. a star.
attacher, va. to tie; fasten; apply; endear; allure; attach.
s'—, vr. to apply one's self; to stick to.
atteindre, vn. to reach; attain.
atteinte, sf. blow; hurt; fit.
attendre, va. to wait; expect.
s'—, vr. to rely upon; to expect.
attendrir, va. to soften; affect.
attendrissement, sm. relenting.
attendu, pr. for, on account [of.
attente, sf. expectation; hope.
attention, sf. attention; care.
attester, va. to attest; call to witness.
attirer, va. to attract; draw.
attitude, sf. attitude, posture.
attrait, sm. allurement; bait.
attraper, va. to catch; hit; get; cheat; reach; overtake; surprise.
attribuer, va. to attribute; ascribe.
attrister, va. to grieve; afflict.
aube, sf. day-break.
aubépine, sf. hawthorn, whitethorn.
audace, sf. boldness; audacity.
au-delà, pr. on the other side.
augmenter, va. to augment, increase.
Auguste, 2. a. august; royal.
aumone, sf. alms, charity.
aune, sf. an ell.
auprès, pr. near; about; by; at.
—, ad. hard by; close by.
aurore, sf. dawn; the east.
Austral, e. a. southern, austral.
autant, ad. as much, so much, so many.
autel, sm. altar.
auteur, sm. author; maker; writer; owner; inventor.
autorité, sf. authority; power.
autrui, sm. others, other people.
avance, sf. advance, projection.
d'avance, ad. before-hand.
avancer, va. to advance; set forth.

avantage, sm. advantage; endowment; privilege; honour; victory.
avare, 2. a. avaricious, covetous.
avarice, sf. —rice, covetousness.
avenir, sm. a summons; the future.
a l'avenir, ad. henceforth, in future.
aveu, sm. confession; consent.
avidement, ad. eagerly.
avilir, va. to abase; disparage.
aviron, sm. an oar.
avis, sm. advice; opinion; project.
avouer, va. to own, avow.
azur, sm. lapis lazuli; azure.
azuré, *e*. a. sky-coloured.

Baigner, va. to bathe; soak; to water.
baisser, v. to let down; bow; stoop; lower.
balancer, v. to balance, poise; hesitate; fluctuate.
ballot, sm. a pack or bale of goods.
bannir, va. to banish; outlaw.
bas, *se*. a. low; shallow; base; mean.
bas-fond, sm. ma. a flat, a shoal.
bateau, sm. boat.
batelier, sm. waterman.
bâtir, va. to build; to baste.
bec, sm. beak, bill; nib; snout.
bécasse, sf. wood-cock.
besoin, sm. want, need.
bétail, sm. cattle.
bienséance, sf. decency; conveniency.
bière, sf. beer; a coffin.
bijou, sm. jewel; trinket.
bise, sf. north-east wind.
bluet, sm. the corn-flower.
bois, sm. wood; a forest; deer's horns.
boisson, sf. drink, drinking.
bonnet, sm. a cap, bonnet.
border, va. to edge, to border.
boréal, *e*. a. northern.
borne, sf. land-mark, limit; post.
borner, va. to bound; limit; end.
bosquet, sm. thicket; grove.
botanique, sf. botany.
botte, sf. boot; bunch; thrust; hank.
boucle, sf. buckle; curl; ring.
boue, sf. dirt, mud, clay.
bouffée, sf. puff; blast.
bouleau, sm. a birch-tree.
bouleversement, sm. total overthrow.
bouleverser, va. to overthrow.
bourgeon, sm. a bud.
bourreau, sm. hangmann.
bouton, sm. bud.
boutonner, va. to button.
branchage, sm. branches, boughs.
branche, sf. branch, bough.

braver, va. to brave; to bully.
briser, v. to break; split; dash; brusse; rend; destroy; fall out.
broderie, sf. embroidery.
brouillard, sm. mist.
bruit, sm. a noise; rumour, report, hearsay; clamour, dispute; fame.
brûler, va. to burn, scorch; blast.
brume, sf. a fog at sea.
brun, *e*. a. s. brown; dusky; dun.
brusquement, ad. bluntly; hastily.
bruyère, sf. heath; broom.
bûcher, sm. wood-house; funeral pile.
buisson, sm. bush; thicket.
but, sm. a butt, mark; aim, design.

Ça et là, ad. here and there; up and down; this way and that way.
cabane, sm. cot, cottage; cabin.
cabaret, sm. public-house; tea-board.
cacher, va. to hide; conceal; cover.
cachet, sm. seal, signet.
cachot, sm. a dungeon.
caillou, sm. a flint, flint-stone.
caisse, sf. chest; cash.
calculer, va. to calculate, sum up.
calice, sm. chalice, calice; cup.
calme, 2. a. calm, quiet, still.
calmer, va. to calm; appease; pacify.
calomnie, sf. calumny, slander.
campanelle, sf. the bell-flower.
canard, sm. drake, duck.
capable, 2. a. capable; able, apt.
capacité, sf. —city; ability, skill.
capital, sm. capital.
caresser, va. to caress, soothe.
carreau, sm. the pavement. the ground; a square pane; garden-bed.
cas, sm. a case; fact; chance; value.
cause, sf. cause; reason, motive.
causer, v. to cause.
cavité, sf. hollowness; cavity.
céder, v. to cede; give up; yield.
ceindre, va. to inclose; put on; gird.
ceinture, sf. girdle; the waist.
ceinturon, sm. a belt, girdle.
célébrité, sf. celebrity; solemnity.
céleste, 2. a. celestial, heavenly.
cendre, sf. ashes; cinder.
centaine, sf. a hundred.
cercle, sm. a circle; assembly.
cercueil, sm. a coffin.
certitude, sf. certainty; stability.

cesse, sf. ceasing; intermission.
cesser, v. to cease, leave off.
chagrin, sm. grief, vexation.
chaine, sf. chain; warp; bondage.
chaire, sf. a pulpit; professorship.
chaise, sf. a chair; seat.
chaleur, sf. heat, warmth; zeal.
champ, sm. a field; matter, subject.
champignon, sm. mushroom.
chanceler, vn. to totter; to waver.
changement, sm. change; alteration.
changer, v. to change; alter; barter.
chant, sm. singing; tune; song; cants.
chanter, va. to sing; crow; praise.
chardon, sm. thistle.
charette, f. cart. [burden.
charger, va. to charge; load;
chariot, sm. waggon; cart.
charitable, 2. a. charitable, merciful.
charité, sf. charity; alms.
charme, sm. charm; spell.
charrette, sf. a cart.
charrier, va. to carry in a cart; to carry along with it.
chasse, sf. hunting; chase; game.
chasser, va. to hunt; drive away; chase, pursue.
château, sm. a castle *or* seat.
chatiment, sm. chastisement.
chaton, sm. a kitten.
chaumière, sf. a thatched cottage.
chaussure, sf. any covering for the leg and foot.
chauve, 2. a. bald, bald-pated.
cheminer, vn. to walk *or* go.
chêne, sm. an oak.
chérir, va. to cherish, love.
chevelure, head of hair.
cheveu, sm. a hair; fibre; thread.
chimérique, 2. a. —rical; fanciful.
Chine, sf. China.
Chinois, *e*. a. Chinese.
choc, sm. shock; dashing; onset; clashing; (ma.) surge.
choisir, va. to choose; elect; select.
choix, sm. choice; option.
choquer, v. to shock; offend; dash; clash; touch glasses; (ma.) to surge.
chrétien, *ne*. a. s. christian.
chute, sf. fall; disaster.
cigogne, sf. a stork.
cime, sf. top; ridge; height.
cimetière, sm. a church-yard.
circonstance, sf. circumstance. [round.
circulaire, 2. a. circular;
cité, sf. a city. [bright.
clair, *e*, a. clear, light, thin,
clé, *clef*, sf. a key.

clémence, sf. clemency, mercy.
clergé, sm. clergy.
cloche, sf. a bell.
clocher, sm. steeple.
clou, sm. nail.
coin, sm. corner.
colère, sf. anger, passion, choler.
collége, sm. college, great school.
coller, va. to paste, glue.
collier, sm. necklace, collar.
colline, sf. a hill, an eminence
colombe, sf. a dove, scantling.
colon, sm. a planter, settler.
colonne, sf. a column, pillar.
combat, sm. a fight, battle, conflict.
combattre, v. to fight, combat, oppugn, contend with.
commencer, va. to begin, commence.
commerce, sm. —merce, intercourse.
commettre, va. to commit, to perpetrate, intrust, appoint
commisération, sf. —tion, pity.
communauté, sf. —nity, corporation.
compagne, sf. a female companion.
comparaison, sf. comparison
comparaître, vn. to appear, make one's appearance in court. [pity.
compassion, sf. compassion,
compenser, va. to compensate.
complaisance, sf. complaisance.
complet, *e*, a. complete, perfect.
composer, v. to compose, compound.
comprendre, va. to comprehend.
compromettre, v. to compromise, to expose, bring into question.
compte, sm. account, value.
compter, va. to count, settle accounts, charge, reckon value.
concentrer, va. to concentrate
concert, sm. concert, union.
concevoir, va. to conceive, imagine, comprehend.
concourir, vn. to concur, to contribute.
concours, sm. concourse, concurrence, competition.
condition, sf. —tion, service, proffer.
conduire, va. to conduct lead, steer, drive, convey escort.
conduite, sf. conduct, behaviour.
confiance, sf. confidence, trust.
confidence, sf. intimacy, privity, trust.
confier, va. to intrust, to consign.
confondre, va. to confound.

confus, *e*. a. confused, perplexed.
congé, sm. leave, discharge, warning, play-day, nonsuiting.
conjurer, va. to conspire, to conjure.
connaissance, sf. knowledge, cognizance, acquaintance, judgment.
conquérant, sm. a conqueror.
consacrer, va. to consecrate, devote.
conscience, sf. conscience.
conseil, sm. counsel, council, advice.
consentement, sm. consent.
consentir, vn. to consent.
conserver, va. to conserve, preserve.
considérable, 2. a. —able, important.
considération, sf. —tion, esteem.
considérer, va. to consider, to esteem.
consoler, va. to console, comfort.
conspirer, va. to conspire, plot.
constance, sf. constancy, firmness. [certain.
constant, *e*. a. constant,
construire, va. to construct, build, construe, frame, make.
consulter, v. to consult, to advise. [to waste.
consumer, va. to consume,
contenance, sf. capaciousness, extent, appearance, countenance.
contenir, va. to contain, to repress.
se —, vr. to refrain, forbear.
contenter, va. to content, satisfy.
se —, vr. to be contented, satisfied.
continent, sm. continent, main land.
continuer, va. to continue, go on.
contraindre, va. to constrain, to straiten, incommode, to compel.
contrainte, sf. constraint, force.
contrée, sf. country, region.
contrevenir, vn. contravene, infringe.
convaincre, va. to convince, to convict.
conversion, sf. conversion, change.
convoi, sm. convoy, funeral.
convulsif, *ve*, a. convulsive.
cornouiller, sm. cornel-tree.
corset, sm. corset, boddice, stays.
cortège, sm. retinue, train, procession.
côte, sf. a rib, coast, declivity.
côté, sm. side, side-way, party
coteau, sm. hillock, a little hill. [soft, downy.
cotonneux, *se*, a spungy,

couchant, a. m. sm. setting, the west.
couche, sf. a bed, bedstead.
coude, sm. the elbow, any angle.
coudoyer, va. to elbow, to push.
couler, v. to flow, run.
coup, sm. blow, wound, throw, act, time, bout, move, aim, hit.
coupable, 2. a. culpable, guilty.
couper, va. to cut, cut off or out.
cour, sf. court.
courant, sm. current, stream, tide. *Tout courant*, ad. readily, easily.
courber, va., to bend, to bow.
couronnement, sm. coronation, accomplishment, crown-work, cope.
cours, sm. course, term, airing place.
course, sf. course, running, race.
couteau, sm. a knife.
coûter, vn. to cost, stand in, to be painful or troublesome.
coutume, sf. custom, habit, toll.
couvent, sm. a convent, monastery.
crainte, sf. fear, awe.
craintif, *ve*, a. fearful, timorous.] [boast.
craquer, va. to crack, snap,
créer, va. to create, to form, invent.
crépuscule, sm. twilight.
creuser, v. to dig, to hollow.
creuse, a. hollow, deep.
crime, sm. crime, sin, fault.
croisée, sf. window.
croiser, va. to cruise, cross.
croître, vn, to grow, increase.
croix, sf. a cross.
cuir, sm. leather, hide, skin.
cuisine, sf. kitchen.
curieux, *se*, a. s. curious.
curiosité, sf. curiosity.
cygne, sm. a swan.
cyprin, m. carp.
cystise, m. bean-trefoil.

Daigner, vn. to dign, vouchsafe.
dais, sm. a canopy.
débattre, va. to debate, argue, contend.
déborder, va. to take off the hem or border.
se —, vr. to overflow.
débout, ad. up, standing, upright.
débris, sm. wreck, ruins.
début, sm. the lead, the beginning of an enterprise, first appearance. [cover.
déceler, va. to disclose, discover.
déchaîner, va. to unchain, to incense. [defame.
déchirer, va. to tear, rend, defame.
décider, va. to decide, resolve, define, make an end of, terminate.

decliner, v. to decline, decay.
découper, va. to cut into flowers or figures, to pink, to carve.
dédaigner, v. to disdain, scorn.
dédier, va. to dedicate.
défaillance, sf. fainting, swoon.
défier, va. to defy, to challenge.
se—, vr. to mistrust, suspect.
dégager, va. to disengage, redeem.
délai, sm. a delay, adjournment.
délaisser, va. to forsake, abandon.
délayer, va. to dilute, to temper.
délier, va. to untie, loose, absolve.
délire, sm. delirium, raving.
délivrance, sf. deliverance, delivery.
délivrer, va. to deliver, release.
démarche, sf. step, gait, proceeding.
denier, sm. money, interest, farthing.
dénuer, va. to bereave, strip.
déplaire, vn. to displease.
déployer, va. to display, exhibit.
dépouiller, va. to strip, get in the crop, to plunder, bereave. [deprived.
dépourvu, *e*. a. unprovided,
déraciner, va. to root up; eradicate.
dernier, *e*. a. last, the lowest, highest.
dérober, va. to rob, steal, take away, deprive, divest, hide.
désagrément, sm. disagreeableness.
désastre, sm. a disaster, mischance.
désolation, sf. —tion, devastation.
désormais, ad. henceforth, hereafter.
dessein, sm. design, intention, plan; *à dessein*, ad. on purpose, designedly; — *que*, c. that, to the end that.
dessin, sm. drawing, plan, pattern. [doom.
destinée, sf. destiny, fate,
détacher, va. to detach, take off, undo, untie.
détour, sm. a turning, winding, evasion, subterfuge.
détresse, sf. distress, sorrow.
détruire, va. to destroy, demolish.
dévancer, va. to go before, out-run. [unravel.
développer, va. to develop,
deviner, va, to divine, guess.
dévoiler, va. to unveil, discover.
dévorer, va. to devour, consume. [cate.
dévouer, va. to devote, dedi-

diminuer, va. to diminish, lessen.
disjoindre, va. to disjoin, separate.
disperser, va. to disperse, scatter.
dissimuler, va. to dissemble.
dissiper, va. to dissipate, scatter.
distraction, sf. —tion, separation, absence of mind, diversion.
divin, e. a. divine, god-like, excellent.
domanial, e. a. belonging to a domain.
dompter, va. to subdue, to tame.
dorer, va. to gild.
dos, sm. the back, a ridge.
dossier, sm. back of a seat, headboard of a bed.
douter, vn. to doubt, question
drap, sm. cloth, woollen cloth, a sheet.
droit, e. a. straight, right, just, upright. [firm.
durcir, va. to harden, make
—, vn.; *se* —, vr. to grow hard
durer, vn. to last, hold out, endure.
dureté, sf. hardness, firmness, harshness, roughness, obduracy, cruelty.

Eau, sf. water, rain.
ébène, sf. ebony, ebon.
eblouir, va. to dazzle, beguile, seduce.
ébranler, va. to shake, disturb
s'—, vr., to move, give way.
ecaille, sf. seale or shell, shell-fish.
écarter, va. to disperse, to remove, mislead, scatter.
échapper, v. to escape, to slip, to drop.
échauffer, va. to heat, to warm, to animate, enliven.
—, vn. to grow hot, get warm.
éclair, sm. lightning, flash of lightning.
éclaircir, va. to clear, clarify, to elucidate.
éclat, sm. pomp, brightness.
éclater, vn. to burst, crack, to shine, glitter, to blaze out, break out.
écorse, sf. bark, shell, peel, outside.
s'écouler, vr., to flow, to slide away.
s'écrouler, vr. to fall down, to give way.
écureuil, sm. a squirrel.
effacer, va. to efface, deface, blot out.
effilé, e. a. slender, unwoven.
s'efforcer, vr. to strive, endeavour.
effrayant, e. a. frightful, dreadful.
effrayer, va. to frighten, terrify.
effroi, sm. fright, fear, terror.
effroyable, 2. a. frightful, hideous. [flowing.
effusion, sf. effusion, over-

égaré, *e*. a. wandering, wild.
égide, sf. ægis, Pallas's shield.
élan, sm. an elk.
s'élancer, vr. to shoot forward, rush upon.
élévation, sf. —tion, preferment.
élite, sf. choice, prime, best part.
éloigner, va. to remove, alienate.
s'embarquer, vr. to embark, go on shipboard.
embellir, va. to embellish, adorn.
—, vn. to grow handsome.
embouchure, sf. mouth of a river, bridle-bit, mouthpiece, socket.
embraser, va. to set on fire, inflame.
s'—, vr. to take fire, to burn.
emmener, va. to carry away, to lean. [excite.
émouvoir, va. to move, affect,
s'emparer, vr. to seize upon.
empêcher, va. hinder, obstruct, oppose.
empirer, va. to make worse.
emploi, sm. use, employment, office.
employer, va. to use, to employ.
emporter, va. to carry away, out off, excel, prevail, obtain.
s'empresser, vr. to be eager.
enchaîner, va. to chain, connect.
enchantement, sm. enchantment.
enchanter, va. to enchant, delight.
enclos, sm. an inclosure.
encourir, vn. to incur.
endormir, va. to lull asleep, to coax, wheedle, to deceive, benumb.
endroit, sm. place, part, passage.
endurer, va. to endure, suffer.
enfermer, va. to shut in, to lock up, to inclose, to comprehend.
enfoncer, v. to break open, to thrust in, to rout, to sink, to dip.
enfumer, va. to besmoke, to smoke.
enlever, va. to lift up, to raise, carry off, take away, engross.
s'enorgueillir, vr. to grow proud, be proud of.
enrichir, va. to enrich, to embellish.
ensevelir, va. to bury.
entasser, va. to heap up, to crowd.
enterrement, sm. interment, burial.
entourer, va. to surround, encompass.
entours, sm. adjacent parts.
entrailles, sf. pl. entrails, bowels.
entraîner, va. to drag, to hurry away.

entrecouper, va. to traverse, interrupt.
entrefaites (sur ces), meanwhile.
entrevoir, va. to have a glimpse of.
envahir, va. to invade, to usurp.
envelopper, va. to wrap up, hem in, cover.
envi (à l'), ad. with emulation.
envie, sf. envy, desire, flaw, mole.
envier, va. to envy.
environ, pr. about, thereabout.
environs, sm. pl. adjacent parts.
environner, va. to environ, surround.
épaisseur, sf. thickness, density.
s'épanouir, vr. to blow or open, to bloom, blossom, spread, to cheer up.
épargner, va. to spare, to save
épars, *e*. a. scattered, dispersed.
éperdu, *e*. a. dismayed, distracted.
épervier, sm. sparrow-hawk, sweep net, a kind of bandage.
épine, sf. thorn, thorn-bush, prickle, intricacies, difficulties.
épineux, *se*, a. thorny, difficult.
épouvantable, 2. a. dreadful.
épouvanter, va. to frighten, terrify.
épreuve, sf. trial, proof, essay.
éprouver, va. to try, to prove.
épuiser, va. to drain, exhaust.
équité, sf. equity.
espèce, sf. species, kind, case.
essayer, v. to try, attempt, to assay.
essuyer, va. to wipe, dry up, bear, endure, to be exposed to.
est, sm. the East.
s'éteindre, vr. to go out, to abate.
étendre, va. spread, extend, stretch, enlarge, to diffuse, dilate.
éternel, *le*, a. eternal, everlasting.
éternité, sf. eternity, future state.
étonner, va. to astonish, surprise.
s'—, vr., to wonder, be astonished.
étouffer, va. to stifle, smother, choke.
étrange, 2. a. foreign, strange, silly.
étranger, *e*. a. foreign, strange.
étreinte, sf. binding, wringing close.
étroit, *e*. a. narrow, close, strict.
étude, sf. study, learning.
étudier, va. to study, read, observe.
s'évanouir, vr. to swoon, to vanish.

éveiller, va. to awaken, to rouse.
évènement, sm. event, end, issue.
évidence, sf. evidence, proof.
éviter, va. to avoid, shun, escape.
exactitude, sf., exactness, accuracy.
exagérer, va. to exaggerate.
exception, sf. exception.
excès, sm. excess, riot, abuse.
s'exfolier, vr. to exfoliate, scale off.
exhaler, va. to exhale, to evaporate.
exiger, va. to require, to exact.
expirer, vn. to expire, die, end.
exposer, va. to expose, set forth.
exquis, *e*. a. exquisite, fine, rare.
extase, sf. ecstacy, rapture, trance.
extrémité, sf. —ty, strait, misery.

Face, sf. face, front, appearance; *faire face*, va. to face, to oppose.
faîte, sm. top, ridge, summit.
fange, sf. mire, mud, dirt, filth
fangeux, *se*, a. miry, muddy, dirty.
fardeau, sm. burden, load, weight.
farine, sf. meal, flour, grist; *folle-farine*, mill-dust.
farouche, 2. a. wild, savage, stern.
faveur, sf. favour, kindness.
favorable, 2. a. favourable, kind.
feindre, va. to feign, dissemble.
feinte, sf. feint, pretence.
fendre, va. to cleave, split, crack, rip up, break through.
fente, sf. a cleft, chink, crevice.
fétide, 2. a. fetid, stinking, rank.
feuillage, sm. leaves, foliage.
fiction, sf. fiction, lie, falsehood.
fier, *e*, a. proud, haughty, noble.
—, to entrust, to trust one.
se —, vr. to rely on, trust to.
fierté, sf. pride, haughtiness.
figue, sf. a fig.
filet, sm. net, thread, filament, fillet.
flambeau, sm. a flambeau, link, torch, a candlestick, a firebrand.
flaque, sf. plash, pond, swamp
flatter, va. to flatter, please.
fléchir, va. to bend, soften, appease.
—, vn. to bow, to bend, to submit.
flétrir, va.; *se* —, vr. to fade, brand.
fleuraison, sf. blossoming, season.

flexible, 2. a. flexible, pliable.
flocon, sm. flake, flock, tuft, lock.
flot, sm. a wave, tide, a multitude.
flotter, vn. to float.
foi, sf. faith, proof, testimony.
folie, sf. folly, madness.
fonder, va. to found, ground.
fondre, va. to melt, dissolve, to cast.
—, vn. to dissolve, to sink, to fall away.
forteresse, sf. a fortress.
fortifier, va. to fortify, to strengthen.
fosse, sf. grave, pit, hole.
fossé, sm. ditch, moat, long trench.
fournir, va. to furnish, to supply.
—, vn. to serve the turn, to suffice.
fourré, *e*. a. fured.
fourrure, sf. a fur, fur lining.
fracas, sm. crash, clatter, noise.
fracasser, va. to break in pieces.
fragile, 2. a. frail, fragile, brittle.
fraîchement, ad. cooly, newly, freshly.
frais, *fraîche*, pl. charges, expenses, cost. [sincere.
franche, a. free, frank,
frayeur, sf. fright, dread, fear
frêle, 2. a. frail, weak, brittle.
frémir, vn. to shudder, to tremble, to chafe, to roar, to simmer.
frémissement, sm. a shuddering, horror, trembling, humming, roaring.
frontière, sf. frontiers, borders.
fugitif, *ve*, a. s. fugitive, a runaway.
fumée, sf. smoke, steam, vapour.
funèbre, 2. a. funereal, dark, dismal.
funeste, 2. a. fatal, unfortunate.
fusée, sf. rocket, squib.
fusil, sm. fusil, firelock.

Gage, sm. pawn, token, pledge.
gagner, va. to get, gain, win, bribe.
—, vn. to get to, reach, spread
gain, sm. gain, lucre, profit, winning.
gaîté, sf. gaiety, cheerfulness; *de gaîté de cœur*, wantonly.
galetas, sm. a garret.
Galles (le pays de), pro. Wales.
garnir, va. to furnish, to store, to stock.
geler, vn.; *se* —, vr. freeze, be frozen.
gémir, vn. to groan, to sigh, to coo.
gêner, va. to constrain, to cramp.
gerbe, sf. a sheaf.

germe, sm. bud, shoot, germ.
germer, vn. to shoot, bud.
gisant, *e*. a. lying, felled, lopped.
gîte, sm. where one lies at night, lodging.
givre, sm. rime, hoar-frost.
glace, sf. ice, looking-glace, flaw Chandelle de glace, icicle.
glacer, va. to freeze, to chill, congeal, to glaze, to stitch down.
—, vn. Se—, vr. to freeze, be frozen.
glacial, *e*. a. frozen, glacial, nipping.
glaçon, sm. a piece or flake of ice.
globe, sm. a globe, sphere.
gousse, sf. cod, husk, shell.
grabat, sm. a truckle-bed.
grain, sm. grain.
graine, sf. seed, kernel.
grave, 2. a. grave, serious, important.
graver, va. to grave, etch, imprint.
gravir, vn. to clamber up, to climb.
gré, sm. accord, will, gratitude.
Grec, *que*, a. Greek, Grecian.
grimper, vn. to climb, to clamber up.
gronder, v. to growl, to roar, to scold.
gros, *se*. a. big, pregnant, coarse, thick, rich.
grossier, *e*. a. thick, dense, coarse, rude.
grue, sf. a. crane.
Gueldre, sf. pro. Guelderland.
guérir, v. a. to cure, heal, remedy.
guide, sm. guide, leader.
guider, va, to guide, lead, conduct.

Habiller, va. to dress, to clothe.
habitude, sf. habit, acquaintance.
habituer, va. to accustom, inure.
S'—, vr. to use one's self.
haie, sf. a. hedge, fence, lane.
haine, sf. hatred.
hameçon, sm. a. fish-hook, bait.
hardi, *e*. a. bold, daring.
hardiesse, sf. boldness, courage.
hasard, sm. hazard, risk.
hasarder, va. to risk, venture.
hâte, sf. haste, speed, hurry.
hâter, va. to hasten, forward.
se —, vr. to make haste.
hausser, va. raise, shrug.
haut, sm. height, top, ridge.
hauteur, sf. height, full length, haughtiness, pride.
héritier, *e*. s. heir, heiress.
hermine, sf. ermine.
héroïne, sf. heroine.
heurter, va. to hit, knock, offend.

honte, sf. shame, modesty.
honteux, *se.* a. bashful, shameful.
horreur, sf. horror, dread, detestation, gloom, fright, antipathy.
hospitalier, *e.* a. s. —able, hospitaller.
hospitalité, sf. hospitality.
houppe, sf. a tuft, a knob, a puff.
humble, 2. a. humble, lowly, modest.
humide, 2. a humid, damp, moist.
humiliation, sf. —tion, mortification.
humilier, va. to humble, to mortify.
humilité, sf. humility, humbleness.
huppe, sf. a tuft.
hyperborée, a. — borean, northern.

Idolâtre, 2. a. s. idolatrous, idolater.
idolâtrie, sf. idolatry, paganism.
ignorer, va. to be ignorant of.
image, sf. image, likeness, idea.
imminent, e. a. imminent, impending.
impénétrable, 2. a. impenetrable.
impérial, *e.* a. imperial.
impétuosité, sf. impetuosity, fury.
impiété, sf. *impiety*.
implorer, va. to implore,; to beg.
importance, sf. —tance, consequence, d'importance, ad. very much, stoutly.
importer, v. imp. to import, concern.
imposture, sf. imposture, fraud.
impression, sf. impression, persuasion.
imprévu, *e.* a. unforeseen.
improbation, sf. —bation, disapprouving.
imprudence, sf. —dence, rashness.
impunément, ad. with impunity.
inaccessible, 2. a. inaccessible.
incendie, sm. a great fire, conflagration, combustion, broils, sedition.
incertitude, sf. incertitude, suspense.
incliner, va. to incline, to bend.
s'—, vr. to incline, bend, to stoop.
inconcevable, 2. a. inconceivable.
inculte 2. a. uncultivated, untilled.
incurable, 2. a. s. —ble, past remedy.
indépendant, e. a. independent, free.
Indes orientales, East Indies.

r, va. to indicate, ap-
.
nce, sf. —gence, for-
nce.
ble, 2. a. indelible.
ience, sf. —rience,
lity.
sf. pro Ingria.
ible, 2. a. uninhabi-
.
2. a. iniquitous, un-
.
, sf. iniquity, injus-

rablement, ad. innu-
bly. Contrat innomé,
greement.
ion, sf. inundation.
, va. to inundate,
ow.
e. a. unheard of,
ge.
e. a. uneasy, restless.
r, va. to disturb, vex,
s.
. to fret, to be dis-
ed.
ude, sf. disquiet, un-
ess.
e. a. s. mad, sense-
a fool.
le, 2. a. insensible.
e, sf. insolence, pride.
, *e*. a. insolent, proud.
rtable, 2. a. —able,
rable.
n, sf. intention, in-
purpose. [obstruct.
ter, va. to intercept,

intervalle, sm. interval, space.
intimider, va. to intimidate, terrify.
intrépidité, sf. —dity, fearlessness.
introduire, va. to introduce.
inventer, va. to invent, contrive.
inviolable, 2. a. inviolable, inviolate.
invoquer, va. to invoke, call upon.
irriter, va. to irritate, incense.
Isaïe, sm. np. Isaiah.
ivresse, sf. drunkenness, ebriety.

Jacques, sm. n. ds. b. James.
jadis, ad. of old, in old times.
jardinage, sm. gardening, gardens.
jaunâtre, 2. a. yellowish.
jaune, 2. a. sm. yellow, yolk of an egg. [shoot.
jet, sm. cast, throw, swarm,
jeter, v. to throw, cast, suppurate, swarm, shoot, spout, shed.
Se —, vr. to fall upon, get into.
joindre, va. to join, to fix, overtake.
jonc, sm. rush, osier, hoop-ring.
joug, sm. yoke, slavery, servitude.
jouir, vn. to enjoy, possess.
jouissance, sf. enjoyment, fruition.

jour, sm. day, light, day-light, life.
jucher, vn. to roost.
jugement, sm. judgment, sentence.
juger, v. to judge, try, award, believe.
jupon, sm. under petticoat.
jurer, v. to swear, to curse, to jar.
juridiction, sf. jurisdiction, province.

Kan, sm. Tartar chief.

Labourer, va. to till, dig, toil.
lac, sm. a lake.
lâche, 2. a loose, slack, faint, slothful, cowardly, base, shameful.
lambeau, sm. a rag, a shred, tatter.
lande, sf. heath, barren ground.
langueur, sf. languor, faintness.
languir, vn to languish, pine away.
Laponie, sf. pro. Lapland.
largement, ad. largely, abundantly.
largement, ad. largely, abundantly.
lasse, a. weary, wearied, tired.
lasser, va. to tire, fatigue, to weary.
lassitude, sf. lassitude, weariness.
latitude, sf. latitude.
laver, va. to wash, clean, to clear.
lendemain, sm. the next day.
lent, *e*. a. slow, dull, dilatory.
lever, v. to lift up, to raise, levy.
Se —, vr. to rise, arise.
lèvre, sf. the lip.
lien, sm. band, string, tie, brace.
lieu, sf. a league.
ligne, sf. line, race, family.
limites, sf. pl. limits, bounds.
linge, sm. linen, linen clothes, cloth.
liquide, 2. a. liquid, fluid, clear.
Lisbonne, sf. v. Lisbon.
lisière, sf. list, salvage, border, ridge.
livide, 2. a. livid, black and blue.
Livonie, sf. pro. Livonia.
livrer, va. to deliver up, to give.
se —, vr. to confide in one, to give one's self up or over.
lointain, sm. the deepening or remote part in a picture.
long, sm. length, long.
longitude, sf. longitude.
longueur, sf. length, longitude, delay.
loup, sm. wolf.
loutre, sf. an otter.
lueur, sf. light, glimmering light.

, 2. a. —brious, sor-
l.
n. to wrestle, struggle.

ime, 2. a. magnani-
.
ant, ad. now, at this

ir, va. to maintain,
d.
n, sm. maintenance,
rt, carriage, looks,
tment,
ur, sm. malefactor,
oer.
, sf. sleeve.
, va. to write word,
for.
, sm. want, lack, pri-
i.
r, v. to miss, to lose,
l, to want, to lack.
t, sm. a cloak, mantle.
sm. marsh, swamp,

ge, sm. marsh, swamp,

geux, *se*. a. marshy,
.
sf. loam, chalk, clay.
x, adj. loamy.
sf. marten, marten-

ine, sable.
, sm. mattress, cu-
.
nt, *e*. a. dissatisfied.
sm. the larch-tree.
sf. threat, menace.

menacer, va. to menace, to threaten.
ménage, sm. housekeeping, household, family, goods, housewifery.
ménager, va. to husband, manage, be tender of.
mendiant, *e*. a. s. begging, a beggar.
mendier, v. to beg, to implore.
se méprendre, vr. to mistake.
mépris, sm. contempt, scorn, disdain.
méprise, sf. mistake, blunder.
mépriser, va. to contemn, despise.
méridional, *e*. a. —dional, southerly.
mérite, sm. merit, desert, worth.
mériter, va. to deserve, procure.
merle, sm. blackbird.
merveille, sf. wonder, marvel. *A merveille*, ad. admirably well.
mesure, sf. measure, time, metre. *A mesure que*, even as.
mesuré, e. a. circumspect.
mesurer, va. to measure, to compare.
métier, sm. trade, calling, loom.
mets, sm. dish, meats, mess.
mettre, va. to put, set, lay, place. [core.
milieu, sm. middle, medium,

mille, a. sm. thousand, a mile.
millier, sm. a thousand.
miracle, sm. miracle, wonder. *A miracle*, ad. extremely well.
miroir, sm. mirror, looking-glass.
mission, sf. mission, commission.
modérer, va. to moderate, restrain, repress, abate, lessen, to pacify.
moine, sm. a monk, a friar, a sort of warming-pan.
moisson, sf. harvest, harvest-time.
moissonner, va. to reap, to gather.
monnoie, sf. money, coin, the mint, change, small money.
Moscovie, sf. e. Moscovy.
monter, v. to go or come up, rise.
monticule, sm. a. little mountain.
montrer, va. to show, teach.
morceau, sm. bit, piece, morsel.
morne, 2. a. dull, sullen, sad, morose.
motif, sm. a motive, aim, [cause.
mouchoir, sm. handkerchief.
mousse, sf. moss, froth, foam.
mouvement, sm. motion, movement, emotion.
mouvoir, va. to move, stir.
moyen, sm. means, expedient, power.
muet, *te*. a. s. dumb, mu
munificence, sf. munifice bounty.
munir, va. to supply, pro store.
muraille, sf. a wall.
mûrir, vn. to ripen, brin maturity.
mutuel, *le*. a. mutual, procal.
mystère, sm. a mystery, cret.

Nacelle, sf. a small bo wherry.
nage, sf. swimming.
nager, vn. to swim.
nain, *e*. a. s. dwarfish, d
naissance, sf. birth, nati
nappe, sf. table-cloth, skin.
natte, sf. a mat, twist.
natter, va. to twist, to p
naturel, *le*. a. natural, i rent, native.
navigable, 2. a. navigabl
navigateur, sm. —tor, n ner, sailor.
navigation, sf. naviga voyage.
naviguer, vn. to navi sail, steer.
navrer, va. to wound.
néanmoins, e. neverthe for all that.
négliger, va. to neglect, sl
négoce, sm. trade, comm
négociant, sm. merc dealer.

nid, sm. a nest.
nœud, sm. knot, intrigue, difficulty, tie, knuckle, node, knob, bond.
notifier, va. to notify, make known.
notion, sf. notion, idea, opinion.
nourrir, va. to nourish, to maintain, to feed.
nourriture, sf. food, nourishment.
nuance, sf. shadowing, shade, gradation.
nuire, vn. to hurt, prejudice, annoy.

Obéir, vn. to obey, to yield, bend.
obéissance, sf. obedience, compliance.
objection, sf. objection, difficulty.
objet, sm. object, aim, motive.
obligation, sf. obligation, duty, bond.
obliger, va. to oblige, bind, compel.
obole, sf. obole.
obscurcir, va. to darken, dim, obscure.
observer, va. to observe, watch.
obstacle, sm. obstacle, hindrance, bar.
obtenir, va. to obtain, get, acquire.
occuper, v. to take up, employ, possess, hold, to inhabit.
S'occuper, vr. to busy one's self about.
odeur, sf. odour, smell, fragrance.
offenser, va. to offend, injure.
office, sm. office, care, charge, duty.
offrande, sf. an oblation, offering.
offre, sf. offer, proffer, tender.
oie, sf. a goose.
oiseau, sm. a bird.
oisiveté, sf. idleness, laziness, sloth.
ombrage, sm. shade, umbrage.
ombrager, va. to shade, to obumbrate.
ombrageux, *se*. a skittish, suspicious.
ombre, sf. shade, darkness.
oppresser, va. to oppress.
opulence, sf. opulence, riches.
opulent, *e*. a. opulent, rich, wealthy.
orage, sm. tempest, storm, broils.
orageux, *se*. a. stormy, boisterous.
oratoire, sm. oratory, a chapel.
oreiller, sm. a. pillow.
orgueil, sm. pride, haughtiness.
origine, sf. origin, source, cause.
orme, sm. an elm.

ornement, sm. ornament, embellishment, decoration, trappings.
orner, va. to adorn, to embellish.
orphelin, *e*. a. s. an orphan.
oser, v. to dare, to be so bold as.
ossemens, sm. pl. dead men's bones.
ôter, va. take away, pull off, remove.
oubli, sm. forgetfulness, oblivion.
ouragan, sm. a hurricane, storm.
ours, sm. a bear.
outrage, sm. outrage, injury, affront.
outre, ad. further, besides.
—, pr. beyond, out of, besides, over and above.
ouvrage, sm. work, workmanship.

Page, sf. page, side of a leaf.
païen, *ne*. a. s. pagan, a heathen.
paille, sf. straw, chaff, flaw. *Feu de paille*, sudden blaze.
paisiblement, ad. quietly, peaceably.
pâle, 2. a pale, wan, sallow.
pâlir, vn. to grow or turn pale.
palissade, sf. palisade, palisado, stake, hedge-row of trees.
parchemin, sm. parchment.
parcourir, va. to travel over, to run over, to survey, to read cursorily.
pareil, *le*. a. s. like, equal, a match.
parer, v. to deck, set off, adorn.
parsemer, va. to strew, besprinkle.
partage, sm. a share, lot, division.
partager, va. to part, share, divide, to participate with, to partake of.
participer, vn. to participate, partake.
particulier, *e*. a. —lar, odd, singular. *Un particulier*, a private man.
partout, ad. everywhere.
parure, sf. attire, dress, ornament.
parvenir, vn. to arrive, reach, attain.
passage, sm. passage, way, toll.
passager, *e*. s. a passenger.
passant, sm. a passenger, a traveller. *En passant*, ad. cursorily, by the way.
passereau, sm. sparrow.
pathétique, 2. a. sm. —tic, affecting.
patte, sf. a paw, foot, flap.
pâturage, sm. pasture, pasture-ground.
payement, sm. payment, reward.
paysan, *ne*. s. peasant, coun-

an or countrywoman,
n.
f. skin, hide.
sf. peach, fishing, fi-
r.
va. to fish, to fish out.
sm. comb.
, va. to comb, to card.
, va. to draw, paint,
tray, delineate, de-
e, write.
sf. pain, penalty,
ole. *A peine*, ad.
ly, scarcely.
ile, ad. confusedly.
ie, sf. skinner's or fur-
trade, skins, furs.
nt, sm. declivity, brink,
ensity, inclination, de-
.
, v. to bend, to bow
, to incline, to recline,
ll.
v. to hang, to hang
r, v. to penetrate, go,
e.
, 2. a. laborious, hard,
ul. [ful.
se. a. pensive, thought-
f. declivity, proneness,
ce.
va. to pierce, to bore,
netrate.
va. to lose, ruin, cor-
.
n. danger, peril.
x, *se*. a. perilous, dan-
us.

permettre, va. to permit, suffer, let, allow, to tolerate, to connive at.
Perse, sf. r. Persia.
—, *Persan*, *ne*. a. Persian.
persécuter, va. to persecute, to tease.
persécution, sf. persecution, trouble.
persuader, va. to persuade, induce.
peser, va. to weigh, poize, to ponder.
peuplade, sf. colony, plantation.
peupler, va. to people.
peuplier, sm. poplar, poplar-tree.
pic, sm. peak. *a pic*, perpendicularly.
pierre, sf. stone.
piété, sf. piety, godliness.
pieux, *se*, a. pious, godly, religious.
pilier, sm. a pillar, a post, buttress.
pillage, sm. pillage, plunder, booty.
piller, va. to plunder, steal, pillage to pirate, to set a dog at one.
pin, sm. pine, the pine-tree.
piquer, va. to prick, sting, goad, to exasperate.
Se —, vr. to take it in dudgeon, to be angry.
pitié, sf. pity, compassion.
pittoresque, 2. a. picturesque.

plaine, sf. a plain, a level ground.
plainte, sf. complaint, lamentation.
plaintif, *ve*. a. plaintive, doleful.
planche, sf. plank, shelf, garden-bed, copper-plate, precedent.
plancher, sm. a floor, ceiling.
planter, va. to plant, to set, to fix.
plate-bande, sf. plat-band, border.
plier, v. to plait, fold, bend.
plonger, va. to plunge, to dip, to immerse, to dive, to duck.
plupart, sf. most, most part.
plutôt, ad. sooner, before, rather.
poche, sf. pocket, sack.
poele, sm. a stove.
poids, sm. weight, gravity, importance, consequence, plummet.
poignard, sm. a poniard, dagger.
poignée, sf. handful, grasp.
poil, sm. hair, beard. *Fair le poil*, to shave or trim.
pointe, sf. point, top, peak, pun, edge, graving tool, printer's bodkin, tartness.
poisson, sm. a fish, a quartern.
poitrine, sf. the breast, the chest.
pole.
Pologne, sf. r. Poland.
Polonais, e. a. Polish.
pomme, sf. apple.
pommier, sm. apple-tree, apple-roaster.
populeux, *se*. a populous.
port, sm. port, haven.
portée, sf. ability, power, capacity, length.
porteur, *se*. s. porter, bearer, carrier, basket-woman, postilion's horse.
poser, va. to set, place, put, lay, suppose, grant, admit.
posséder, va. to possess, enjoy, have.
poteau, sm. a post, a stake.
poule, sf. hen.
poursuite, sf. pursuit, chase, search.
poursuivre, va. to pursue: to prosecute, to put in for, to court.
Pourvu que, e. provided that.
pousser, v. to push, thrust, shove, force, shoot, jut out, drive in.
poussière, sf. dust.
prairie, sf. a meadow.
précaution, sf. precaution, prudence.
précéder, va. to precede, to go first.
précipice, sm. a precipice.
précipiter, va. to precipitate, throw or hurl headlong, to rush, hurry.
préférence, sf. preference.
préférer, va. to prefer.

prématuré, e. a. premature, too early.
préoccuper, va. prepossess, infatuate.
présage, sm. presage, sign, omen.
présager, va. to presage, to portend.
prescrire, v. to prescribe, direct, order.
pressentiment, sm. presentiment.
pressentir, va. to foresee, foreknow.
présumer, va. to presume, imagine.
prétendre, v. pretend, claim, expect, aspire to, maintain, design.
prêter, v. to lend.
prétexte, sm. pretext, pretence.
prêtre, sse. s. a. priest, priestess.
prévaloir, vn. to prevail, predominate.
prévenir, va. to anticipate, outstrip, prepossess, prejudice. *Se prévenir en faveur de quelqu'un,* to take a liking to one.
prévention, sf. —tion, prepossession.
prier, va. to pray, supplicate, implore, to entreat, invite, to beg, desire.
prière, sf. prayer, desire, request.
prison, sf. a prison, gaol.
priver, va. to deprive, bereave.
prochain, sm. a neighbour.
procurer, va. to procure, get.
prodige, sm. a prodigy, a wonder.
prodiguer, va. to lavish.
produire, va. to produce, yield, show.
produit, sm. produce, product.
profaner, va. to profane, to abuse.
proférer, va. to utter, to speak.
profession, sf. profession, declaration.
profond, e. a. deep, profound.
progrès, sm. progress, proficiency.
proie, sf. prey, booty, plunder.
projeter, va. to project, to design.
prolonger, va. to prolong, to put off.
promesse, sf. promise, note, bond.
promettre, va. to promise.
promptitude, sf. —tude, haste, passion.
prononcer, va. to pronounce, deliver.
proportion, sf. proportion, harmony.
proposer, va. to propose, to suggest.
proscrit, sm. an outlaw, fugitive.

prospérité, sf. —rity, good fortune.
se prosterner, vr. to prostrate one's self, to fall down.
prouver, va. to prove, to show.
provision, sf. provision, victuals.
prudence, sf. —dence, circumspection.
pudeur, sf. modesty, chastity.
puis, ad. then, afterwards, after that.
puissance, sf. power, might, strength.
puissant, *e*. a. powerful, lusty, rich.
punir, va. to punish, to chastise.
pureté, sf. —ness, purity.

Quant à, ad. as for, as to, concerning. *Toutes fois et quantes*, ad. whenever.
questionner, va. to ask questions.
queue, sf. tail, train.
quitter, va. to quit, forsake.

Racine, sf. root, principle, beginning.
raffale, sf. ma. sudden squall of wind.
raffermir, va. to strengthen, confirm.
ramasser, va. to gather, collect, to pick up.
rame, sf. an oar, a ream, a stake.
rameau, sm. a bough, branch.
ramener, va. to bring back, reclaim.
ramier, sm. wood-pigeon, ringdove.
rampant, sm. sort of truss.
ranimer, va. to reanimate, revive.
rapide, 2. a. rapid, swift, violent.
rapidité, sf. —ty, swiftness, celerity.
rappeler, va. to call back, recall, trace back, draw back.
rapporter, va to bring back, to report, to tell.
Se —, vr. to agree, to suit each other, join issus; to refer, relate.
raréfier, va. to rarefy; to make thin.
ras (écueil), sm. ma. shoal, race.
rassembler, va. to gather, to collect, to join together again, reassemble.
rassurer, va. to secure, to encourage.
ravage, sm. ravage, waste, havook.
ravager, va. to ravage, lay waste.
ravir, va. to ravish, to charm. *A ravir*, ad. wonderfully well.
rayon, sm. a ray, beam, furrow, spoke, radius, library shelf.
rebus, sm. repulse, rebuke, trash.

rebuter, va. to refuse with harshness, thrust away, dishearten, disquiet.
réceptacle, sm. a receptacle, shelter.
récit, sm. recital, account, relation.
réclamer, va. to claim, to beg, implore, to oppose.
reconnaissance, sf. recognition, gratitude, thankfulness, requital, recognisance, sea-mark, reconnoitring.
reconquérir, va. to reconquer.
recours, sm. recourse, redress.
recouvrir, va. to cover again.
recueillir, va. to gather, to reap, compile, infer, to receive, entertain.
reculer, va. to put back or further off, to delay, retard, to extend, enlarge.
redemander, va. to ask again.
redoubler, va. to redouble, increase, to put a new lining to.
redouter, va. to dread, to fear.
redresser, va. to rectify, to make straight again, redress, do justice.
réduire, va. to reduce, subdue, lessen.
réduit, sm. a little habitation, a byplace, nook, entrenchment.
réfléchir, va. to think on, to reflect.
réflexion, sf. reflection, meditation.
refuge, sm. refuge, shelter.
Se réfugier, vr. to fly for refuge.
refus, sm. refusal, denial, refuse.
refuser, va. to refuse, deny, reject.
regagner, va. to win back, regain.
regarder, va. to look at or on, behold, to front, consider, concern, to take heed of.
réglisse, sf. liquorice.
regret, sm. regret, concern
regretter, va. to regret, to grudge.
rehausser, va. to raise, enhance.
réitérer, va. to reiterate, repeat.
rejeton, sm. a sucker, sprig.
rejeter, va. to reject, throw back.
rejoindre, va. to rejoin, put together again, to meet again.
réjouir, va. to rejoice, exhilarate.
réjouissance, sf. rejoicing, joy.
relâche, sm. intermission, relaxation.
relation, sf. relation, narrative.
reléguer, va. to banish, exile.
relever, va. to raise again, to set off, to extol, to relieve.
remarquer, va. to remark, consider.
rembourser, va. to reimburse.
remède, sm. remedy.

remédier, vn. to remedy, cure, head.
remettre, va. to deliver, delay, forgive, restore, recover.
Se —, to recover, to come to one's self again.
remplacer, va. to replace, to fill the place of.
remuer, v. to move, to stir, to affect.
renard, sm. a fox, a cunning man.
rencontre, sf. accidental meeting, accident, rencounter.
rencontrer, va. to meet, to find.
rendre, va. to render, restore, produce, surrender.
Se —, vr. to surrender, yield, repair.
renfermer, va. to shut up again, inclose, include, contain.
renne, sm. a rein-deer.
renouveler, va. to renew, revive.
renseignement, sm. mark, token, information.
rentrer, vn. to come, to go or get in again, to re-enter.
renverser, va. to throw down, overturn, overthrow.
répandre, va. to spill, shed, scatter.
repartir, vn. to set out again, to go back again.
repas, sm. a repast, meal, feast.
Se repentir, vr. to repent, to regret.
replacer, va. to place or put again.
repli, sm. a fold, winding.
répliquer, v. to reply, to answer.
reporter, va. to carry back, reconvey.
repos, sm. repose, rest, quiet.
Se reposer, vr. to take rest, to settle.
repousser, v. to repel, to repulse.
reprendre, va. to retake, renew, resume.
reproche, sm. reproach, scandal.
reprocher, vn. to reproach, to grudge.
réprouver, va. to reprove, disown, reject.
requête, sf. request, petition.
réserver, va. to reserve, save, keep.
résignation, sf. —tion, submission.
résigner, va. to resign, yield up.
Se —, vr. to submit one's self.
résine, sf. resin or rosin.
résistance, sf. resistance, opposition.
résister, vn. to resist, oppose, endure.
résolution, sf. —tion, resolve, firmness, constancy.
résoudre, va. to resolve.
Se —, vr. to resolve, be resolved.
respiration, sf. respiration, breathing.

respirer, v. to respire, breathe, to exhale, inhale.
responsabilité, sf. responsibility.
responsable, 2. a. responsible.
ressemblance, sf. resemblance.
ressembler, vn. to resemble.
ressentiment, sm. resentment, a slight touch of (a disease, etc.), gratitude.
Se ressouvenir, vr. to remember.
résulter, vn. to result, to follow.
rétablir, va. to restore, retrieve.
retard, sm. delay, hindrance.
retarder, va. to delay, retard, hinder.
retenir, va. to retain, hinder.
retentir, vn. resound, ring, reecho.
retirer, va. to draw out.
retomber, vn. to fall again.
retourner, v. return, turn back.
retracer, va. to retrace, relate.
rétribution, sf. —tion, requital, fee.
retrousser, va. to tuck or cock up.
retrouver, va. to find again, retrieve.
réunion, sf. reunion, reuniting.
réunir, va. to unite, reunite.
réussir, vn. to succeed, to prosper.
rêve, sm. a dream.
révéler, va. to reveal, to discover.
rêver, v. to dream, think of, muse, mope.
rêverie, sf. revery, musing, dotage.
revers, sm. back of any thing, misfortune.
rider, va. to wrinkle, shrivel.
rigoureux, *se*. a rigorous, severe.
rigueur, sf. rigour, severity.
rit, *rite*, sm. rite, church ceremony.
rive, sf. bank, shore, waterside.
river, va. to rivet, to clench.
riz, sm. rice.
roc, sm. a rock.
rocailleux, *se*. a. pebbly, stony.
roche, sf. rock.
rocher, sm. a rock.
roide, 2. a. ad. stiff, steep, rapid.
roidir, va. to stiffen, to stretch out.
rondin, sm. cudgel, a stick fit for fuel.
ronger, va. to gnaw, pick.
roseau, sm. a reed.
rosée, sf. dew.
roue, sf. a wheel.
rougeâtre, 2. a. reddish.
rougeur, sf. redness, blush.
rougir, v. to redden, to colour, blush.
roulement, sm. rolling, trill, quaver.
rouler, va. to roll, to roll up.
rude, 2. a. rough, hard, harsh.

rudesse, sf. harshness, severity.
rumeur, sf. rumour, report, tumult.
Russie, sf. e. Russia.

Sacrifice, sm. a. sacrifice.
saisir, va. to seize, lay hold of, grasp, strike, arrest.
sale, 2. a. foul, dirty, filthy.
salut, sm. salutation, greeting, salute.
salutaire, 2. a. salutary, wholesome.
sanglant, e. a. bloody, cruel.
sanglot, sm. sob, sighing.
santé, sf. health.
sapin, sm. a fir-tree, fir.
satisfaction, sf. satisfaction, amends.
satisfait, e a. satisfied, contented.
saule, sm. willow or sallow-tree.
saut, sm. leap, tumble.
sauter, v. to leap, jump, tumble.
sauveur, sm. saviour.
sceau, ou *scel*, sm. a seal.
sceller, va. to seal, to ratify.
séant, e. m. sitting. *Etre sur son séant*, to sit.
sécher, v. to dry, wither, to grow dry.
secourir, va. to succour, to help.
secours, sm. succour, help, assistance, relief, supply, chapel of ease.
secousse, sf. shake, concussion, agitation, violent fit, jolt, check, spring.
sécurité, sf. —rity, unconcernedness.
séduction, sf. seduction, corrupting.
séduire, va. seduce, mislead, corrupt.
sein, sm. breast, bosom.
séjour, sm. stay, abode.
selon, pr. according to, suitably to.
sembler, vn. to seem, look, appear.
semence, sf. seed.
semer, va. to sow.
sentence, sf. sentence, verdict, doom.
sentiment, sm. sentiment, sense.
séparer, va. to separate.
septentrional, e. a. —onal, northern.
sépulcral, e. a. —chral.
sépulture, sf. sepulture, interment.
sérénité, sf. serenity, calmness.
serment, sm. an oath.
serre, sf. greenhouse.
serrer, va. to squeeze, draw close, tie tight.
serrure, sf. a lock.
seuil, sm. threshold, sill.
sévère, 2. a. severe, austere, cruel.
sévérité, sf. severity, rigour.
sexe, sm. sex.

Sibérie, sf. pro. Siberia.
siége, sm. seat, chair.
signifier, va. to signify, to import.
silencieux, se, a. silent.
sillon, sm. a furrow, ridge.
sincere, 2. a. sincere, honest, true.
singulier, e. a. singular, rare.
sinon, ad. else, or else, save, except.
sitôt que, c. as soon as.
situé, e. a situate, lying.
soigner, va. to nurse, look after.
soigneusement, ad. carefully, nicely.
soin, sm. care, diligence, anxiety.
sol, sm. soil, ground.
solennel, le. a. solemn, awful.
solitaire, 2. a. solitary.
solitude, sf. solitude, retirement.
solliciter, va. to solicir, entice, exhort.
sollicitude, sf. solicitude, anxiety.
sombre, 2. a. sombre, dull.
sommet, sm. summit, top, height.
sonder, va. to sound, probe, search.
songe, sm. a dream.
songer, vn. to dream, think.
sonner, va. to sound, to ring.
sorbier, sm. sorb *or* service-tree.
sortilège, sm. witchcraft, sorcery.
souci, sm. anxiety.
soudainement, ad. suddenly.
souffle, sm. puff, breath.
souffler, v. to blow.
souffrance, sf. suffering, toleration.
soufre, sm. brimstone, sulphur.
souhait, sm. a wish, desire, vow.; *à souhait,* ad. to one's wish *or* desire.
souhaiter, va. to wish, desire.
soulagement, sm. relief, ease, succour.
soulager, va. to lighten, relive, ease, comfort, allay, assuage, alleviate.
soulever, va. to lift.
se—, vr. to rise.
soulier, sm. a shoe.
soumettre, va. to subdue, to submit.
soupçon, sm. suspicion, distrust.
soupçonner, va. to suspect, conjecture.
soupçonneux, se. a. suspicious.
souper, vn. to sup.
soupir, sm. sigh, groan.
soupirer, vn. to sigh.
sourd, e. a. s. deaf, dull.
sourire, vn. to smile, to simper.
soutenir, va. to support, sustain, assist, incite, maintain.

soutien, sm. a support, prop, stay.
souvenir, sm. remembrance.
se—, vr, remember, call to mind.
spécifique, 2. a. sm. specific.
splendeur, sf. splendour, pomp, glory.
stagnant, *e*. a. stagnant, still.
stagne, sm. puddle sf. stagnation.
stérile, 2. a. sterile, barren, unfruitful.
stratagème, sm. stratagem, artifice.
stupide, 2. a. stupid, dull, absurd.
subitement, ad. suddenly, unawares.
subjuguer, va. to subjugate, to subdue.
succéder, vn. succeed, follow in order.
succès, sm. success, good luck.
succomber, vn. to sink under, yield.
sucer, va. to suck, drain.
sueur, sf. sweat, perspiration.
suffire, va. to suffice, to satisfy.
suffisamment, ad. sufficiently, proudly.
suffoquer, va. to suffocate, to smother.
suffrage, sm. vote.
suivant, pr. according to, pursuant to. [motive.
sujet, sm. subject, cause,
sujet, *te*. a. subject, liable, apt.
superficie, sf. superficies, surface.
supérieur, *e*. a. s. upper, higher, superior, head of a monastery.
superstitieux, *se*. a. superstitious.
superstition, sf. superstition, over-nicety.
suppléer, v. to supply, to make up.
supplier, va. to supplicate, beseech.
supporter, va. to support, bear with.
supposer, va. to suppose, to take for granted, to imagine, to attribute.
sûr, *sûre*, a. sure, certain, safe.
surcroît, sm. addition, increase.
sûreté, sf. safety, security, voucher.
surface, sf. surface, outside.
surmonter, va. to surmount, exceed.
surnommer, va. to surname.
surprendre, va. to surprise, astonish, circumvent, beguile, ensnare.
surprise, sf. surprise, mistake, fraud.
surtout, ad. above all, especially.
surveillance, overseeing, inspection.

surveiller, v. to inspect, to watch.
survivre, vn. to survive, outlive.
susceptible, 2. a. susceptible.
suspect, *e*. a. suspicious.
suspendre, va. to hang up, suspend, to supersede, to put off, delay.

Tâche, sf. a task, an undertaking.
talon, sm. the heel, stock *(at cards)*.
tambour, sm. drum, drummer, barel of a watch, tambour.
tantôt, ad. by and by, soon, forth, with, a little while ago, sometimes.
tapis, sm. a carpet.
tapiser, va. to cover with carpets.
tapisserie, sf. tapestry, hangings.
tard, sm. ad. late.
tarder, vn. to delay, loiter, stay.
tarir, to drain, dry up, to stop.
taxer, va. to rate, tax, assess.
teinte, sf. tint, colouring, colour.
tel, *le*. s. such a one, many a one.
téméraire, 2. a. s. rash, foolhardy.
témérité, sf. temerity, rashness.
témoigner, va. to testify, to give evidence.
témoin, sm. witness, evidence.
tempérer, va. to qualify, allay, calm.
tempête, sf. tempest, storm.
tendre, 2. a. tender, soft, sensible, delicate.
—, va. to bend, bow, stretch, reach, to hang with tapestry.
tendresse, sf. tenderness, love.
ténèbres, sf. pl. darkness, hell.
tenir, v. to hold, possess, keep, be contiguous, to side with, to adhere.
tentative, sf. attempt, endeavour, trial.
tente, sf. a tent, pavilion, (ma.) awning.
tenter, va. to tempt, to attempt.
tenue, sf. session, steadiness.
terme, sm. term, bound.
terminer, va. to terminate, bound.
terrestre, 2. a. terrestrial, earthly.
territoire, sm. a territory, district.
tertre, sm. a hill, rising ground.
tige, sf. stock, trunk of a tree, stem, blade, shank, stalk, leg of a boot.
tigré, *e*. a. spotted, speckled.
tilleul, *til*, sm. linden-tree, lime-tree.

timide, 2. a. timid, basful, timorous.
tirer, va. to draw, pull off, to tug, pluck.
tisser, va. to weave.
toit, sm. roof of a house.
tolérance, sf. toleration.
tombeau, sm. tomb, monument.
tomber, vn. to fail, to tumble, to fall down, drop, abate, come off.
torrent, sm. a torrent, a rapid stream.
tort, sm. wrong, injury.
tôt, ad. soon, quick, quickly.
toucher, v. to touch, meddle with, handle, be contiguous, receive, strike, affect, concern, arrive at.
touffe, sf. tuft, thicket.
tour, sm. turn, circumference, trick, trip, turn, strain.
—, sf. tower, steeple.
tourbillon, sm. whirlwind, vortex.
tourbillonner, vn. to whirl.
tourmenter, va. to torment, plague.
tourner, v. to turn, revolve, spoil, mar, change, convert, bend.
tout-puissant, e. a. omnipotent.
trace, sf. trace, footstep.
tracer, va. delineate, trace, sketch.
trafiquer, va. to traffick, to deal.
trahir, va. to betray.
trainage, sm. sleighdriv.
traîneau, sm. a sledge, a sleigh.
traîner, va. to draw, drag, trail.
trait, sm. traces, feature.
traité, sm. treaty, treatise, tract.
traiter, v. to treat, use, handle.
trajet, sm. a passage by sea *or* land.
tranchant, e. a. sharp, cutting.
tranquilliser, va. to tranquillize.
transir, v. to chill, to be chilled.
transmettre, va. transmit, transfer.
transplanter, va. to transplant.
transport, sm. transport, rapture.
traverse, sf. traverse, cross road.
traverser, va. to travel through; to cross.
trembler, vn. to tremble, to shake.
tremper, v. to dip, soak, steep.
trésor, sm. treasure, treasury.
tressaillir, vn. to start, leap up.
tresse, sf. tresses, plaited hair.
tronc, sm. trunk, shaft of a pillar, church box, stock, stump.

trou, sm. a hole, gap.
trouble, sm. trouble, vexation, broils.
troubler, va. to trouble, to make thick, to disturb, to agitate.
tuer, va. to kill, to slay, to murder.

Union, sf. union, concord.
unir, va. to unite, to smooth, to level.
univers, sm. the universe, the world.
user, va. to consume, waste, wear out.
— *de*, vn. to use, to make use of.
usité, *e*. a. customary, used, in use.
ustensile, sm. utensil, furniture, etc.

Vague, sf. a wave, surge, billow.
—, 2. a. vague, loose, undefined.
vaillant, *e*. a. valiant, brave, stout.
vain, *e*. a. vain, fruitless, proud.
vaisseau, sm. a vessel, a ship,
vanité, sf. vanity, pride, presumption.
vanter, va. to praise, extol, magnify.
vapeur, sf. vapour, steam, exhalation.
varier, vn. to vary, alter, diversify.
Varsovie, sf. v. Warsaw.
vaste, 2. a. vast, spacious, immense.
vautour, sm. a vulture.
veille, sf. watching, sitting up, vigil, watch, eve.
veiller, v. to watch *or* observe one, to sit up, be awake, be watchful.
vélar, sm. hedge-mustard.
velours, sm. velvet.
velu, *e*. a shaggy, hairy.
vénérable, 2. a. venerable, reverend.
vénération, sf. veneration, respect.
verdâtre, 2. a. greenish.
verdure, sf. verdure.
verre, sm. glass.
verser, va. to pour, fill, overturn, spill.
vert, sm. green.
vestige, sm. vestige, footstep, remains.
vêtement, sm. raiment, garment.
veuf, *ve*. s. a widower, a widow.
victime, sf. a victim, a sacrifice.
vide, 2. a. void, empty.
vider, va. to empty, clear, drain.
vieillard, sm. old man.
vieillesse, sf. old age.
vieillir, vn. to grow old, grow out of use.
vierge, a. sf. a virgin, maid, Virgo.

vigilance, sf. —lance, circumspection.
vigne, sf. vine, vineyard.
vigoureux, se. a. vigorous, strong.
vilain, e. a. ugly, base, slovenly.
violence, sf. violence, outrage, fury.
violent, e. a. violent, vehement, eager.
violer, va. to ravish, infringe.
vision, sf. vision, sight, apparition.
visiter, va. to visit, search, inspect.
vite, 2. a. swift, nimble, quick.
vitesse, sf. swiftness, quickness.
vivacité, sf. vivacity.
vœu, sm. a vow, promise, wish, vote.
voie, sf. a way, road, conveyance, means, course, footing of a deer.
voile, sm. veil.
—, sf. a sail, a ship.
voiture, sf. carriage; fare, load.
vol, sm. robbery, theft, flight, flying.
voler, v. to fly, steal, rob.
voleur, se. s. robber, thief, plunderer.
volière, sf. aviary, dovecot.
voltiger, vn. to flutter about, to vault,
voyager, vn. to travel.
voyageur, se. s. traveller.
vraisemblable, 2. a. likely, probable.
vue, sf. sight, view.

Zèle, sm. zeal, affection, ardour.
zélé, e. a. zealous, full of zeal.
zibeline, sf. zibellina, sable.

DÜBEN.
PRINTED BY W. STEINMÜLLER.

